

SA 200 - 5.800 F TTC
 Amplificateur pour guitare et orgue, 230 Watts, 400 Watts pointe, réverb. tremolo distortion. Booster, lumière musicale intégrée, commutation 110-220 volts automatique, dijoncteur thermo-magnétique, télécommande par pédale.

B 200 - 4.800 F TTC
 Amplificateur pour guitare et basse, 230 Watts, 400 Watts pointe, lumière musicale intégrée, commutation 110-220 volts automatique, dijoncteur thermo-magnétique.

B 100 R - 4.950 F TTC
 Amplificateur pour guitare et orgue, 130 Watts, 200 Watts pointe, réverb. tremolo distortion. Booster, lumière musicale intégrée, commutation 110-220 volts automatique, dijoncteur thermo-magnétique, télécommande par pédale.

J. COLLYNS est également le créateur des appareils d'éclairage scénique à effets stroboscopiques :

VARIORHYTHM	3.900,75 F TTC
AUTORYTHM	2.263,54 F TTC
MINIRYTHM	624,68 F TTC

ainsi que des appareils de transformation de son en lumière :

COLOR LIGHT en rack	2.890,87 F TTC
COLOR LIGHT en console	2.950,00 F TTC
MINI LIGHT	240,00 F TTC

c'est une production :
AUDIO ELECTRONIC COMPANY FRANCE
 66 et 70, rue Regnault - Paris 13e - Tél. 339-47-61
 Documentation et liste revendeurs sur demande

Exposition permanente
 de la galerie J. COLLYNS 1970 à la
LUTHERIE MODERNE - 14, rue de Douai - Paris 9e - Tél. 744-73-21

CLAUDE ALLEE

N° 31 AOUT 69 3 F SUISSE 3 F BELGIQUE 30 F MENSUEL

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON

chuck berry richie havens les beach boys
 michel legrand sacha distel les who easy
 rider king's road taj mahal led zeppelin

LA FIN D'UN ROLLING
 MICK JAGGER : ADIEU



STONE
 BRIAN



concours
**POP
 MUSIC
 REVOLUTION**



ROCK & FOLK ACTUALITES



Jones Brian, né le 28/2/43 à Cheltenham, mort le 2/7/69 à Hartfield, enterré le 11/7 dans sa ville natale. Mick Jagger et les Rolling Stones lui ont rendu hommage le 5 juillet à Hyde Park (Londres) (page 29). Ici, Philippe Paringaux le situe par rapport aux Stones.

MORT D'UN STONE

Il s'appelait Lewis Brian Hopkins-Jones, il était issu d'une famille petite-bourgeoise de Cheltenham, Gloucestershire. Après ses études, il devint apprenti-architecte, puis employé dans une compagnie de bus. Il fréquentait les clubs de jazz de la ville, et ceux de Londres, parfois. Il eut un grand amour et un enfant, en 1961. La mère, Pat, dit que « le pauvre Brian était toujours tout seul, personne ne lui parlait ». La même année, Brian s'installa à Londres et travailla dans un magasin pour dix livres par semaine. Le soir, il fréquentait le Ealing Broadway

Jazz Club, où il fit la connaissance de Mick Jagger et Keith Richard. De temps à autre, on les autorisait à faire le bœuf. Finalement, ils décidèrent de former leur propre groupe et se mirent à répéter deux fois par semaine dans un pub de Soho. Quelques mois plus tard, ils sont de nouveau à l'Ealing Jazz Club, où la foule ne vient que pour eux. Les Rolling Stones sont nés, et Brian Jones a commencé de mourir. La suite de l'histoire est trop connue pour qu'il soit besoin de la rappeler: succès, scandales, procès, tonnes d'argent, jolies filles, drogue, vêtements

incroyables, tournées mondiales, hordes de fans, somptueuses voitures, largement de quoi alimenter la haine d'une génération et susciter l'adoration d'une autre. Brian Jones obtient tout de la vie, sauf le bonheur. Il est un Stone, et pourtant il n'est pas comme les autres. Il a beau essayer, jamais il ne possédera le réel cynisme de Mick Jagger, jamais il n'atteindra au hautain détachement de Keith Richard ni au tranquille équilibre de Charlie Watts et Bill Wyman. Brian Jones est faible, un rien l'effraie, et là où les autres ne voyaient que difficultés mi-

neures, lui voyait d'énormes problèmes, quasi-insolubles. Mais il était un Stone, et c'est là l'important: les Rolling Stones forment un groupe doté d'un tel magnétisme, d'une telle puissance, qu'il est impossible d'en faire partie sans en être marqué pour la vie. Rolling Stone pendant huit ans, Brian Jones ne pouvait plus être autre chose que cela. Mais les autres ne voulaient plus de lui. Il ne faut pas leur jeter la pierre, il ne faut surtout pas les rendre responsables de sa mort: Brian Jones s'est lui-même mis sur la touche. Par son attitude, par ses négligences professionnelles, il a forcé les autres à le laisser seul, à l'abandonner. Car s'il n'y a qu'une chose que les Rolling Stones respectent, c'est bien leur musique. Brian Jones, et en ce sens il était allé encore plus loin que les autres, ne respectait même plus cette musique, poussant ainsi à l'extrême sa lente auto-destruction. Les Rolling Stones sont le seul groupe au monde que l'on ne puisse quitter sans en souffrir profondément, dans sa chair. Brian Jones a dû souffrir, énormément, entre le moment où il a quitté le groupe et celui de sa mort. Est-il mort parce qu'il souffrait trop, parce qu'il sentait que sa vie serait désormais vidée de sens? Nul ne peut le dire, et c'est sans doute mieux ainsi...

Un chien, ou presque

On a saisi sa mort, comme s'il fallait encore que les vautours de la presse qui se dit grande s'acharnent sur son cadavre. On n'a parlé que de scandales, de drogues, d'enfants sans père et de choses comme ça. Personne n'a parlé du jeune homme de vingt-six ans qui souffrait et ne s'intéressait plus vraiment à la vie. Personne ne s'est posé la question de savoir pourquoi Brian Jones était ce qu'il était et s'il n'y avait pas d'autre responsable que lui-même. Qui a parlé de la haine, vraiment de la haine, à laquelle furent souvent exposés les Stones? Qui a parlé des brimades que leur infligea une société jalouse et trop heureuse de se venger? Personne. Brian Jones était une pop-star. Cela équivaut à être un chien ou presque. La gloire ne lui avait donné que de l'argent, et le doute quant aux amitiés et aux amours qu'on lui offrait, rien de plus. Les psychiatres n'y pouvaient rien, et Brian non plus. Peut-être s-t-il parfois regretté l'époque où il était apprenti-architecte à

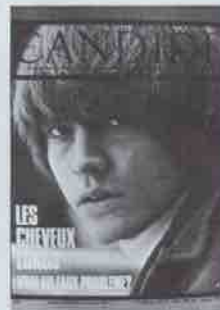


MICK TAYLOR
déjà vauté.

Cheltenham, mais il était alors bien trop tard, il lui fallait continuer de fuir en avant, toujours, puisqu'il ne pouvait revenir en arrière. Brian Jones ne s'est pas suicidé, non, je ne crois pas, il était trop acharné à se détruire pour seulement y penser. Mais je suis également certain qu'il n'a jamais pensé, après son départ des Rolling Stones, qu'une nouvelle vie allait commencer pour lui. Alors que les journaux anglais ne parlaient que des nouveaux Stones et de leur prochain concert à Hyde Park. Alors que l'on vantait les qualités musicales de Mick Taylor. Alors que plus personne, déjà, ne parlait de Brian Jones...

Mick Jagger a lu, avant le concert, quelques vers de Shelley qui, voulaient signifier que Brian Jones n'est pas mort, qu'il est toujours parmi nous. Sans doute voulait-il s'en convaincre lui-même plus que la foule. Je lui souhaite d'avoir réussi. Mais ce n'est pas vrai, Brian Jones est mort, et il sera oublié bientôt de tous. Sauf des Rolling Stones, à qui chaque note de musique, chaque scène dans le monde, chaque aéroport, chaque photo ancienne rappelleront leur ami. Et le souvenir leur fera mal, toujours.

Non, c'est bien fini. Tout s'est terminé avec la vision d'une chevelure d'argent ternie par l'eau d'une piscine. — PHILIPPE PARINGAUX.



led zeppelin



LED ZEPPELIN
un autre Peurnott.

« Qu'est-ce que tu bois, man ? » John Paul Jones ne sait pas, il sait seulement que c'est bien bon et qu'il va en commander un autre. Moi qui ne suis ni Anglais ni pop-star, je sais que c'est du Pernod (Peurnott). Le mouvement est lancé et, à partir de cet instant, le barman de l'hôtel Westminster va user ses semelles dans un incessant va-et-vient entre ses bouteilles et la table derrière laquelle sont vautés six jeunes gens extrêmement chevelus, dont les quatre musiciens du Led Zeppelin et leur road-manager qui, pour être le dernier cité, n'en est pas moins, de loin, le premier pour ce qui est de la « descente ». Ils me racontent des choses extrêmement banales, faisant ainsi sans s'en apercevoir la démonstration du décalage qui existe bien souvent entre la musique et le verbe de bien des artistes, pop ou autres. Il ne faut surtout pas leur en vouloir, la parole n'est pas leur moyen d'expression.

Jimmy Page parle des Yardbirds comme si cela ne l'intéressait pas: Samwell-Smith et Dreja sont producteurs, Keith Relf et Jim McCarty ont fondé un nouveau groupe, « Keith Relf Renaissance », dont aucun des Zeppelin n'est capable de définir le style autrement que par des moues significatives. Voilà pour les Yardbirds, fin d'une époque. Pour ce qui est

de savoir pourquoi les trois meilleurs guitaristes anglais sont passés dans les rangs de cet orchestre, coïncidence ou autre chose, Page répond: « Clapton a apporté quelque chose de nouveau, indiscutablement. Ce qu'il faisait était grand. Quand Beck est arrivé, il a été bien obligé de faire mieux, pour faire oublier Clapton. Après Beck, ce fut moi... » Le lecteur complètera de lui-même.

Page s'éveille à peine quand on lui parle de guitare, « Hendrix ? Il a surtout trouvé une sonorité

JIMMY PAGE
ce fut moi.



originale. Les guitaristes de jazz ? Je ne les écoute jamais (à propos de jazz, Bonham dit une chose intéressante, à savoir que les batteurs pop ont tort de vouloir imiter les batteurs de jazz, les beats des deux musiques étant fondamentalement différents). Aucun guitariste ne m'a vraiment « assis ». Ah ! si, une fois, Bert Jansch. Il est fabuleux, mais quand je l'ai vu sur scène, j'ai été un peu déçu. Non, je n'ai jamais entendu un guitariste faire des choses que je ne pourrais pas faire. »

Leurs tournées américaines furent formidables, mais ils sont un peu amers de constater qu'ils ont dû d'abord se faire un nom là-bas avant d'être acceptés dans leur propre pays. Pays où ils ont noté un inquiétant retour de ceux que l'on appelait jadis « teddy boys » et qui, aujourd'hui, sous le qualificatif de « mods » (crânes rasés, cuir noir, bottes, Angels de pacotille), s'amuse à interrompre les concerts des groupes qui ne leur plaisent pas (Fleetwood Mac en a fait l'amère expérience en recevant quelques bouteilles de bière lors d'un free concert). A part cela, ça marche bien pour eux, merci, un autre Peurnott.

Ils devaient jouer à la soirée Barclay, mais, pour une obscure histoire de camion plein de matériel égaré, cela ne se fit pas. Dommage. Led Zeppelin laissera tout de même à certains Parisiens un souvenir impérissable. Tels Attila et ses Huns, Jimmy Page et ses hommes, pleins à ras-bord de Peurnott, dévastèrent tour à tour un studio de télévision, deux ou trois bistrot, et, pour finir en apothéose, le Pop-Club (au grand dam de José Arthur, dont la traditionnelle ironie glissa sur nos Anglais comme l'eau sur les plumes d'un canard). Puis ils s'en allèrent bouffer quelque peu au Rock and Roll Circus. Tout cela était bien dans la tradition. — PHILIPPE PARINGAUX.

deux roses à antibes

Un festival des Deux Roses pas très Rock & Folk mais nettement plus relevé comme niveau que la Rose d'il y a deux ans. Reste à savoir si la



NICOLE CROISILLE
L'heure...



SERGE LAMA
...aux serments...

plupart des vedettes qui ont défilé sur le podium de la Pinède Gould à Juan-les-Pins, du 27 au 29 juin, représentent véritablement les tendances de la chanson populaire ici et outre-manche. Dans ce duel franco-anglais, beaucoup de sucre et peu de poivre; si le commerce l'exige, tant pis, mais l'heure est-elle vraiment aux serments éternels avec pétrissements de mains sur fond de clair de lune ? Toujours plus ou moins, dira-t-on. Mais alors, que la forme évolue un peu, tout de même...

Allons, du calme. Il en faut pour tout le monde. Et puis, une fois cité le Prix Spécial du Jury Britannique pour l'interprétation, accordé à Marty Wilde (je crois que c'est celui qui avait une sacrément belle veste violette), voici que Nicole Croisille a été couronnée du même prix côté français, ce qui nous fait bien plaisir vu qu'elle représentait avec Gilles Dreus des tendances tout de même un peu plus choc. Enfin, la Rose d'Or Française fut décernée à Serge Lama, nettement plus viril que Peter Gordenos mais dont la chanson, « Une île », ne m'a pas semblée le refuge de poésie vanté par certains. Tout cela restant très subjectif, on se doit objectivement d'applaudir les Pop Tops, nus (ou presque), peinturlurés (oh !) et un tant soit peu rhythm and blues (quoi ? !). Il eût été tout de même sympa-



GILLES DREU
...est-elle...



ESTHER OFARIM
...éternels...

thique (et justifié) de couvrir ces Espagnols swinguants qui furent bien parmi les seuls à défendre les couleurs du pur pop.

Enfin, hors concours, il y avait Barbara. Très beau. Et il y avait — à Claude Tabet, l'organisateur, revient l'honneur de l'avoir engagée, sans doute au prix fort — Esther Ofarim. Extraordinaire. Une petite bonne femme brune qui possède la présence, l'assurance, le métier des grands. On murmure le nom de Barbra Streisand, et il paraît même que Nana Mouskouri la préfère à la grande Barbra. Esther

TRIANGLE véritables professionnels.



Ofarim, ou l'éclectisme, capable de tout transcender, chanteuse de gospel et Reine de Broadway, du blues à la ballade, tout en finesse et en feeling: trop pour les Français, constataient les durs-à-cuire du show-biz. Pourtant, ce fut elle qui récolta le plus d'applaudissements — côté public. — PHILIPPE KOECHLIN.

le triangle

En novembre dernier, Papillon décida de réaliser un projet qui lui tenait depuis longtemps à cœur: fonder un groupe en compagnie de son ami Jean-Pierre Prévotat. C'est au Golf Drouot que les deux hommes rencontrèrent celui qui allait devenir le troisième membre du Triangle: Alain Renaud, guitariste.

Guitariste basse, harmoniste et flûtiste (et même chanteur à l'occasion), Papillon naquit à Colombes le 14 septembre 1946. A douze ans, il découvre les Jazz Messengers d'Art Blakey et se prend de passion pour cette musique. Lorscue les Chaussettes Noires et autres groupes français font leur apparition, il décide d'abandonner ses études pour la basse et fonde un orchestre avec Jean-Pierre Prévotat: les Players. Il quitte bientôt le groupe pour accompagner tour à tour Danny Logan et faire du folk-song avec Bernard Estardy et Georges Chatelain. En 1964,

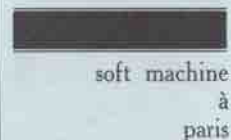
Papillon fait partie des Lionceaux, avec lesquels il joue de la guitare et chante. Ils ont un certain succès en adaptant des tubes anglais ou américains, et on les entend beaucoup à la radio. Papillon enregistre un album avec Memphis Slim, Mickey Baker. Fin 65, il jame au Bilboquet avec les musiciens de Sylvie Vartan, Micky Jones et Tommy Brown. Un soir, Johnny Hallyday décide de les prendre tous les trois pour l'accompagner. Papillon restera trois ans avec Johnny, les deux autres y sont encore. Papillon voyage et possède ce que l'on appelle une « situation stable ». « C'est très agréable de travailler avec Johnny, mais je désirais fonder mon propre groupe, quitte à manger un peu de vache enragée. Nous nous sommes quittés très bons amis. »

Parisien, Jean-Pierre Prévotat a eu vingt-quatre ans le 19 avril dernier. Il jouait déjà du tambour quand il était scout, « une manière comme une autre de débiter dans la percussion ». Ses études, il les passe généralement en dehors des lycées qu'il fréquente (?). Il tente ensuite de faire une carrière dans la publicité, puis rencontre les Players, accompagne Nancy Holloway, Bill Coleman, Mouloudji, Jean-Jacques Debout, Pascal Danel, fonde les Herbes Tendres avec Richard Fontaine (aujourd'hui bassiste d'Alan Jack Civilization). Le groupe se sépare et Jean-Pierre se retrouve accompagnateur d'Antoine puis de Claude François. Enfin, c'est Triangle...

Atain Renaud, qui joue de la guitare solo, de l'orgue et qui chante, est né le 25 novembre 1946, à Cognac. Il s'est intéressé à la musique au moment de l'avènement des Beatles, alors qu'il poursuivait ses études secondaires. Il a joué dans quelques orchestres français avant de partir pour les USA et le Canada. Il se produit avec les Crystal Tears à Chicago, New York, Montréal, Toronto, San Francisco, Los Angeles, etc. Il participe même à une séance avec les Moby Grape! Il conserve un excellent souvenir de ce voyage américain : « Le public est excellent et très large d'esprit... de plus, nous étions fort bien payés. »

Véritables professionnels, les musiciens du Triangle (auxquels s'adjoint le plus souvent le remarquable flûtiste François Jeanneau, jazzman bien connu) envisagent sereinement leur carrière future. Ils ont sorti un 45 t chez Odéon (« Listen people/Please »), et ont l'ambition d'organiser à la rentrée un grand concert de musique

moderne. « Nous avons été très surpris du succès remporté par le concert Soft Machine au Bataclan, car ce n'est pas un groupe commercial. C'est très encourageant de voir que tant de gens se déplacent pour écouter une musique qui est un compromis entre le jazz, la musique classique et le pop. » Leur plus grand choc musical, les membres du Triangle l'appréhendent à l'Olympia lors du passage des Mothers of Invention. Ils aiment aussi beaucoup les Beatles, Jimi Hendrix, John Mayall, et pensent que le temps des groupes français est maintenant venu, avec Martin Circus et... Triangle. Les ayant vus à maintes reprises jouer au Rock and Roll Circus, le nouveau club de Sam Bennett, je ne saurais les contredire. — JACQUES BARSAMIAN.



soft machine à paris

Première tentative de concert pop en dehors du circuit traditionnel : premier et total succès. La salle du Bataclan remplie à craquer d'une foule de connaisseurs tout à fait sages et attentifs (le critique hyper-réactionnaire de France-Soir a fait ce qu'il a pu, il n'a pas réussi à voir des jeunes chevelus se battre au couteau ou se piquer à l'héroïne, ce fut donc, de son point de vue, un concert raté, qui ne lui fournit pas prétexte à un retentissant appel à l'ordre moral et à indigner ses mémères-lectrices), alléchés par une affiche qui présentait quelques-uns des meilleurs groupes français et surtout, surtout, les Soft Machine.

Trois groupes émergent d'une première partie bien fournie : We Free, très prometteur, et surtout Martin Circus et le Triangle qui sort d'ores et déjà les meilleurs groupes pop français avec le Zoo. Nous repellerons d'eux plus longtemps, ils le méritent plus que bien d'autres qui n'ont pour tout talent que de bons agents de publicité. Triangle, Martin Circus et Zoo, reprenez bien ces noms.

Sur le coup d'une heure du matin, les trois rouges de la Soft Machine font leur apparition sur une scène plongée



ROBERT WYATT



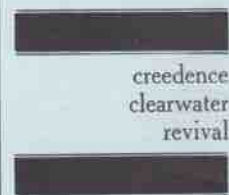
MIKE RATLEDGE



BRIAN HOPPER
Virtuose de l'électronique.

dans la pénombre, devant l'écran blanc qui, tout à l'heure, s'animerait de couleurs et de mouvements invraisemblables. Un morceau, un seul, qui durera presque une heure (ou dix morceaux enchaînés, peu importe), une heure extraordinaire de musique tour à tour démente ou pacifique, trois sons de puissance égale non pas superposés mais parfaitement intégrés les uns aux autres. L'important pour Mike Ratledge (o), Hugh Hopper (bs) et Robert Wyatt (dms), ce n'est pas tant de jouer des « airs », au sens traditionnel du terme, que de créer des climats sonores d'une beauté sans défaut et parfois étouffante. Tous parfaitement maîtres de leur instrument et dotés d'un solide bagage musical (ce qui, au départ, leur permet de jouer ensemble, vraiment ensemble), ils auraient aussi bien pu faire fortune en se lançant dans une carrière pop-commerciale. Ils ont préféré rester fidèles à l'esprit qui les anime et continuer leurs recherches sans concessions. Un jour viendra certainement où l'on reconnaîtra enfin tout ce que la musique de notre temps doit à des groupes comme les Soft Machine. Mais ce jour-là, il sera peut-être trop tard. Toujours est-il que ce concert fut splendide, qui fit littéralement plonger le public dans la tourmente d'une musique

qu'il ne se lassait pas d'entendre. Propulsé par la batterie fracassante de Wyatt et la basse de Hopper, Mike Ratledge se lança sans jamais s'y perdre dans de longues improvisations haletantes et saturées, subtil et percutant enlacements de sonorités soigneusement choisies. Habiles, les doigts de l'homme fouaillaient les claviers pour en extraire la substance que les énormes amplis projetaient ensuite sur le public; habiles, les baguettes martelaient la peau des tambours pour créer des rythmes complexes et fouettaient les cymbales pour marquer le temps; habiles, d'autres doigts pincèrent les cordes de la basse pour établir bien solidement les fondations sur lesquelles repose tout l'ensemble. Habiles, les Soft Machine le sont, certes, mais il ne faudrait surtout pas croire qu'ils ne sont que cela : des virtuoses de l'électronique. Leur musique sait être chaleureuse, elle bouillonne d'une vie intense que ses créateurs n'essaiment jamais de contenir, quitte à y laisser leurs dernières forces. Les hommes ont fait à leur musique le don total de leur vie, c'est pourquoi il faut absolument entendre la machine pendant qu'elle a encore du souffle. Qui sait si demain... ? — PHILIPPE PARINGAUX.



creedence clearwater revival

Sorti du néant, Creedence Clearwater Revival vient de récolter, coup sur coup, quatre disques d'or aux USA. « Suzy Q », « I put a spell on you », « Proud Mary », « Bad moon rising », leurs deux albums, tout cela se vend comme des petits pains. Succès mérité d'ailleurs, pour quatre garçons qui travaillent ensemble depuis maintenant... dix ans !

En 1959, John Fogerty joue sur un piano tous les succès qu'il entend à la radio. Cela lui donne l'idée de fonder un orchestre en compagnie de deux camarades de classe : Doug Clifford, qui tape depuis un bon moment déjà sur une caisse claire, et Stu Cook qui joue également du piano, de la guitare et de la basse. Ils



CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL
Tuba sur tube.

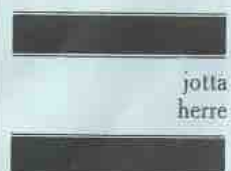
prennent un nom : les Blues Velvets, et enregistrent en 1960 un disque avec un chanteur de R'n'B, James Powell. Parfois, Tom, le frère aîné de John se joint au groupe pour chanter ou jouer du piano. Ils jouent dans des bals d'écoles, pendant les week-ends. Mais, en juin 1967, il leur faut prendre une grave décision : les succès ne viennent pas, il faut abandonner ou changer. Ils choisissent de changer, leur nom d'abord, et deviennent Creedence Clearwater Revival. John Fogerty se met à composer des tas de nouveaux morceaux. Le résultat ne se fait pas attendre : en février 1968, le groupe grave pour Fantasy un LP sur lequel figurent « Susie Q » et « I put a spell on you ». C'est le succès, ils sont un des groupes-révélation de l'année. Succès qui n'a, depuis, été qu'augmentant. Creedence Clearwater, c'est Douglas Ray Clifford, né le 24 avril 1945 à Oakland, Cal., batteur dont l'ambition est de continuer à apprendre pour gagner le respect des autres musiciens.

Creedence Clearwater, c'est aussi Stuart Cook, né le 25 avril 1945 à Oakland, Cal., bassiste, admirateur de Stevie Winwood et Elvis Presley. Creedence Clearwater, c'est encore Tom Fogerty, 27 ans, né à Berkeley, Cal., guitariste rythmique.

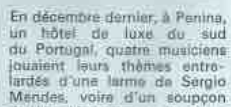
Creedence Clearwater, c'est enfin (et surtout) John Cameron Fogerty, né à Berkeley le 18 mai 1945, lead guitariste, harmonica et chant. « J'ai rêvé toute ma vie de vivre dans le Sud. Tous les grands artistes de cette musique sont venus de Memphis ou de Louisiane, des rives du Mississippi, en tout cas. Des chanteurs comme Muddy Waters ou Howlin' Wolf m'ont fait sentir combien il devait être bon de vivre là-bas, au bord du fleuve. Carl Perkins, celui qui m'a le premier donné l'idée d'être musicien, a fait ses premiers disques à Memphis. »

Le style du Creedence Clearwater Revival, c'est avant tout

un rythme solide et très balancé, un sound original tout parfumé de Louisiane, un mélange de rock, de blues, de country et de music Cajun. On appelle déjà cela le Bayou Beat. — JACQUES BARSAMIAN.



jotta herre

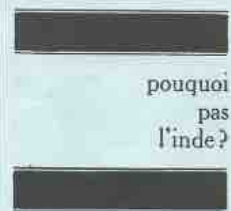


En décembre dernier, à Penina, un hôtel de luxe du sud du Portugal, quatre musiciens jouaient leurs thèmes entraînés d'une larme de Sergio Mendes, voire d'un soupçon de Wes Montgomery ou d'une œuvre calme des Beatles, pour faire plaisir à la clientèle de riches Anglais en vacances fatigués d'une journée de golf. La porte du bar s'ouvrit un soir. C'était un touriste qui semblait, dans la pénombre, plus jeune que les autres. Il s'approcha du piano, s'assit et commença à jouer. Il était vraiment beaucoup plus jeune. C'était Paul McCartney. Les musiciens du groupe Jotta Herre croyaient rêver. Ils improvisèrent avec lui, « probablement mal mais notre musique avait le son de la vérité et de la lutte pour l'honneur mais aussi de la joie », devait dire le guitariste, Enthousiasmé par cette soirée, Paul composa une mélodie qu'il appela « Penina » en souvenir de cette mémorable jam-session pop. Pris sous contrat par la Philips Portugalaise, Jotta Herre vient d'enregistrer la chanson « Penina » qui doit sortir presque simultanément dans le monde entier. Etudiants nés en 1942, sauf le batteur de sept ans plus jeune, les musiciens de Jotta Herre démarrent ainsi, grâce à la générosité spontanée bien connue des Beatles, une carrière qui pourrait être internationale. Le chanteur Carlos Pinto et l'organiste Rui Pereira sont originaires d'Oporto tandis que le batteur Giuseppe Flaminio est né à Naples et que le guitariste Anibal Cunha est brésilien. Celui-ci est l'âme du groupe, son attaché de presse, son chef d'orchestre. Il a même taté du banjo lors d'un séjour à Paris au Caveau de la Huchette à l'époque de Maxim Soury. Pour lui les Beaux-Arts sont terminés. La pop-music est l'avenir. — JEAN TRONCHOT.

JOTTA HERRE
Lutte pour la joie.



na » en souvenir de cette mémorable jam-session pop. Pris sous contrat par la Philips Portugalaise, Jotta Herre vient d'enregistrer la chanson « Penina » qui doit sortir presque simultanément dans le monde entier. Etudiants nés en 1942, sauf le batteur de sept ans plus jeune, les musiciens de Jotta Herre démarrent ainsi, grâce à la générosité spontanée bien connue des Beatles, une carrière qui pourrait être internationale. Le chanteur Carlos Pinto et l'organiste Rui Pereira sont originaires d'Oporto tandis que le batteur Giuseppe Flaminio est né à Naples et que le guitariste Anibal Cunha est brésilien. Celui-ci est l'âme du groupe, son attaché de presse, son chef d'orchestre. Il a même taté du banjo lors d'un séjour à Paris au Caveau de la Huchette à l'époque de Maxim Soury. Pour lui les Beaux-Arts sont terminés. La pop-music est l'avenir. — JEAN TRONCHOT.



pourquoi pas l'inde ?

Quand le Beatle George a, le premier dans la pop-music (sitat dans « Norwegian Wood »), introduit des sons orientaux, il a fait exploser la gamme. Depuis, et grâce aussi à l'influence de la musique électronique (des Who à Jimi Hendrix) les notes vont au-delà de dorémifasol lasido. Le mysticisme de George Harrison (si bien campé dans le poster d'Avedon) n'était que le prolongement européen (avec dix ans de retard) des angoisses (métaphysiques ?) des écrivains américains de la Beat génération. (Les Beatles ne se sont-ils pas, autrefois à Liverpool appelés Beatboys ?). Le premier, le romancier

Kerouac est parti (« Sur la route ») à la recherche d'une certaine Vérité et d'un certain Amour (« All you need is love » chanteront les Beatles). Quoi qu'il soit très difficile (sans drogues) de retrouver Buddha au coin de l'autoroute 61 (je crois que Bob Dylan, lui-même, en est revenu) et de croire posséder toute la sagesse Zen (Japon) dans un restaurant chinois de San Francisco, le mouvement a franchi l'Atlantique. Quittant l'Angleterre, Donovan a (dit-il) beaucoup appris dans l'Ashram du Maharishi Mahesh Yogi. A Londres, les boutiques de King's Road sentent l'encens et les chemises indiennes brodées se vendent par brassées. C'est la revanche des anciens colons du Royaume-Uni. Et l'on se met à penser aux singes qui ont aidé Rama à délivrer Sita du Château du méchant prince... Et l'on s'interroge sur le destin de Gandhi qui aurait cent ans aujourd'hui... Et l'on écoute les Ragas de Ravi Shankar; Ragas dont certains passent pour porter malheur au musicien assez imprudent pour les jouer... Brahmâ, Vishnou et Civa, combien ont-ils de bras ?... Je crois qu'il est indispensable de le savoir; comme il est évident qu'une « tête bien pleine » doit avoir vu le Taj Mahal, joyau architectural de l'Inde qui symbolise la plus haute expression de l'amour pour une femme (« Love me do » était le premier succès des Beatles).

Des milliers de hippies, de toutes nationalités, marchent (« The dharma bums » était un autre livre de Jack Kerouac, 1958) cet été, de frontières en frontières vers Kathmandou, la capitale du Népal. Beaucoup en meurent. Fatigue, maladies, assassinats, drogues. (André Cayatte en a fait un film). Certains d'entre eux reviendront (un jour) et raconteront. Des poètes vont naître. D'autres, déçus, finiront leurs jours (à Rouen, Francfort, Manchester ou Milan) sans avoir rien compris. Il ne leur restera, à ces malheureux, qu'à s'acheter « Tenderness Junction », le disque des Fugs où on les entend délirer en compagnie du poète Allen Ginsberg, sur une prière : Hare Krishna.

Sans trop souffrir psychiquement et physiquement (pauvreté, famine, vols, variole, choléra, paludisme, mousson...) les jeunes Français peuvent maintenant se rendre en Inde (on ne dit plus « aux Indes » depuis l'indépendance de 1948) par avion dans des conditions agréables. J.S.F.

(Jeunes Sans Frontières, 12, rue Jean-Baptiste-Dumas, Paris-17^e, Tél. 755.76.10) organise des vols spéciaux pour 1.650 F aller-retour. Sur place, on trouve des chambres (tourist bungalows) pour 4 F, et des repas, dans les grands hôtels, pour 7 F. Les déplacements en train (3^e classe, très folklorique) ne sont pas très chers: Calcutta-Bombay, 1.700 km, 2 jours de voyage, pour 50 F (25 F avec carte d'étudiant). Cela vaut le coup (le coût) de faire quelques économies. Mais attention! Sur le chemin écumé par les pèlerins depuis des siècles (on pense que Jésus y est passé; cf. la morale non-violente du christianisme n'imitait pas le romancier Arthur Koestler («Le zéro et l'infini»)), il n'a trouvé dans l'Hindouisme que des cendres et il est retourné chez lui pour prévenir ses amis de ne pas perdre leur temps et de diriger leurs espérances vers d'autres lieux. — FRANÇOIS JOUFFA.

festival de bath

Bath est une vieille ville de province britannique, fameuse pour ses sources chaudes d'eau minérale, mais, ce jour-là, ce n'était pas l'eau qui intéressait les quarante mille jeunes gens venus de tous les coins de l'Angleterre pour se réunir dans un immense champ de la vallée que surplombe Bath. De onze heures du matin jusqu'à onze heures du soir, ces jeunes gens vont s'allonger par terre (et même dormir, si ils le peuvent), s'asseoir, se mettre debout, danser, manger, boire, fumer, parler, chanter, et, de toute façon, aimer cette musique qui symbolise l'avenue de la jeunesse anglaise. Le programme était de nature à satisfaire n'importe quel amateur. Colosseum ouvrit le bal, et le groupe de Jon Hiseman fit la démonstration de ce que pouvait donner le jazz et le blues quand ils sont joués dans un cadre rock. Les solos de Dick Heckstall-Smith au ténor sont l'attrait principal d'une musique qui atteignait aux sommets quand Smith (sur un sax emprunté, car il avait

oublié le sien) joua simultanément du ténor et du soprano, et quand une fugue classique pareille à celles de Bach s'intégrait aux rythmes de rock, de jazz et de blues. L'amalgame de toutes ces musiques en un pop-sound très cohérent démontra à la fois la maîtrise instrumentale et la féconde imagination de tous les membres du groupe.

Les Taste, que l'on vit récemment en France, et les Chicken Shack jouèrent du blues plus conventionnel, rythmes puissants servant de toile de fond aux chanteurs-guitaristes. La version des Taste du «Summertime» de Gershwin fut un bon exemple de la façon dont on peut remettre au goût du jour un bon vieux standard. Malgré tout, Led Zeppelin fut un bien meilleur exemple de ce que peut être le blues blanc d'aujourd'hui. Quatre musiciens, dont Jimmy Page, qui, avec Eric Clapton, est considéré comme l'un des meilleurs guitaristes de l'heure. Et Page ne déçut pas. Assis sur une chaise, il prit un solo qui était vraiment sensationnel. Son phrasé sûr, la variété des rythmes et des volumes sonores, la tension qu'il parvient à créer avec la ligne mélodique, tout cela forme un discours à la fois complexe et excitant. Tous les morceaux du groupe, qui mirent en valeur la voix de Robert Plant, furent également très excitants. Les dialogues voix-guitare procurèrent au public une émotion presque sensuelle qu'aucun des autres groupes ne put seulement approcher.

Politique, bagarres et folie

Le blues politisé, qui pourrait bien être une nouvelle forme de pop-music, fit également son apparition à Bath. Le Edgar Broughton Group chanta, avec la participation totale du public, le refrain de la manifestation géante de Washington (1967, anti-Guerre du Vietnam): «Out, demons, out». Et le «Liverpool Scene interpréta «Baby», un morceau au cours duquel le public doit choisir un politicien particulièrement odieux (cette fois, il choisit le député raciste Enoch Powell), et le chanteur Adrian Henri (dont la grand-père est Français!) improvisa quelques paroles bien senties pour dire ce qu'il pensait de l'élu de la foule. L'effet fut prodigieux, pour ne pas dire plus. Mais, peut-être à cause de



DICK HECKSTALL-SMITH
Sommel du Colosseum.

cette haine exprimée (ou, plus probablement pour quelque autre raison). John Mayall fut victime d'une violente bagarre entre la foule et le service d'ordre. Mayall était en train de chanter une chanson qui disait qu'il fallait comprendre les policiers parce que «après tout, ils font leur boulot comme n'importe qui», mais il dut s'interrompre à cause des combats qui se déroulaient à ses pieds. Les choses se calmèrent ensuite (ce fut le seul incident de la journée), mais Mayall ne fut jamais capable de se reprendre complètement.

Plus tard, l'ambiance remonta très haut et le rock pur reprit ses droits. Avec les Nice d'abord qui, de retour des USA, se déchainerent sur «America» puis donnèrent une version très swinguante de «Country Pre» de Bob Dylan, morceau au cours duquel Lee Jackson joua de la guitare-basse avec un archet de violon. Le passage des Nice finit en apothéose

quand ils jouèrent en compagnie de sept joueurs de cornemuse écossais! La foule était debout.

Fleetwood Mac donna de bonnes versions du «Blue Suede shoes» de Presley, et leur propre morceau, «Improvisation» donna à penser que de jouer de la musique plus vite et plus de notes en trentedeux mesures sont des choses impossibles. Mais ce fut le rôle des Ten Years After que de faire tourner ce festival à la folie, avec leur «Going home». Les danseurs, déchaînés, qui avaient été assez peu nombreux au cours de la journée, se comptèrent soudain par milliers. Partout, la pulsation rythmique se propageait, aux quatre coins du champ immense. Ce final fut irrésistible et vraiment magnifique.

Une chose est certaine: tous ceux qui étaient là auraient aimé rester un peu plus longtemps! L'année prochaine, peut-être. — JÉRÔME GREENBERG.

festival de montreux

Site remarquable au bord du Léman et haut-lieu des festivals, la ville de Montreux, Suisse, présentait du 18 au 22 juin son 3^e Festival International de Jazz, le premier en Europe, au moins par sa date! Une importante partie des cinq soirées de concerts était dévolue à la présentation, par les organismes de télévision de leurs pays respectifs, de 14 orchestres européens. Ceux-ci laissèrent dans l'ensemble l'impression d'une grande technicité mais on ne put que regretter chez la plupart l'absence d'un minimum d'émotion causale. Ainsi, la musique de ces ensembles — jeunes pour la plupart — si elle était presque toujours de facture très moderne, voire «avant-gardiste», semblait manquer terriblement de motivations et restait donc sans prise réelle sur le public... quand elle n'était pas franchement ennuyeuse.

Des exceptions cependant, et les prix — puisqu'il y avait concours — allèrent notamment au saxophoniste ténor britannique Alan Skidmore (on l'entend sur les LPs «Blues-breakers» et «Hard Road» de John Mayall), au guitariste Louis Stewart, du Ian Henry Quartet (Irlande) ainsi qu'à l'ensemble danois Finn Ziegler Quartet. Cependant que le français Michel Roques, saxophoniste et flûtiste dont le style très cérébral semble à la fois bouillonnant et retenu, remportait le prix de la presse comme meilleur soliste.

Une des soirées qui eut le plus de succès fut celle du vendredi, et elle le dut à un groupe «pop»... les Ten Years After. En effet, les organisateurs du Festival de Montreux, qui n'hésitent pas dès l'an passé à inclure Brian Auger et Jools à leur programme, avaient invité cette année, pour continuer dans la voie de cette politique de conciliation (?) le Colosseum de Jon Hiseman (suite au succès remporté lors de la Rose d'Or des télévisions) et les Ten Years After (d'Alvin Lee). Ceux-ci, en fait, divi-



COLOSSEUM
Numéros à déplacer.

sèrent plutôt le public du casino. Auront-ils retrouvé la même atmosphère au Festival de Newport? Ici les fans étaient venus assez nombreux, de Zürich notamment, mais certains esprits forts plus ou moins jazzistes avait beau jeu de proclamer que «les guitaristes suisses sont bien meilleurs» (sic)... et de juger un groupe «pop» avec des critères de jazz (... et encore). Si bien que les sifflets de satisfaction étaient difficilement discernables de ceux des mécontents! Alvin Lee, assez mal à l'aise au début, exagéra quelques pitiétés, sous l'œil bienveillant de la RTS qui enregistrerait l'ensemble du Festival comme pour bien en «donner pour leur argent» à toute cette «élite» venue voir les bêtes curieuses annoncées. Son jeu de guitare fut tout bonnement époustouflant, quoi qu'en aient pensé ceux-là. Le vocal par contre n'adhère pas toujours exactement chez Alvin, mais cela passe relativement inaperçu. Leo Lyons est (comme Jim Capaldi par exemple) de ces musiciens qui font toujours plaisir à voir tant leur «puissance de défonce» est sincère et illimitée! Après ce show je reprocherai seulement aux Ten Years de ne pas trop varier leur répertoire, malgré certains aménagements des morceaux: de «Spider in my web» à «I'm going home» (du rock'n'roll: pense donc!) en passant par le solo de drums de «Shantung Cabbage», tout cela était déjà à leur programme l'an passé.

La soirée du samedi débuta par une jam improvisée (pardonnez-moi le pléonasse mais il vaut mieux préciser), détendue... et remarquable. Les McCann, au piano, semblaient être à la base de cette bonne ambiance, secondé par son imposant bassiste Leroy Vinnegar. Eddie Harris qui, la veille, avec son

propre groupe et son saxo amplifié m'avait paru suprêmement ennuyeux (genre musique de boîte à flûte new-yorkaise, je suppose...) s'avéra excellent dans cet entourage. Son batteur Billy Hart de même. Le dernier morceau, très réussi (sur un rythme à cinq temps) laissa une impression excellente de cet ensemble d'un soir. Par contre Kenny Burrell qui terminait cette même soirée (après la drum-clinic avec Kenny Clarke) fut très décevant. Encore une fois, il ne s'agit pas là d'un manque de technique, tant s'en faut, mais bien plutôt d'une absence de contact avec le public. Ella Fitzgerald, qui assistait à la soirée, pensait peut-être comme moi que Kenny était meilleur accompagnateur que soliste.

Parmi les manifestations annexes au festival il faut mentionner le service œcuménique, célébré par le Père Guy de Fatto suivant des rites très peu orthodoxes (Dieu me pardonne...). N'oublions pas non plus la présentation de films le samedi, se déroulant devant un public restreint mais connaisseur; la cocasserie de certains vieux et très courts métrages était à mon sens le principal intérêt, si l'on excepte un montage politique (et très partial) sur le rêve de Luther King. A signaler encore le trumpet-workshop, révélant tous les secrets de l'instrument, devant une assistance record cette fois.

Re-pop le dimanche après-midi avec le Colosseum de Jon Hiseman qui jouait... à la piscine du Casino. Pas trop de «réactionnaires» étant donné le lieu. Malheureusement le matériel du groupe était resté bloqué quelque part en Belgique et celui qui leur était prêté était loin d'être satisfaisant: histoire banale mais toujours navrante pour les musiciens habitués à composer rigoureu-

sement leur sound. Jon Hiseman prit tout de même bien la chose, se contentant avec bonne humeur d'une batterie simple, et allant jusqu'à faire l'annonce — dans un «cockney» parfait — des numéros des voitures à déplacer! «Walking in the park» était de circonstance dans cette ambiance ensoleillée, ce fut l'introduction. Dick Heckstall-Smith, torse nu et armé de ses deux saxophones — ténor et soprano — aurait dû faire comprendre aux incrédules qu'un monsieur au front dégarni possédant une telle technique peut préférer jouer une musique vivante avec des gars aux cheveux longs (plutôt que de s'emmerder en étant mieux considéré). Colosseum interpréta entre autres «Morituri te salutant» (ceux qui vont mourir te saluent), titre que porte leur premier album, et «Lighter grade of oil», version personnelle de «Whiter shade of pale». Ce groupe, qui ne comporte pas moins de trois ex-sax de John Mayall, se place, par la qualité de sa musique, parmi les révélations les plus sûres de 69.

Le dimanche soir, après la remise des prix du Festival, certains des «lauréats» rejoignant, après le Big Band formé spécialement pour l'événement et sauvé de la banalité de par le dynamisme... et la bouffonnerie de Clark Terry. Le dernier morceau, histoire légèrement groisive qu'il chanta en partie en «scat» écroula littéralement la salle — pourtant pleine de retenue — Il le recommença même avec autant de bonhomie car la télé en avait oublié de fonctionner la première fois! Après tout cela, donc, ce fut l'apothéose du Festival. Avec Ella Fitzgerald. Récital relativement sobre mais de très grande classe.

Dans la villa au bord du lac où j'étais invité ensuite, les propos étaient unanimes à consacrer les mérites de la grande chanteuse. Mais Jon Hiseman et ses amis avaient également été «conviés» (ces Suisses... tout de même) à la réunion et jouaient en trio (Jon-Dick-Dave ou Jon-Dave-Tony car le jeune James avait une cour trop abondante pour s'occuper de sa guitare) dans un coin de l'appartement: Dave Greenslade brodait du blues sur un de ses thèmes favoris, la Toccata en ré-mineur de J.-S. Bach, avec la richesse de l'accompagnement de Jon Hiseman, c'est quelque chose dont on se souvient!

...En attendant Montreux 1970. — SERGE DUMONTEIL.

telegrammes

FRANCE

« C'est extra », dernier succès de **Léo Ferré**, mais aussi son retour en force ■ Actuellement en tournée à travers la France, **Georges Chelon** s'est rendu compte qu'il avait un public fidèle dans chaque ville ■ **Eddy Mitchell** a reçu plusieurs propositions cinématographiques; il est question aussi qu'Eddy fasse l'Olympia en janvier prochain ■ Représentant Monaco, **Michel Gallois** a obtenu le Prix Spécial d'interprétation au Festival de Bulgarie ■ « Bienvenue » et « Et tu es née », deux titres pleins d'optimisme pour **Eric Charden** ■ Tournée des Casinos en août prévue pour **Brian Auger** and the Trinity ■ Vedette du film « Sept jours après », **Jacques Higelin** vient de graver deux excellents morceaux, « Remember » et « Je jouais le piano » que les Éditions Saravah m'ont fait écouter en exclusivité ■ **Georges Moustaki** a enregistré « Le métèque » en anglais, italien et espagnol ■ **Claude Nougaro** s'est acheté trois paires de boules de pétanque, avant de partir se reposer à l'île de Ré. Il paraît qu'il adore ce jeu ■ Premiers en Italie avec « I want to live », les **Aphrodite's Child** se sont achetés un studio transportable de 14 millions d'AF ■ **Françoise Hardy** fait ses débuts dans l'opéra ■ **Alan Jack Civilization**: premier groupe français à se produire dans un bal public du 14 juillet ■ **Serge Régiani**, Yves Montand et Georges Brassens ont participé à un Campus Spécial de **Michel Lancelot** célébrant les 40 ans de métier de Jacques Canetti, impresario et producteur de disques ■ Au Byblos jusqu'à la fin août: **Célia**, dans un super-show avec quatre danseuses ■ Avant de chanter, **Serge Latour** était berger. Aussi cherche-t-il actuellement à adopter un petit mouton ■ Avec « Tu verras », **Francis Lai** se lance dans la chanson. C'est un titre qu'il a composé en compagnie de **Pierre Barouh** ■ En août, vous pourrez voir **Sylvie Vartan** aux Sables d'Olonnes, le 6; à Annecy, le 16; à Grenoble, le 19; à Cannes, le 20; à Nice, le 21 et à Monaco, le 22 ■ Quelques jours après la sortie de « France Lune », **Serge Reggiani** était premier au Hit Parade de RTL ■ S'étant fait voler sa moto avant son départ pour le Maroc, **Georges Moustaki** a été heureux de la retrouver à son retour ■ **Joseph Kessel** a passé des heures à écouter Toulal chanter dans sa langue natale ■ AZ très satisfait par le démarrage des ventes de « Quand la mer se retire » par **C. Jerome** ■ **Nicoletta** a enregistré « Quand on n'a que l'amour », très connu par **Jacques Brel** ■ Une bonne chanson de **Johnny Hallyday** pour cet été: « Que je t'aime » ■ **Charles Aznavour**, qui tourne ce mois un film avec Robert Hossein, sera la vedette de trois musicoramas en octobre; puis partira aux États-Unis en novembre ■ **Léo Ferré** est allé donner une série de récitals en Italie où il marche très fort ■ Bien que démarant avec « Pas très jolie », **Dick Rivers** part deux mois aux Antilles ■ Extra: « Chimène » par **René Joly**, première production de Gérard Manset et Étienne Roda-Gil sur leur label Xenon ■ **Johnny Hallyday** a ouvert le Festival des vedettes à la 8^e Kermesse de la Bière à Maubeuge. Antoine, pour sa part l'a clos ■ Le **Rock'n'Roll Circus** est devenu en quelques semaines le lieu de rendez-vous Pop parisien ■ **Joe Dassin** sera en août à Arcachon, le 16; à Nice, le 19; à Granville, le 29 et à Bagnoles de l'Orne, le 30 ■ Enorme succès le 13 juillet pour le cinquième

Meeting des fans d'**Elvis Presley** ■ **Henri Leproux**: « **Jacques Chabiron** (de R & F), qui anime tous les soirs le Moulin de la Mer, à Pornichet, est le meilleur discjockey de club que j'ai vu » ■ On parle d'un free concert de rock à Sélancourt (25), organisé par **J.C. Pognant** et patronné par R & F (13 ou 14 septembre) ■ C'est **J. Collyns** qui a réalisé l'extraordinaire sonorisation de « Hair » ■ Le Tournoi des amateurs R & F-ORTF est annulé pour des raisons d'ordre technique et remplacé par une Rencontre de pop-music au Salon de la Radio (du 30 août au 8 septembre), à la Porte de Versailles.

GRANDE BRETAGNE

Le **Thunderclap Newman**, numéro 1 avec « Something in the air », a été découvert et produit par **Pete Townshend** des **Who** ■ Ancien musicien de **Ray Charles** et **Little Richard**, **Billy Preston**, qui monte très fort avec « That's the way God planned it », fera une grande tournée à travers l'Angleterre cet automne ■ L'Opéra-Rock des **Who**: « Tommy » sera filmé. Pourtant aucun des **Who** ne paraît décidé à jouer dedans ■ Les **Pentangle** vont écrire la musique d'une feuilleton à la demande de la BBC. Ce feuilleton s'intitule « Take three girls » ■ « Saved by the bell », titre du premier 45 t solo de **Robin Gibb**, depuis qu'il a quitté les **Bee Gees** ■ **John Mayall** se met à la production de disques: son premier produit sera un album de l'**Aynsley Dunbar Retaliation** avec l'organiste **Tommy Eyre** ■ Le 9^e Festival National de Blues et de Jazz se déroulera à West Drayton, Londres, du 8 au 10 août. Y participeront entre autres: les **Pink Floyd**, les **Soft Machine**, les **Who**, les **Chicken Shack**, **Aynsley Dunbar**, **Long John Baldry**, les **Pentangle**, **Blodwyn Pig**, **Keef Hartley** et les **Nice** ■ Après « Israélites », **Desmond Dekker** semble récidiver avec « It mek » ■ **Chuck Berry** a dit dans le *Melody Maker*: « Pour moi les Beatles sont quatre **Everly Brothers** » ■ **Donovan** n'a pas réussi à rentrer à Hyde Park lors du concert des **Rolling Stones** ■ **Alexis Korner** fait chanter désormais sa fille **Sappho** dans son nouveau groupe ■ Le **Circus** est le groupe chouchou du Marquee de Londres ■ **Noel Redding** a décidé de quitter le **Jimi Hendrix Experience** ■ Les **Kinks** comptent engager une section de cuivres pour leurs prochaines tournées britanniques ■ L'ex-Shadow, **Bruce Welch** est devenu l'impresario des **Virgil Brothers** ■ Le **Fleetwood Mac** vient de ressortir en 45 t « Need your love so bad », nouvelle version ■ Le **Blind Faith** (**Clapton-Baker-Winwood-Grech**) fera une grande tournée britannique en septembre ■ Les **Nice** étaient accompagnés des **London Scottish Pipers** et d'un chorale de neuf musiciens au cours du Festival de Bath ■ **Eric Clapton**, **Brian Auger**, **Jack Bruce**, **Mitch Mitchell** et les **Chicken Shack** accompagnent **Martha Velez** sur son premier LP ■ « Je ne veux plus de Robin dans les **Bee Gees** », s'est écrié dernièrement son frère **Barry Gibb** ■ **Robin Gibb** a reçu des propositions pour tourner dans pas moins de 22 pays ■ Le **Jethro Tull** compte beaucoup sur la tournée anglaise qu'il effectuera du 28 septembre au 27 octobre ■ Le premier 33 t du **Blind Faith** comprend 7 titres, dont une adaptation d'une vieille chanson de **Buddy Holly** « Well alright » ■ Triomphe pour les **Pink Floyd** au **Royal Albert Hall** ■ **Bill Haley** viendrait en tournée avec **Chuck**

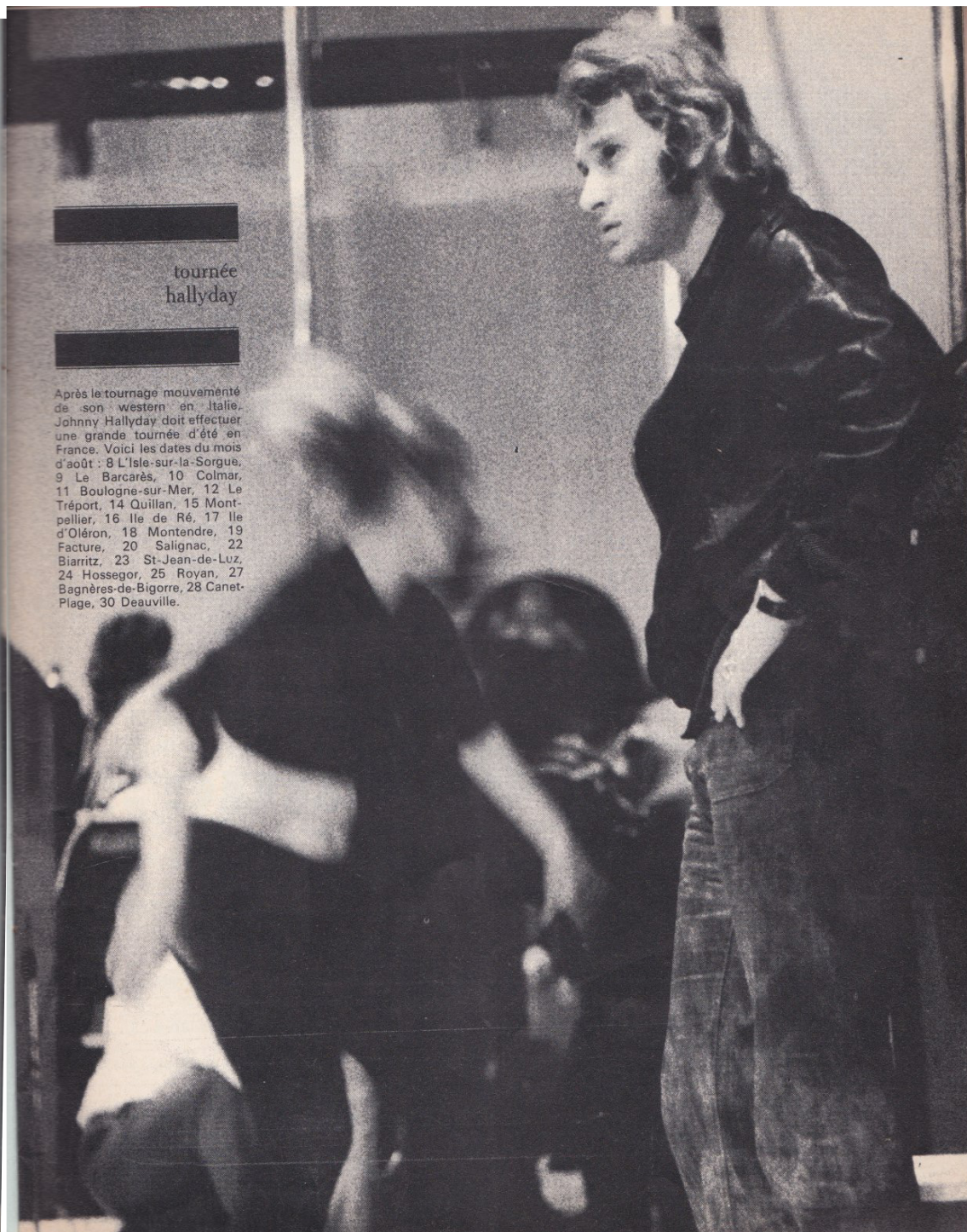
Berry à la rentrée ■ « Lord of the rings » risque d'être le titre du prochain film des **Beatles**. Ce serait l'adaptation d'un conte de fées de **J.R. Tolkien** ■ **Mick Taylor** n'avait jamais vu les **Rolling Stones** jouer en public avant d'entrer dans le groupe ■ Il est question que les Beatles éditent chez **Apple** les prochaines productions du **Fleetwood Mac** ■ Beaucoup de projets pour les **Rolling Stones** dans les mois à venir: trois albums et une grande tournée à la rentrée ■ A leur tour, les **Kinks** sortent un opéra rock: « Arthur » ■ **Stevie Winwood** a l'intention de graver un 33 t avec le guitariste de Memphis, **Steve Cropper** ■ Dissolution du **Crazy World** of **Arthur Brown**.

ÉTATS-UNIS

Jimi Hendrix programmé au fameux **Apollo Theatre** de New-York ■ **Shorty Long**, qui avait fait un tube l'an dernier avec « Here comes the judge », s'est lui aussi noyé ■ Le **Blind Faith** a débuté sa tournée américaine à **Newport**. Cette tournée dure deux mois ■ **Polydor** a enregistré le récitai que **John Mayall** a donné au **Fillmore East** ■ Un Festival Pop se déroulera à **Woodstock**, Connecticut, ville où réside **Bob Dylan**, du 15 au 17 août. Y participeront: **Joan Baez**, **Ravi Shankar**, les **Blood Sweat and Tears**, **Richie Havens** et bien entendu **Dylan** ■ C'est **Roger McGuinn**, des **Byrds**, qui a écrit la musique du film de **Peter Fonda** « Easy rider » ■ **Janis Joplin**, **Mama Cass** et les musiciens du **Spirit** sont allés applaudir les **Who** à Los Angeles dans leur interprétation de leur opéra « Tommy » ■ Les **Vanilla Fudge**, les **Ten Years After** et **Jeff Beck** étaient programmés début juillet pour l'ouverture du **Singer Bowl** de New-York ■ Fin d'une légende: la mort de **July Garland** ■ **Wilson Pickett** a repris le premier tube de **Jimi Hendrix** « Hey Joe » ■ Les **Who** ont déjà obtenu en Amérique un disque d'or pour l'album « Tommy » ■ **Keith Emerson**, organiste des **Nice**, considéré par les critiques américains comme le meilleur organiste pop mondial, va jouer avec une trentaine de musiciens de l'orchestre symphonique de New-York ■ Aujourd'hui les **Isley Brothers** se considèrent beaucoup plus comme des hommes d'affaires que comme des musiciens ■ **B.B. King** et **Tom Paxton** ont donné devant 20.000 spectateurs un concert gratuit au **Central Park** de New York ■ **Grace Slick**, chanteuse du **Jefferson Airplane** a failli se faire voler et... violer l'autre soir alors qu'elle se promenait dans les rues de San Francisco ■ **Jimi Hendrix** a fait un bœuf à l'Experience, club d'Hollywood avec **Jack Casady** (**Jefferson Airplane**) que beaucoup considèrent comme le meilleur bassiste actuel ■ **Ann Moses**, journaliste de **Tiger Beat** a vu **Elvis Presley** chanter « Money honey » et « Johnny B. Goode » pour son pied pendant les tournages du film « A change of habit » ■ **Lulu** se produira pendant 15 jours au **Flamingo Hotel** de Las Vegas en septembre ■ **Bob and Earl** et les **Flames** sont les premiers artistes engagés par les **Beach Boys** pour leur firme de disques **Brother Records** ■ **Fiasco** au **Festival Pop 69** de **Newport** où se produisaient **Jimi Hendrix**, **Janis Joplin** et les **Edwin Hawkins Singers** ■ Sur son nouvel LP, **Nina Simone** chante trois compositions de **Bob Dylan**, deux des **Bee Gees** et le « Revolution » des **Beatles**. — **JACQUES BARSAMIAN**.

tournée hallyday

Après le tournage mouvementé de son western en Italie, **Johnny Hallyday** doit effectuer une grande tournée d'été en France. Voici les dates du mois d'août: 8 L'Isle-sur-la-Sorgue, 9 Le Barcarès, 10 Colmar, 11 Boulogne-sur-Mer, 12 Le Tréport, 14 Quillan, 15 Montpellier, 16 Ile de Ré, 17 Ile d'Oléron, 18 Montendre, 19 Facture, 20 Salignac, 22 Biarritz, 23 St-Jean-de-Luz, 24 Hossegor, 25 Royan, 27 Bagnères-de-Bigorre, 28 Canet-Plage, 30 Deauville.



rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Mick Jagger, Brian Jones	1		Dominique Tarlé
R & F Actualités	3		
Brian Jones	3	Philippe Paringaux	Dominique Tarlé
Led Zeppelin	4	Philippe Paringaux	Desdémone, Tarlé
Deux Roses	5	Philippe Kœchlin	Gilbert Nencioli
Triangle	5	Jacques Barsamian	T. Franck-Télé 2000
Soft Machine	6	Philippe Paringaux	Jean-Pierre Leloir
Credence Clearwater	6	Jacques Barsamian	Melody Maker
Jotta Herre	7	Jean Tronchot	X
Festival de Bath	8	Jérôme Greenberg	Patrick Chevaux
Festival de Montreux	9	Serge Dumonteil	Serge Dumonteil
Télégrammes	10	Jacques Barsamian	
Hit Parade	13		
Courier	17		
Taj Mahal	21	Bernard Niquet	Jean-Pierre Leloir
Easy Rider	24	Philippe Paringaux	X
Les Who	26	François Jouffa	Dominique Tarlé
Rolling Stones	29	Geoffrey Cannon, Michel Faure	29 à 33: Rolling Stone; 35: Jean-Pierre Leloir; 36; 37: Dominique Tarlé
Beach Boys, Richie Havens, Chuck Berry	38	Paringaux, Barsamian	Jean-Pierre Leloir
Distel/Légrand	46	François-René Cristiani	Jean-Pierre Leloir, X
King's Road	51	Sylvie Roman	Jean-Paul Dusoulier
Disques hors étoiles	55		
Disques du mois	63		

PMR continue !!!

En envoyant 3 F. à Rock & Folk, vous recevrez le n° de juillet (30) indispensable pour participer au concours Pop Music Revolution.

Éditions du Kiosque: Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9°. Tél.: 874-44-82 et 71-37.

Revue mensuelle. Numéro 31, Août 1969.

Abonnements: France et zone franc, 1 an (11 numéros): 30 F.

Étranger, 1 an: 35 F français. Voir bulletin d'abonnement page 70.

Éditions du Kiosque: C.C.P. Paris 1964-22.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Comité de Direction: Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchot.

Service Photo: Jean-Pierre Leloir.

Directeur: Robert Baudalet, Rédacteur en Chef: Philippe Kœchlin, Secrétaire Général: Jean Tronchot.

Secrétaire de rédaction: Philippe Paringaux, Publicité: Rachel Belma.

Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. © Copyright by Éditions du Kiosque 1969.

HIT PARADES AMERICAIN ET ANGLAIS

Grâce à l'obligeance de « Melody Maker » en Angleterre et du « Cashbox » en Amérique, nous sommes en mesure de publier tous les mois les hit-parades des ventes de disques 45 t et 30 cm en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Notre tableau comprend les dix meilleures ventes dans chaque catégorie, arrêtées à la mi-juillet. Sur la liste « Cashbox », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux qui sont entourés signalant les disques dont les ventes grimpent fort; les chiffres en maigre indiquent les positions des disques les semaines précédentes. Sur la liste « Melody Maker », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux en maigre leur classement la semaine précédente. Bien entendu, les références indiquées concernent les éditions américaines et anglaises.



Melody Maker

45 t

- 1 IN THE YEAR 2525**
Zager & Evans-RCA 0714 3 7
- 2 ONE**
3 Dog Night-Dunhill 4191 2 2
- 3 SPINNING WHEEL**
Blood, Sweat & Tears-Columbia 44871 5 5
- 4 GOOD MORNING STARSHINE**
Oliver-Jubilee 5659 4 4
- 5 ROMEO & JULIET THEME**
Henry Mancini-RCA Victor 0131 1 1
- 6 CRYSTAL BLUE PERSUASION**
Tommy James & Shondells-Roulette 7050 11 17
- 7 WHAT DOES IT TAKE**
Jr. Walker & All Stars-Soul 35062 13 15
- 8 LOVE ME TONIGHT**
Tom Jones-Parrot 40038 7 9
- 9 COLOR HIM FATHER**
Winstons-Metromedia 117 9 11
- 10 BLACK PEARL**
Checkmates Ltd. with Sonny Charles-A&M 1053 14 14
- 1 HAIR**
ORIGINAL CAST (RCA Victor LSO 1150) (085-1038) 1
- 2 BLOOD, SWEAT & TEARS**
(Columbia CS 9720) (COL 1810-0552) (COL 1410-0552) 3
- 3 ROMEO & JULIET**
ORIGINAL SOUNDTRACK (Capitol ST 2993) (8AT 2993) (Y18 2993) 4
- 4 THIS IS TOM JONES**
(Parrot PAS 71028) (79828) 6
- 5 TOMMY**
THE WHO (Decca DXSW 7205) (6-2550) (73-2500) 5
- 6 THE AGE OF AQUARIUS**
5TH DIMENSION (Soul City SCS 92005) (8951) (4951) (C-951) 2
- 7 A WARM SHADE OF IVORY**
HENRY MANCINI (RCA LSP 4140) (PBS 1441) 7
- 8 CROSBY, STILLS & NASH**
(Atlantic SD 8229) (8229) (XS 8229) 8
- 9 IN-A-GADDA-DA-VIDA**
RION BUTTERFLY (Atco 25011) (25011) (XS25011) 10
- 10 NASHVILLE SKYLINE**
BOB DYLAN (Columbia KCS 9825) 11

30 cm

45 t

- 1 (3) SOMETHING IN THE AIR**
Thunderclap Newman, Track
- 2 (2) IN THE GHETTO**
.....Elvis Presley, RCA
- 3 (1) BALLAD OF JOHN AND YOKO**
.....Beatles, Apple
- 4 (8) WAY OF LIFE**
.....Family Dogg, Bell
- 5 (4) LIVING IN THE PAST**
.....Jethro Tull, Island
- 6 (7) BREAKAWAY**
.....Beach Boys, Capitol
- 7 (6) TIME IS TIGHT**
Booker T and the MG's, Stax
- 8 (5) OH HAPPY DAYS**
Edwin Hawkins Singers, Buddah
- 9 (17) HELLO SUSIE**
Amen Corner, Immediate
- 10 (10) PROUD MARY**
Creedence Clearwater Revival, Liberty

30 cm

- 1 (1) THIS IS TOM JONES** Tom Jones, Decca
- 2 (2) MY WAY** Frank Sinatra, Reprise
- 3 (9) FLAMING STAR** Elvis Presley, RCA
- 4 (3) NASHVILLE SKYLINE** Bob Dylan, CBS
- 5 (16) ACCORDING TO MY HEART** Jim Reeves, RCA
- 6 (6) ON THE THRESHOLD OF A DREAM** Moody Blues, Deram
- 7 (5) 2001** Soundtrack, MGM
- 8 (7) HAIR** London Cast, Polydor
- 9 (4) BEST OF THE SEEKERS** Seekers, Columbia
- 10 (10) HIS ORCHESTRA, HIS CHORUS, HIS SINGERS, HIS SOUND** Roy Conniff, CBS



GRAND CONCOURS



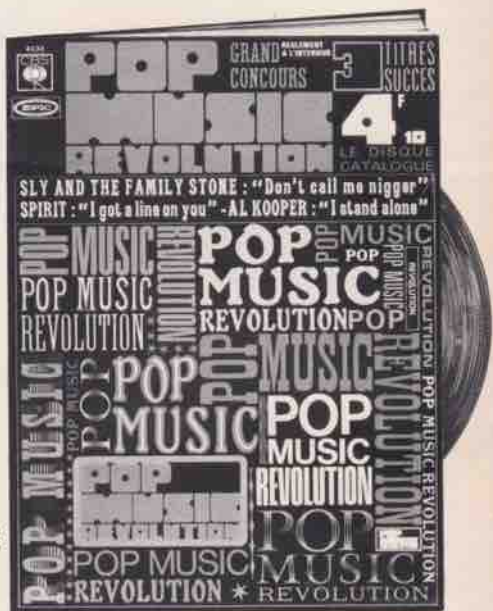
DU 1^{er} JUILLET AU 30 AOUT 1969

EXCEPTIONNEL

PENDANT LA DUREE DU CONCOURS

1 DISQUE 3 ALBUM SUCCESES

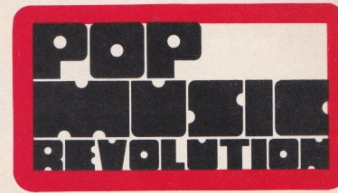
AL KOOPER
SLY AND THE FAMILY STONE
SPIRIT



4^F 10



GRAND CONCOURS



DU 1^{er} JUILLET AU 30 AOUT

BLOOD SWEAT & TEARS
Trois gymnopédies



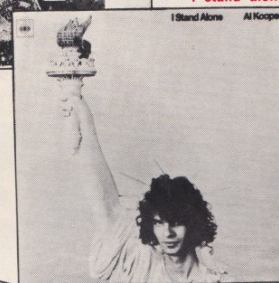
S 7-63504

JANIS JOPLIN
Cheap thrills



S 7-63392

AL KOOPER
I stand alone

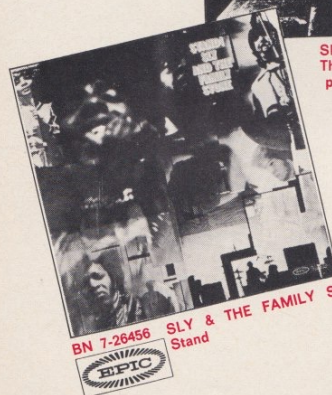


S 7-63538

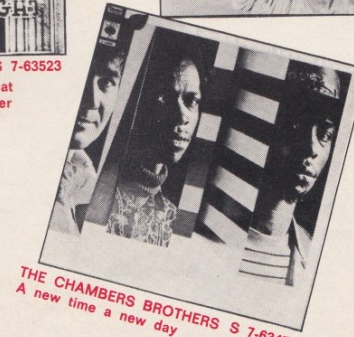


SPIRIT
The family that
plays together

S 7-63523



BN 7-26456
SLY & THE FAMILY STONE
Stand



THE CHAMBERS BROTHERS
A new time a new day
S 7-63451

300

PRIX FORMIDABLES

Renseignez-vous chez votre disquaire...



“ Cette débauche de promotion n'est pas pour nous déplaire ”

Pop Music Revolution... ça marche ! C'est une chance pour tout le monde. Pour la firme CBS, et cela ne doit pas laisser indifférent l'amateur de pop-music, CBS étant à l'heure actuelle la marque qui fait le plus pour lui, qui lui propose la musique la plus intelligente, qui prend le plus de risques (car ne nous leurrerons pas : la sortie en France d'un disque des Blood, Sweat & Tears ou d'Al Kooper constitue encore, aussi incroyable que cela puisse paraître, un gros risque). Une chance pour les amateurs de pop-music intelligente, ensuite, il suffit de jeter un coup d'œil sur le catalogue CBS qui figure dans le merveilleux petit disque « Pop-Music Revolution » (trois titres — Spirit, Sly & Family Stone, Al Kooper — pour... 4,10 F !) pour s'en convaincre.

On a le sourire, chez CBS, les efforts de la maison sont récompensés et la preuve est faite que la qualité peut aussi payer : tous les trente centimètres du concours (Blood, Sweat & Tears, Sly & Family Stone, Spirit, Al Kooper, Chambers Brothers, Janis Joplin) s'élèvent comme des petits pains, au point

que des camionnettes ont dû aller piller les stocks anglais, les disques manquant en France ! Voilà donc un signe important, la preuve que les amateurs français sont bien plus nombreux qu'on ne le croyait et qu'une opération aussi importante que le concours PMR est susceptible de les passionner. Ils ont compris qu'il y allait de leur intérêt et que, si cette opération est couronnée de succès, bien d'autres suivront. Il suffisait de lancer le mouvement, CBS a eu le mérite de le faire. Et ce n'est pas fini. On sait que le concours dure jusqu'au 30 août, CBS va donc accentuer sa campagne PMR, et particulièrement sur la Côte d'Azur. Campagne d'affichage, à Cannes, Golfe Juan, Juan-les-Pins et Antibes. Le 6 août, deux avions traînant d'immenses banderoles « Concours-disques CBS » et « Pop-Music Revolution » survoleront la ville de Cannes pendant une heure et demie. Dans le même temps, de jolies filles et des garçons à cheveux longs distribueront le règlement du concours aux vacanciers. Les jeunes gens et les jeunes filles porteront tous des T-Shirts sur lesquels sera inscrit le sigle PMR.

Le 7 août, entre 16 et 17 heures, un défilé de majorettes traversera la ville, drapeau PMR en tête (!), du Casino Municipal jusqu'à Hawaï Beach. On verra encore les jeunes gens et les jolies filles avec leurs T. Shirts, sur des bicyclettes et des voitures décorées. Ensuite, deux avions porteurs de banderoles tourneront au-dessus de Cannes. Puis trois canots automobiles passeront devant Hawaï Beach, traînant trois skieurs nautiques portant une immense banderole « Grand Concours PMR, Disques CBS ». Trois autres skieurs, entraînés par un quatrième canot, feront des démonstrations d'acrobaties. Pour finir en apothéose, trois parachutistes (avec PMR inscrit sur leurs parachutes) tomberont dans l'eau, près de la plage, et se mettront à distribuer des règlements aux spectateurs. Voilà. Et si l'on ajoute que les Chambers Brothers seront fin août sur la Côte et donneront le 22 septembre un Musicorama à l'Olympia, on voit que CBS a fait les choses en grand. Que cette débauche de promotion soit, pour une fois, uniquement consacrée à la pop-music n'est pas pour nous déplaire. (Communiqué).

A propos de Brian Jones

La récente et tragique mort de Brian Jones et les bêtises et méchancetés qui ont été écrites et dites à ce propos, m'ont inspiré cette lettre. Je vous demande de bien vouloir la publier dans le seul journal objectif pop, le vôtre.

Avec toute ma reconnaissance. « Traduction de « drug » : produit pharmaceutique, drogue (familier), stupéfiant. En pleine période de vacances où la politique lasse tout le monde, la mort en pleine gloire d'un des enfants maudits de cette pop-music anglaise qui nous rabat les oreilles est une véritable aubaine. Et quand on peut jouer aussi facilement sur le mot drug pour remplir les premières pages des journaux, ou la radio, rien de plus facile. Et puis pourquoi respecter la mort de quelqu'un qui se « moquait » de vous. Alors on tire à coups redoublés sur lui, surtout que ce sera la dernière fois. Peu importe maintenant qu'il ne soit plus là pour se défendre.

Oui, Brian a pris de la marijuana, il a été condamné et a payé. Mais pourquoi ne pas dire aussi que depuis quelque temps il se faisait soigner ? Combien de personnes ont noté qu'il était maintenant régulièrement suivi par un psychiatre ? Qu'il avait retrouvé un équilibre nouveau ? Car il ne faut pas oublier que, depuis son enfance, Brian était un malade. Il souffrait d'asthme. Les quatre autres RS et Andrew Oldham se rappellent ces moments effrayants où il ouvrait toutes les fenêtres et les portes pour pouvoir respirer. Rappelons-nous cette tournée aux États-Unis, où pris d'un malaise en pleine nuit, il se traîna dans le couloir vers la chambre de son manager et s'abattit contre la porte de ce dernier. Pourtant, là, on n'avait pas parlé de cannabis ou de choses comme ça.

Brian a tout simplement été victime d'un stupide accident. Ce n'est pas moi qui le dis mais le docteur Albert Sachs, pathologiste : « Jones avait tous les signes de maladie naturelle. Il a eu une pleurésie, son cœur était plus grand qu'il n'aurait dû l'être à son âge — 27 ans —, son foie pesait deux fois plus que la normale. Il ajoute encore qu'il n'avait pas de preuve d'une attaque d'asthme quoi qu'il y avait des indications de troubles de bronchite chronique. Il y ajoute encore que Brian avait pris une grande quantité de médicaments. Le verdict : « Misadventure », en termes juridiques ACCIDENT. Une des personnes qui se trouvaient près de lui ce soir là, une infirmière Miss Lawson a révélé que Brian avait pris des pilules pour dormir qu'ils appelaient avec humour ses « sleepers ». Il avait bu aussi pas mal d'alcool ce soir là « il se tenait difficilement sur ses jambes ». Cet alcool qu'il ne supportait pas, plus les somnifères, ce n'était pas bon pour lui. Mais, dites-moi, qui n'a jamais pris un verre d'alcool ? Qui n'a jamais pris

des pilules pour dormir parmi ceux qui font de « si beaux éditoriaux ». Il ne devait pas vivre à la campagne à cause de son asthme et surtout dans le Sussex, ne pas s'entourer d'animaux mais il avait un chat et quatre chiens, il nageait tard le soir. Il utilisait son inhalateur très très souvent et même pour son rhume des foin. Les pilules et les sprays pour l'inhalateur ne sont donnés que sur médicales prescriptions. Bien sûr il en a trop abusé mais quand quelque chose vous soulage qui n'en fait pas autant ? Oui ce n'est qu'un stupide accident.

Nous ne voulons garder qu'un bon souvenir de lui. Pour conclure laissons la parole à son meilleur ami, le grand Alexis Corner : « Je l'avais vu il y a dix jours dans sa maison de campagne, lorsque nous avons joué ensemble pendant 14 heures, travaillant de nouveaux morceaux et écoutant la musique que Brian avait composée récemment au Maroc. Nous avons passé ensemble en revue la liste des musiciens possible pour son nouveau groupe. Il était enthousiasmé de tout recommencer dans un style plus engagé. Il était heureux de vivre à la campagne et dit à ma femme qu'il voulait « se ranger ». Sa présente amie, Anne Vohlin, n'était pas une « girl friend » dans le sens commun du mot mais une gentille compagne. Brian est mort à un moment où il était plus heureux qu'il ne l'avait jamais été à ma connaissance. J'espère que les gens le respecteront dans sa mort, ce qu'ils n'ont pas fait de son vivant. » Mary O. Ertaş.

La foi déçue

Blind Faith, la foi aveugle. Quel beau nom ! Les membres du nouveau supergroupe avaient des antécédents plus qu'excellents (Cream, Traffic, Family), l'association paraissait prometteuse et je me réjouissais à l'avance du plaisir que je prendrais en l'écoutant. La chute n'en fut que plus dure. Ce n'était pas vrai, ce ne pouvait pas être « ça », « leur » musique. Hélas, si. La déception dans toute sa grandeur. Un fait positif pourtant : Winwood a enfin trouvé sa voie, le blues, le vrai, le pur. Il est né pour le jouer, pour le chanter. Mais Clapton ? On ne l'entend plus : réduit au rôle d'accompagnateur, lui, un des deux plus grands solistes de toute la pop-music ! Quel gâchis !

D'accord, cet accompagnement est très bien fait, mais pourquoi prendre Clapton ? N'importe quel bon guitariste aurait fait l'affaire. Pour sa part, Clapton doit être satisfait. Tout le monde sait que cela ne lui plaisait pas d'être le leader d'un groupe, comme dans les Cream. Mais enfin, moi j'appelle cela de l'auto-destruction. Et ce pauvre Ginger Baker. Jeu excellent, bien sûr, mais, là aussi, en sourdine. Franchement, je préférerais

COURRIER DES LECTEURS

ce qu'ils faisaient avec Jack Bruce. Oui, je sais, ils ne jouaient pas ensemble ; mais c'était quand même formidable. Les membres de Blind Faith auront beau jouer du vrai blues (attention au manque d'originalité) et tous ensemble, cela ne me plaira jamais autant que les Cream : je n'ai pas la « foi aveugle » que l'on aurait pu espérer. Je regrette vraiment que le résultat ne soit pas aussi heureux que celui de l'association Hendrix-Winwood. La raison en est que dans « Voodoo Chile », l'orgue et le chant soutenaient la guitare, celle-ci conservant la primauté. Avec Blind Faith (qui pourrait d'ailleurs s'appeler « Stevie Winwood Blues Band »), c'est l'inverse, et c'est bien dommage. Oui, bien dommage.

Gérald Cloarec,
5, rue des Boulets,
75 - Paris (11^e).

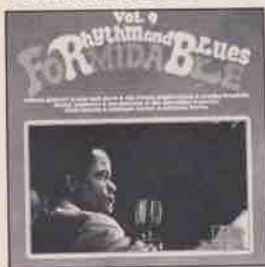
Vive les Beatles !

Non mais, sans blaguer, les gars, la situation est en train de devenir minable. De quoi est-ce que je me plains ? D'une gigantesque campagne (à l'échelle nationale) anti-Beatles, ce qui n'est pas, une fois de plus, à notre honneur, nous les Français. Depuis le début de l'année, R & F amorce un saquage intégral envers les Beatles. Mouvement brillamment mené par M. Philippe Constantin, subtilement soutenu par S. M. Philippe Paringaux. Écoutez, M. Constantin, ne comparez pas les Beatles à vos Mothers adorés. Non que les Beatles soient forcément meilleurs (moi je préfère les Beatles, bien sûr, mais, les goûts et les couleurs ne se discutent pas, je ne veux rien proclamer du genre vive les B, à bas les B, S & T et les RS), mais vous oubliez la condition sine qua non : AUCUN ARTISTE N'EST A COMPARER A UN AUTRE, surtout s'ils appartiennent à des genres différents ; car chaque artiste a son charme, sa profondeur, son génie. Quant à certains lecteurs, je ne leur tire pas mon chapeau : ce sont des moutons de Panurge (Panurge, c'est Constantin), avec leurs « Il est de bon ton de proclamer que les Beatles sont ceci, sont cela, etc... » Si ça continue, la situation va se renverser, et on pourra lire bientôt dans les colonnes de R & F : « Il est de bon ton de dénigrer les Beatles, mais moi, je les aime ».

Georges Harrison n'est pas Eric Clapton, non ; et Ringo est un batteur simplement correct, oui ; les Beatles ne sont pas le groupe le plus moderne en révolutionnaire de la pop-music (en leur temps, ils l'ont été) ; les B, S & T ne le seront plus demain. Laissons leur quand même le mérite (aux Beatles) d'avoir sublimé la pop-music (c'est grâce à eux si elle est ce qu'elle est), créé une cinquantaine de chefs-d'œuvre bien partis pour être (suite page 19)

NOUVEAUTES BARCLAY

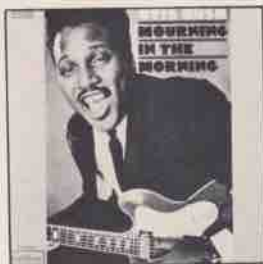
FORMIDABLE VOL 9



WILSON PICKETT
BENNY LATIMORE
CHRIS HARRIS
SAM AND DAVE
LOU JOHNSON
CLARENCE CARTER
THE DYNAMICS
SOLOMON
ARETHA FRANKLIN
JOE TEX

33 T 30 cm MONO-STEREO GU SUPER PANACHE
ATLANTIC N° 0920075

OTIS RUSH



ME
WORKING MAN
YOU'RE KILLING MY LOVE
FEEL SO BAD
GAMBLER'S BLUES
MY OLD LADY
MY LOVE WILL NEVER DIE
REAP WHAT YOU SOW
IT TAKES TIMES
CAN'T WAIT NO LONGER

PRODUIT PAR MIKE BLOOMFIELD

33 T 30 cm MONO-STEREO GU SUPER PANACHE
COTILLON 0920102

LED ZEPPELIN



GOOD TIMES BAD TIMES
BABE I'M GONNA LEAVE YOU
YOU SHOOK ME
DAZED AND CONFUSED
YOUR TIME IS GONNA COME
BLACK MOUNTAIN SIDE
COMMUNICATION BREAKDOWN
I CAN'T QUIT YOU BABY
HOW MANY MORE TIMES

33 T 30 cm MONO-STEREO SUPER PANACHE
ATLANTIC N° 0920078

EGALEMENT DISPONIBLES LES PLUS GRANDS SUCCES DU RHYTHM & BLUES STEREO ATLANTIC :

**DON COVAY - JOE TEX - WILSON PICKETT - PERCY SLEDGE - SAM & DAVE -
ALBERT KING - JOHNNY TAYLOR - RAY CHARLES - SOLOMON BURKE - ARETHA
FRANKLIN - 10 VOLUMES 45 TOURS SIMPLE : 850.141/850.150**

immortels, et de tout recommencer musicalement comme ils le font actuellement. Objectivement vôtre.
Daniel Noacco,
65, rue de Saintonge,
75 - Paris (3^e).

Réflexes bourgeois

Messieurs, à peine ai-je ouvert « Rock & Folk » du mois de juillet, que je tombe sur le « Hair français ». Je n'ai rien contre la démocratisation de l'Art, mais tout de même, mélanger Béart et le Living Theatre avec « Hair », cela me paraît un peu fort. Je condamne pratiquement dans sa totalité l'article de Cristiani. Ce cher Cristiani se fait ici le critique rassurant d'un spectacle rassurant. Il nous montre le Living et Béart comme des choses étant réservées aux intellectuels (... « c'est trop cérébral ») et le voilà qui nous dit d'aller tous voir et écouter « Hair ». Et c'est justement là que ça cloche. Il nous dit (Cristiani) que « Hair est la pièce (comédie musicale, rock tribal = étiquettes) miroir des pré-occupations de la jeunesse d'aujourd'hui ». Mais cette portion de la jeunesse dont il nous parle, elle est neutre, trans-lucide, fantomatique. Tous ces jeunes qui vont à « Hair » à « Paradise now », la « Messe du temps présent » de Béart sont des gens intoxiqués, victimes de la société, qui trouvent là une occasion de se défouler. Or, ce défoulement de gens plus ou moins snobinards, on voudrait nous le faire passer pour l'expression de la liberté. Je m'insurge. Quand on vit libre, on n'a pas besoin de se défouler. Et tous ces gens de la porte Saint-Martin, ne sont que des pseudo-hommes libres, des snobs, des exhibitionnistes. Les « hipsters », eux, sont tranquillement chez eux. Leurs idées ont été salées et commercialisées. Et on fait tout un plat sur le LSD, la marijuana, le haschich, etc... Ces gens qui parlent tant de drogue, sont-ils responsables, ou plutôt, ont-ils conscience de leur responsabilité ? Je suis désolé pour eux, mais la drogue n'est pas à prendre par tout le monde. « Hair » bafoue vingt siècles de perfectionnement mental, de raffinement intellectuel... Il n'en est rien. « Hair » ne remet rien en question, tant dans la forme que dans le fond. C'est une pseudo-désintoxication. On va, et on ira de plus, assister à de tels spectacles, comme on allait au Moyen Age à la messe, et, depuis peu, chez le psychanalyste (on se refoule pendant six jours sur sept, et le septième on va trouver le psychanalyste et on se dévide comme autrèfois au confessionnal). J'en ai fini avec « Hair », et maintenant, je vais critiquer les groupes anglo-américains que l'on nous dit révolutionnaires. Tous ces petits marrants, qui prétendent tout changer du point de vue musical, se comportent comme des crétins dans la vie (on fait une musique dite révolutionnaire, et on

rentre à la maison dans une Rolls, on va dans les boîtes, on s'exhibe...) — Seuls trouvent grâce auprès de moi le Pink Floyd et les Mothers of Invention — (Paringaux, arrêtez un peu de parler des chaussettes bleu et du pantalon vert de Zappa, ça fait un peu trop Salut les Cocus).

J'enchaîne sur Daniel Monnet à propos de « change toi d'abord toi même avant de changer les autres » (je précise que de la part des Beatles cela ne me paraît pas sérieux). Il juge cette attitude réactionnaire. Il devrait savoir (c'est mon opinion) qu'avant de vouloir changer le monde du point de vue social, il faudrait peut-être le désaliéner (car nous sommes aliénés par la société et ses mass-média). Installez un système marxiste à la place du capitalisme: ce peuple aura toujours des réflexes bourgeois, même si les biens matériels sont répartis de façon équitable.

A mon avis, quand on veut changer le monde, il faut le faire non seulement socialement mais aussi abattre les préjugés intellectuels, sexuels et artistiques. Ce doit être une révolution absolue. Dominique Chevalier,
55, rue Lafayette,
22 - Saint-Brieuc.

A Gainsbourg par Rock & Folk

Non, M. Gainsbourg, les hippies drogués et malades de Kathmandou, ce n'est pas pitoyable. Ce qui l'est, c'est : Sheila, Mathieu ou Dutronc (minet retourneur de veste), c'est l'abrutissement des masses par les radios et TV capitalistes ou pseudo-révolutionnaires, c'est le pape et ses balades en boeing, c'est la répression policière mondiale, c'est l'élection de maires réactionnaires aux USA, c'est le Vietnam, c'est les massacres puant le pétrole ; en résumé c'est l'idole fric première aux hits-parades ; le reste n'est que faux problèmes, alors glissons. Un lecteur africain pour qui Rock & Folk joue le rôle d'air pur.

Johnny copié

Cher Rock & Folk, je veux bien admettre qu'on apprécie un certain Johnny Hallyday dont je préfère ne pas entendre parler, mais, quand, pour le mettre en valeur, on n'hésite pas à critiquer Jimi Hendrix, qui est, sans conteste, le plus grand soliste de tous les temps, ça me navre vraiment pour ceux qui le font (ils n'ont qu'à écouter « 1983 »...). D'ailleurs, le bassiste et le batteur de J. Hallyday pourraient se multiplier par dix qu'ils n'arriveraient pas à la cheville de ceux de Jimi Hendrix. On se demande aussi pourquoi Hallyday commence à jouer de la guitare sur scène et pourquoi le solo d'une de ses chansons, que j'ai malheureusement entendue, ressemble si étrangement au solo du sensationnel « Manic Depression » qu'on le croirait copié. Donc, sans vouloir vexer R & F, je (suite page 20)

Une création appelée
à avoir un grand
retentissement...

GEORGE HAYMAN



**BATTERIES
GEORGE HAYMAN**

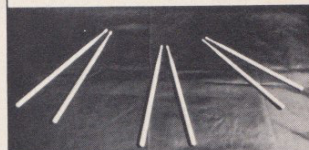
"LA RÉVOLUTION DU SON"

Sonorité accrue par
un revêtement spécial
à l'intérieur des fûts

CATALOGUES GRATUITS
SUR DEMANDE



Enfin l'heureuse
réapparition des baguettes
"RINGO STARR"
bouts nylon et 5 autres modèles



Les batteurs les plus
exigeants seront comblés
par la qualité et la
solidité du bois

IMPORTATEUR EXCLUSIF - GROSSISTE :
E.S.M. CORPORATION
Tél. (94) 94-89-93
72, boulevard Staline
83 - LA SEYNE-SUR-MER

tiens à dire que Jimi Hendrix vaut bien qu'on lui consacre toute une série de ce journal (auquel je suis d'ailleurs abonné). Dominique Debeauvais, 26, Rd Point de l'Esplanade, 67 - Strasbourg.

Jolis articles

Lecteur assidu de Rock & Folk, que je considère comme le seul bouquin pop valable, je n'avais jamais pris la plume. Mais cette fois-ci c'est fait. En effet je n'ai pu supporter qu'une dénommée Françoise (fan de Johnny Hallyday par-dessus le marché) se permette « d'enquêter » (c'est le terme qui convient le mieux) un critique que je considère comme l'un des meilleurs (pour ne pas dire le meilleur) dans le domaine de la pop-music.

Que Mademoiselle soit froissée parce que Philippe Paringaux a fait une critique, peu flatteuse il est vrai, mais qui a le mérite d'être objective (elles sont rares) de son idole, c'est un peu fort, à mon avis. Les fans de Sheila, Adamo, et autres n'ont plus qu'à envoyer une pétition à notre cher président. Félicitations à Philippe pour sa réplique qui ne manque pas de piment. Comme toujours,

ce numéro de juillet m'a plus que satisfait.

Fameux l'article sur John Mayall et les Mothers. La présentation de « Hair » à Paris, agrémentée de quelques clichés était formidable. Mais le sommet de ce dernier numéro fut, sans conteste, l'article consacré à Dylan. J'ai nommé le fantastique « Nashville Skyline ». Mais est-ce un hasard ? Quoi qu'en pense Françoise, l'article consacré à Dylan (démentiel...) était signé Philippe Paringaux. Merci à tous pour votre bouquin terrible. Je ne suis pas près de vous laisser tomber si vous continuez à nous mijoter de si jolis articles.

Pour ne pas être un lecteur anonyme voici mon adresse :

Joël Vasseur,
60, rue Félix-Faure.
59 - Saint-Pol-sur-Mer.

Occident

Messieurs, je voudrais demander à M. François-René Cristiani s'il est conscient des énormités qui fourmillent dans ses phrases et lézardent ses pensées. Pour qui nous prenez-vous, jeunes d'Occident, qui refusons tous les systèmes quels qu'ils soient, procla-

mons les seules valeurs de la nature, de la virilité, des valeurs morales autres que les stimulants d'une société de consommation capitaliste et la déchéance marxiste, comme le dit Mayall, le retour à la nature. Nous sommes plus révolutionnaires que quiconque, petits bourgeois jouisseurs, valets du capitalisme que vous êtes, vos mots pleins d'optimisme imbécile et de révolte infantile, comprenez que vous êtes le jouet et les serviteurs de la société que vous blâmez. Nous la blâmons plus que vous-mêmes, échappez aux besoins du portefeuille et cessez de cracher sur ce dont vous jouissez indécemment. Vive la Révolution contre les systèmes, contre l'hypocrisie pour la liberté et la volonté de puissance...

Un militant.

P.S. Je sais que ma lettre ne paraîtra pas, mais renseignez-vous sur nos « idées » et voyez que la révolution existe autre part que dans le cœur qui fait « pouac » des valets de l'ordre conservateur, j'ai cité hippies et autres beatniks, que cette révolution naturelle, vous ne la sentez que comme des bourgeois.

R : Brrrrrr...



Taj Mahal

DU NEUF DANS LE VIEUX

Pour Marie-Antoinette, qui ne manqua pas, en 1968, de visiter le Taj, ignorant tout du blues.

PERSONNAGE HORS SÉRIE

On ne sait d'où il vient, on ne sait où il va. Taj Mahal, c'est le mausolée d'une favorite de l'empereur indo-musulman Shah Jehan, et le patronyme dont affubla notre chanteur un manager en mal d'idées originales — à moins qu'il ne s'agisse d'une blague ésotérique à l'adresse des Black Muslims. Taj Mahal, pas très blues, ce surnom ! L'affreux ne figurera pas dans la prochaine disco de Leadbitter, on ne vendra pas ses disques à Montauban. Taj Mahal doit s'en foutre ! Son personnage pittoresque semble échappé d'un roman de Chester Himes, une reine des pommes à la blue sauce (tout de même).

25, 30 ans ; longiligne, vêtu d'un jean délavé, d'un gilet de peau, coiffé d'un Stetson à la mode des Westerns au-

dessus de carreaux fumés ; il s'installe dans un rocking-chair, guitare, harmonica en position de marche, reliés à un ampli qui ne tient que par son chatterton. Quelle est la part de comédie, jusqu'à quel point soigne-t-il son personnage ? On imagine, aux arrières-plans de sa maison de Long Beach, une solide mama qui prépare le gumbo et marine les pieds de porc, quatre enfants accrochés à ses jupes ; et un écœurant agent de presse, cigare vissé au coin de la lippe : « Vous venez pour le M.I.D.E.M. ? Il peut chanter comme Bob Dylan, les Beatles, Joan Baez (ça, je demande à entendre, ce serait le panard du siècle !). C'est pour un revival ? Oh, c'est Blind Lemon Jefferson à vingt ans. Comment ? Pour Hollywood ; il a vu tous les films de John Ford, il casse tout dans le rôle de Bill Hickok. Que fait-il encore ? Blues-rock-gospel-country-funk, screamin' and singing. Signez là ».

Laissons parler maintenant l'artiste, par

le truchement de l'interviewer Tom Nolan :

« Je peux jouer ça exactement comme Robert Johnson, mais à quoi bon ? On est en 1968, pas en 1926. Comme Muddy Waters, comme Howlin' Wolf ». Et il le joue comme Robert Johnson...

Son père avait découvert la musique avec Charlie Christian ; et le fils de former un orchestre ambulante : le gosse d'un share cropper du Texas — (tiens Taj Mahal est donc Texan ? C'est tout ce qu'on sait de lui) —, un juif hongrois, un Irlandais borgne et un bûcheron de Louisiane. Ça se mélangeait drôlement, les races, au Texas, en ce temps-là.

« Je suis l'anachronisme à pattes — (walking anachronism) — ; de Harlem à Amherst, du Massachusetts à l'université de L.A. Un Lemon Jefferson électrique. Pour apprendre quoi ? Ce que racontent les gros pontes, les dingues disent moins de conneries. Tenez, à propos de Shakespeare, on veut savoir

**Viewe
FORECAST**

**AM
RECORDS**

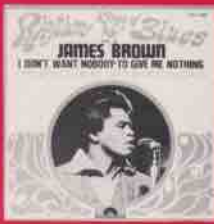
polydor



210.069
THE CHECKMATES
"Love is all
I have to give"



421.460
MARSHA HUNT
"Walk on gilded
splinters"



421.436
JAMES BROWN
"I don't want nobody
to give me nothing"



210.071
**SONNY CHARLES
and the Checkmates**
"Black Pearl"

**ET APRÈS L'ACCUEIL TRIOMPHAL
REMORTE A L'OLYMPIA PAR RICHIE HAVENS,
VOICI DEUX NOUVEAUX SIMPLES
EXTRAITS DU DOUBLE ALBUM FVS 9518/19 :**



510.070
"Indian Rope Man"



510.071
"Lady Madonna"

ce qu'il penserait des satellites artificiels et des hommes dans la lune? Shakespeare n'écrivait pas pour quelques P.D.G. à pets conditionnés; il jouait pour le peuple, Shakespeare — comme moi ».

A l'occasion, il pontifie dans le genre casse-choses :

« Cet album contient la musique de quatre copains; il est pour leurs amis, pour ceux qui ne jouent d'aucun instrument, pour ceux qui cherchent une âme sœur, pour ceux qui aiment les femmes, les enfants, les chiens, les chats; avec Mama Nature dans ce qu'elle a de plus chouette et de plus vache; pour ceux qui savent rire et pleurer, pour ceux qui ont payé leur dette à une caisse inconnue, pour ceux qui acceptent leurs erreurs et les erreurs des autres. C'est ça la vie ».

« Nous te rendrons, ô Terre, ce que tu nous a donné de bonne grâce; avec nos cœurs, avec nos mains et nos esprits, avec le sentiment d'avoir fait de notre mieux ».

Mais là encore, quelle est la part de flagornerie ?

« Ecrit mardi après-midi, par-dessus une salade verte, du chachlik pour Aya et du fromage pour Stella Mae. T.M. ».

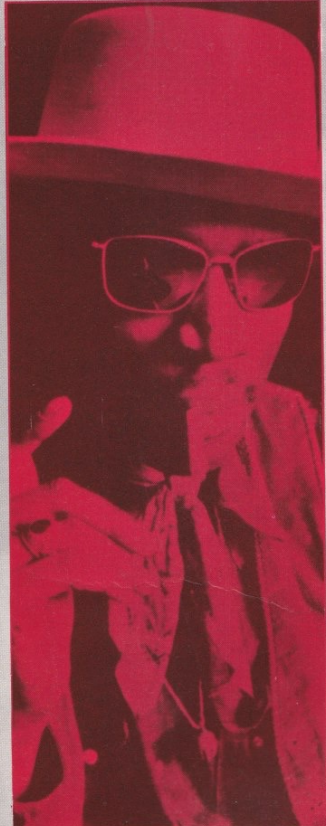
Maintenant, le bluesman campagnard n'est plus un cul terreux, il connaît l'orthographe, et Taj Mahal s'esclaffe d'un interview odieusement onctomiste de Blind Willie McTell qui trouve que tout va pour le mieux dans le meilleur des Sud, mais prononce « altogether » et pense que les « hard times » sont passés depuis que les revivalistes abritent sous leur aile munificente les pop chanteurs de blues.

Tel est le monde du blues, avec juste une touche de Paul Oliver.

TOUJOURS LE BLUES

On en annonce chaque année la mort. Il est vrai que les communautés noires des villes, sauf peut-être celles de Chicago, se tournent vers d'autres formes musicales que le blues. Puis, vient de la campagne, des rivières, sorti d'on ne sait où, un phénomène qui renouvelle le genre, fait craquer les cadres établis par ses peu recommandables prédécesseurs, et reste mystérieusement fidèle à l'idiome ancestral. Vers 1950, lorsque Big Bill Broonzy quitte son ghetto chicagoin pour une première tournée française, il trouve à son retour, la place prise par un Muddy Waters qui avait instauré une nouvelle façon de jouer le blues. Ce dernier s'essouffie, vit sur ses lauriers, fait trop souvent joujou avec la blème pompe à dollars ? Le Loup Hurlant vient de Californie, qui ne semble pas prêt à lâcher la rampe pour la laisser à Taj Mahal.

Bien que la notoriété de ce dernier soit récente; un an et demi, tout au plus, et deux LP. pour Columbia, publiés en Eu-



choc de cette importance depuis les premiers Howlin' Wolf; un petit peu plus que du talent.

L'AVENIR, LE PASSÉ, LE PRÉSENT

Il est certes facile d'attendre Taj Mahal au détour de son prochain LP., du premier producteur qui le flanquera de cordes, ou de célébrer déjà ses noces avec la pop-music, sous le prétexte que Al Kooper joue du piano dans deux morceaux de « The Natch'l blues »; — (le solo de piano de « Good morning Miss Brown » est le moment le plus faible du LP). — Alors là, ne poussons pas; chacun sait que l'été '68, Kooper dragua tous les studios californiens, s'introduisant là où sa corpulence lui permettait de passer; il n'y pouvait que dalle, Taj Mahal...

Tout est possible, même à Shakespeare de donner son avis sur l'invasion de la lune.

Une remarque cependant, que je livre aux méditations des blues fans : Robert Johnson (+ 1938) fut un chanteur et guitariste rural qui laissa derrière lui une trentaine de 78 t, que bien peu d'amateurs connaissent aujourd'hui, en en dépit d'une réédition Columbia (CL 1.654). Or, la partie la plus vivante, celle qui se renouvèle le mieux, de tout le Chicago blues, illustrée par Muddy Waters et ses disciples, par Elmore James et sa postérité, sans compter tout le blues revival blanc, dérive de Robert Johnson.

Voici que Taj Mahal, qui n'a rien de commun avec Muddy ni avec James développe un style original; il se réclame sans fards d'un autre aspect de l'héritage Johnson ! C'est surprenant, d'autant que Taj n'a pu entendre Johnson, mort avant qu'il ne naisse, que par le disque, alors que les deux autres l'avaient côtoyé; c'est surprenant, mais c'est ainsi : nombre de bluesmen ignorent Sidney Bechet, trouvent qu'Ellington « c'est pas du jazz », qui rêverent la mémoire de ce Robert Johnson...

Un train manqué de cette façon, ça suffit; écoutez, tant qu'ils sont actuels, Taj Mahal et sa muse, dite Miss National. Connaissiez pas ? Miss National, steel bodied, slide guitare, telle que n'en posséderent jamais Shakespeare ni le malheureux Johnson. — **BERNARD NIQUET.**

N.D.L.R. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec Taj Mahal lors de son unique passage à Paris. Il ressort de cet entretien que Mahal est né à New York le 17 mai 1942, qu'il a été élevé dans le Massachusetts, qu'il est diplômé en science vétérinaire et que son père était musicien de jazz (toutes choses que confirme d'ailleurs la biographie publiée par CBS). Taj Mahal adore la pop-music, et reconnaît (avec fierté) avoir été influencé par les Rolling Stones. — Ph. P.

La voix rageuse de John Kay, de Steppenwolf: «Like a Sioux native child, we were born, born to be wild.» Sur l'écran, deux points sombres et minuscules glissent lentement contre des montagnes embrasées par le soleil couchant. Deux jeunes gens à cheveux longs, l'un vêtu de cuir noir et l'autre de peau, manipulent flegmatiquement la poignée des gaz de leurs grosses Harley-Davidson. C'est cela qu'ils sont, nés

pour être sauvages. Mais pas sauvages comme peuvent l'être les Hell's Angels, c'est-à-dire violents. Non, Captain America (Peter Fonda) et Billy (Dennis Hopper) ne sont sauvages que dans la mesure où ils sont asociaux, où ils refusent de s'intégrer à un monde qui ne leur convient pas. Ils vivent un rêve paisible, une aventure qui, vue d'ici, n'en est même pas une: traverser les États-Unis d'Ouest en Est, de Los Angeles à New Orleans, pour assister à la fête du Mardi-Gras dans cette dernière ville. Ils rient souvent, ils parlent de choses et d'autres, tout éblouis par leur bonheur. Leurs rires s'éteindront vite, au fur et à mesure qu'ils prendront conscience de l'intolérance incroyable qui règne dans les états du Sud (à ce propos, le critique de France-Soir n'a rien compris au film, qui affirme froidement que «ces jeunes gens demandent aux autres plus de tolérance qu'ils n'en accordent eux-mêmes»). Ou alors il le fait exprès, pour flatter le haut niveau intellectuel et la large ouverture d'esprit de ses lecteurs; une scène, à ce

propos, fait réellement passer des frissons dans le dos: Captain, Billy et un compagnon de route s'arrêtent dans un motel de Louisiane pour manger un morceau. Il y a là un bel échantillon de la «gentry» paysanne louisianaise, et toute la scène est une terrifiante démonstration de ce que peuvent être les réactions morales et physiques de ces gens-là (attention, il n'y a pas qu'en Louisiane qu'on en trouve: Micky Jones, le soliste de Hallyday, avec qui je parlais du film, me raconta qu'il avait dû mille fois faire face à des situations semblables, EN FRANCE «Easy Rider» n'est pas un film «exotique»; attention...), de ce que peuvent être leurs réactions, le mot est

juste, quand ils voient de leurs propres yeux ce qu'est la liberté. Le compagnon de nos deux héros (mais ils ne sont justement pas des héros) y laissera sa vie. Et eux aussi, après avoir touché au but de leur voyage.

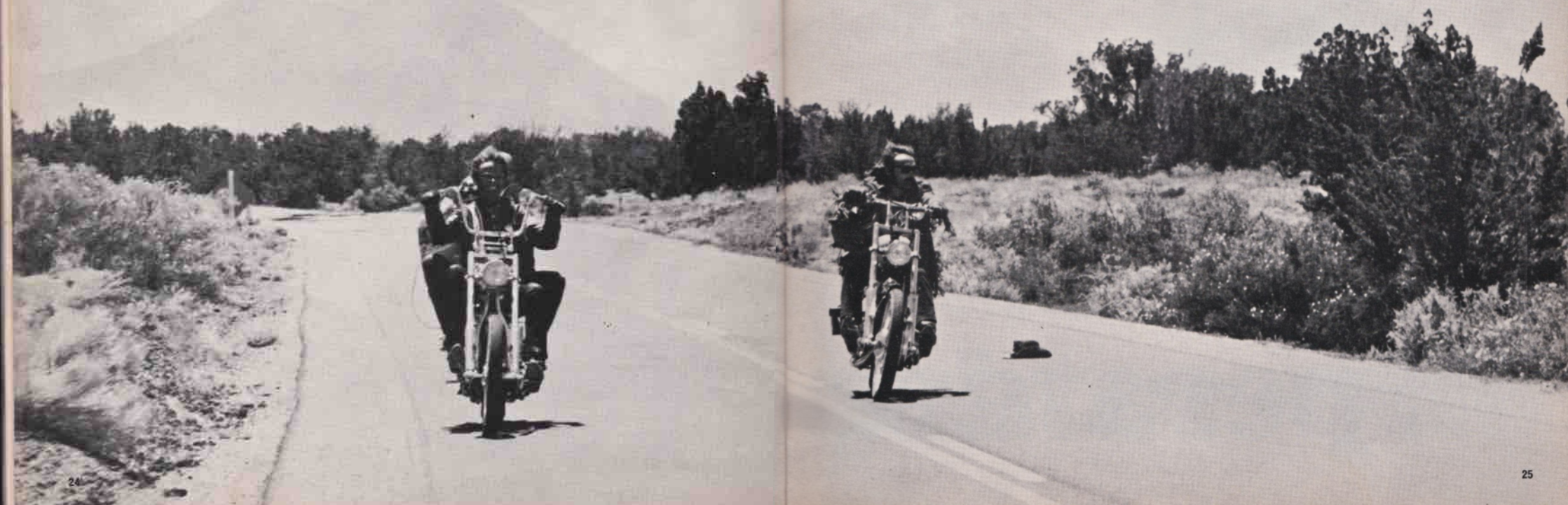
«Easy Rider» n'est pas, du point de vue cinéma pur, un grand film. Il est bourré de naïvetés techniques, c'est vrai, et de clichés (couchers de soleil, le «trip» au LSD, etc...)-aussi, mais là n'est pas l'important. L'important est qu'«Easy Rider» soit un film profondément sincère, un film sans fards ni morale, «hippisante» ou pas. Juste un regard sur l'intolérance, cette sale bête qui se tapit dans le cœur de tous les hommes ou presque, et dont le venin est mortel pour ceux, trop naïfs (ou trop bons, mais cela revient au même) qui ne soupçonnent pas sa présence. Il faut voir «Easy Rider» pour comprendre ces choses-là, le fait qu'elles soient assez maladroitement expliquées n'est qu'une preuve de plus de la sincérité des auteurs du film, Peter Fonda et Dennis Hopper. Plus que toutes les virtuosités techniques des «faiseurs» d'Hollywood, de Paris, de Londres ou de Rome, la simplicité d'«Easy Rider» fait passer dans le public un courant d'émotion d'une puissance extraordinaire.

Beaucoup de gens étaient bouleversés, ce soir-là, en sortant du cinéma. Et ce n'était pas tant à cause de l'atrocité de la scène finale qu'en raison de l'effrayante réalité qu'ils venaient d'appréhender: ceux qui veulent être libres, vraiment libres, dans ce monde, ceux-là risquent la mort. Ajoutons, pour finir,

que le moindre attrait du film n'est pas sa bande sonore, faite de chansons pop déjà éditées et enregistrées par quelques noms familiers: Steppenwolf, Jimi Hendrix, Byrds, The Band, Electric Prunes, Electric Flag, Little Eva, Roger McGuinn, Fraternity of Man et The Holy Modal Rounders. De quoi contenter les plus exigeants. A noter aussi la brève apparition du plus célèbre producteur pop des États-Unis: Phil Spector, dans le rôle de l'homme à la Rolls.

Pop-music et liberté sont étroitement liées tout au long du film, et intégrées l'une à l'autre plus encore que complémentaires. Tous ceux qui sont «born to be wild» se doivent d'aller voir «Easy Rider», et d'en méditer la leçon. — PHILIPPE PARINGAUX.

EASY RIDER





Roger Daltrey.



Pete Townshend.



John Entwistle.



Keith Moon.

l'opera des quatre who

Après avoir erré dans les mers du jazz, de la musique classique, folklorique, symphonique, sérielle, dodécaphonique, il était impossible que le sous-marin jeune de la pop-music ne tente pas d'accoster les rives de l'Opéra. C'est chose faite. Et bien réussie. Les Who ont écrit, réalisé et enregistré le premier rock opéra : « Tommy ». Il dure une heure et vingt minutes sur un double album Polydor, et il narre les mésaventures d'un jeune sourd-muet-aveugle. Who est devenu la plus jeune et la plus petite troupe d'opéra du monde. Les quatre garçons produisent, en effet, leur opéra en public. Pour les habitués du Kinetic Playground de Chicago, ils ont déjà extrait 50 minutes de leur œuvre. De leur chef-d'œuvre.

Seul un musicologue averti aurait pu deviner (en 1962) que ce petit groupe de jeunes gens bruyants qui se faisaient appeler les « High numbers » et chantaient dans les pubs enfumés et malodorants des bas-quartiers de Londres, deviendraient, une demi-douzaine d'années plus tard, des compositeurs d'opéra. Mais il n'était pas besoin d'être impresario pour se rendre compte, le 3 août 1963, lors de leur première apparition en public, que ces garçons, (devenus « Who ») apportaient du nouveau dans le domaine de la musique populaire. Précédant tous les essais des groupes, le son des Who était un son psychédélique avant l'heure. Les avis sont partagés sur ce sujet (brûlant) et Jean Bernard Hébéty, de RTL, qui tient un fichier pop très complet, préfère placer les « Yardbirds » et leur guitariste solo Eric Clapton comme précurseurs. La beatlemania qui s'empara du monde n'excita pas la jalousie des Who : ils sont tous quatre des admirateurs inconditionnels de John Lennon et de Paul Mac Cartney. Et pourtant, il suffit d'écouter avec un minimum d'attention l'album « Happy Jack » (sorti en décembre 66) des Who pour constater qu'ils avaient ouvert une grande brèche dans le mur de la monotonie, brèche dans laquelle se sont engouffrés (avec génie) les Beatles dans leur meilleur album « Sergeant Pepper's lonely hearts club band » (enregistré de décembre 66 à avril 67). Et en pleine panique économique, alors que la Grande-Bretagne devenait la petite Angleterre, alors qu'Harold Wilson (premier ministre) tendait la main aux Beatles au cours de

sa campagne électorale, alors que la reine Elisabeth les décorait (MBE) pour services rendus à la Nation, en l'occurrence l'arrivée bénie de tonnes de billets verts, les Who faisaient à travers le monde la plus intelligente des promotions pour leur pays. Affublés de tee-shirts aux couleurs de l'Angleterre, chaque soir (à Paris, on les voit au Golf Drouot et à la Locomotive) ils se produisent avec leur drapeau national, l'Union Jack, étendu derrière leurs instruments. Ils inauguraient ainsi un nouveau style pictural, que les peintres du Pop Art reprirent à leur compte. Le bleu, blanc, rouge, en forme de croix du drapeau de Sa Majesté devient vite, à travers le monde, rideau, dessus de lit, coussins, tabliers, assiettes, tasses, etc... La mode glisse vers le britannique dans la décoration. Ce nationalisme (inquiétant) fut profitable puisque le slogan du gouvernement : « Be British, buy British » (soyez, achetez anglais) empêcha l'importation de denrées trop chères et favorisa l'exportation des produits anglais. L'île de Shakespeare devenue sympathique, « dans le vent », cela aida beaucoup le gouvernement de M. Wilson (travailleuse) à faire passer à ses sujets un certain nombre de pillules amères (politique vis-à-vis du Vietnam, augmentation des taxes, etc...). Indirectement grâce aux Beatles et aux Who. Mais les Beatles chantaient de la guimauve. Des chansons comme « I want to hold you hand » ont sucré la pop-music pendant quelques années. Les Beatles oubliaient le temps de la Caverne et des Silver Beatles, ils oubliaient Hambourg, Tony Sherridan et « My Bonnie ». Ils mettaient du miel dans leur rock. Pendant ce temps, les Who restaient sauvages (le bestial « Bald headed woman »). Leur musique restait lourde, violente, révolutionnaire. Leurs expériences allaient, dès « I can't explain » (janvier 65), préfigurer celles d'un Jimi Hendrix d'aujourd'hui (« Electric Ladyland »). Les lyriques comme le livret de « My generation » (novembre 65) sont dignes d'une petite opérette tragicomique : le bégaiement volontaire du chanteur Roger Daltrey (sens-sensation - ge-ge-generation) accentue l'angoisse de l'accompagnement. Seul, « Gloria », un disque (trop souvent oublié) des Them (1964) pouvait autant prétendre, sans fausse pudeur, à faire aimer la vie.

Toujours à l'avant-garde de la musique populaire contemporaine, les Who n'ont pas la popularité qu'ils méritent. Sur scène, ils restent pourtant les seuls à pouvoir rendre odieux le fauteuil sur lequel on est assis et à donner envie aux sexagénaires de le casser. Grands comédiens, ils sont capables de faire monter la tension d'une salle à son paroxysme jusqu'au moment (et c'est le bouquet) où ils fracassent leurs instruments de musique. Le son qui sort de ce massacre est prisonnier d'un cercle infernal entre les micros et les amplificateurs qui se font écho. On appellera ce sifflement « feed-back », et les musiciens de San Francisco (Jefferson Airplane, Grateful Dead, Mothers of Invention, etc...) sauront le dompter, l'embellir, voire le composer.

La musique de Pete Townshend (soliste et compositeur) peut se jouer à coups de sabre comme à coups de pinceau. La méchanceté et la provocation rejoignent souvent la douceur dans « Anyway, anyhow, anywhere » (mai 65) et plus tard, dans « Magic Bus » (ce dernier étant très jaggerien). Pete Townshend est né le 19 mai 1945 à Chiswick (Londres). Passionné de dessin et d'arts graphiques (il étudia aux Beaux Arts) il commença sa carrière artistique dès l'âge de 11 ans et il avoue (précise la note biographique de Polydor) que l'émotion de sa carrière fut sa rencontre avec le batteur Keith Moon... dévêtu. Pete est nerveux, les drogues le rongent. Dernièrement, à New York (en mai 69), il a sauté sur le dos d'un policeman après lui avoir donné des coups de pied. Le policier était monté sur scène, pour demander aux deux mille jeunes spectateurs d'évacuer la salle du Fillmore East. Il y avait le feu dans l'immeuble voisin du théâtre. Pete voulait terminer son show. A cause de cet incident, il passera devant le juge, en compagnie de Roger Daltrey (qui lui avait donné un coup de main). Le blond Roger, qui chante dans le groupe depuis le début, est né le 1^{er} mars 1945 à Shepherds Bush (Londres). Avant d'être Who, il était ouvrier métallurgiste. Il est difficile de connaître ses goûts, il parle peu et n'aime pas grand-chose. Il ambitionne, précise sa biographie, de posséder un jour tous les stimulants qui existent dans le monde. C'est lui qui a poussé ses amis à faire un geste public en faveur des Rolling Stones quand

ceux-ci (juin 1967) ont fait un petit séjour en prison, après la découverte de graines de cannabis (marijuana) chez eux. Les Who enregistrèrent alors deux titres de Mick Jagger et Keith Richard : « The last time » et « Under my thumb » en précisant bien sur la pochette du disque qu'il s'agissait de protester contre l'arrestation des Stones. La voix agressive de Daltrey et la guitare de Townshend maniée comme une hache sont en continuelle bagarre avec la batterie de Keith Moon.

L'extase n'arrive pour le batteur que lorsque ses caisses se fendent en mille morceaux et lorsque sa charleston atterrit sur les têtes des spectateurs. Keith Moon est lui aussi né à Londres, le 23 août 1944. D'abord fermier, il aimait beaucoup traire les vaches avant de tâter des baguettes. Son passé rural lui a laissé quelques complexes. Il vient de faire passer une petite annonce (mars 69) dans le très vénérable « Times ». Il y dit qu'il veut devenir aristocrate, qu'il est prêt à payer 6 millions pour un titre. Une famille européenne a déjà proposé de vendre à Monsieur et Madame Moon les titres de prince et princesse ou ceux (moins chers) de baron et baronne. Le batteur des Who est aussi un passionné des films d'horreur. C'est ce qui le lie avec le bassiste John Entwistle, qui ne peut se déplacer vers un cinéma si Vincent Price ou Peter Lorre ne figurent pas au générique. Entwistle (qui est né le 9 octobre 1944, à Londres) a remplacé dès le début, John Allison. Le groupe actuel Townshend - Daltrey - Moon - Entwistle existe sans changement depuis cinq ans. C'est un record de longévité pour un groupe. (Les Rolling Stones, en perdant Brian Jones, vont-ils perdre une unité musicale ?)

La première ébauche d'opéra rock se trouvait dans leur album « Happy Jack » et plus précisément dans « A quick one » qui se décomposait en cinq miniatures Dylanesques : une épouse est infidèle avec Ivor, le conducteur de locomotive. Dans l'album suivant « The who sell out » on peut entendre encore une sorte de mini-opéra qui est une parodie des programmes de la radio pirate « London radio » (« The big L » : des publicités chantées et des voix onctueuses de meneurs de jeu). « Tommy », le véritable opéra, raconte l'expérience, pour le moins étrange (et

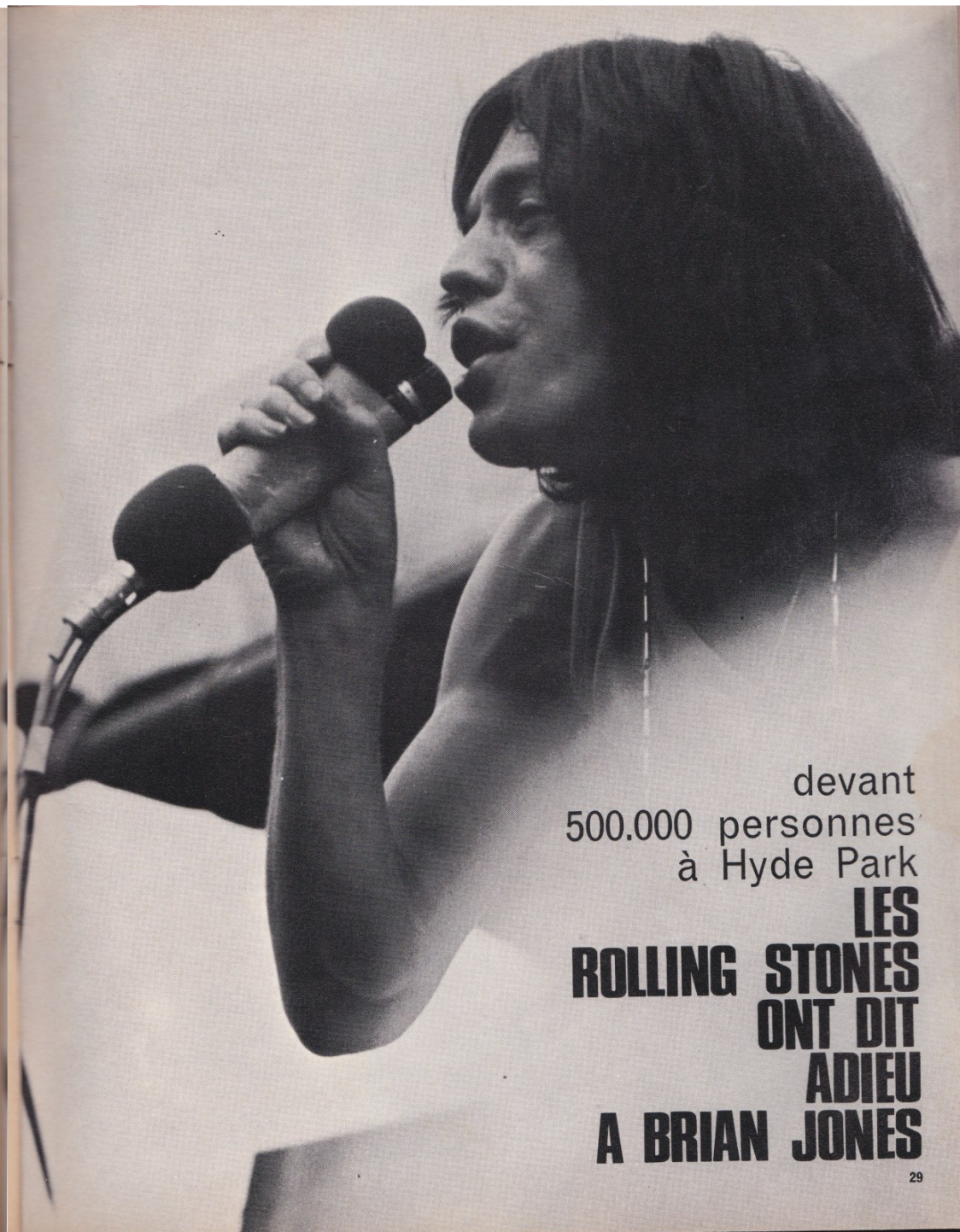
sordide) d'un garçon qui devient aveugle, sourd et muet après avoir assisté à l'assassinat de l'amant de sa mère par son père. Son enfance est malheureuse, misérable. Son cousin le persécute, son oncle lui fait mal. Finalement, il est « soigné » au LSD. Tommy garde toutefois une vie intérieure très riche, et une vierge innocente. Quand il retrouve ses sens, il frôle la divinité par sa pureté. Tommy se métamorphose en une sorte de messie, mais (comme pour tous ses collègues) son message ne sera pas entendu.

En général, la recette de l'opéra, c'est du drame plus de la musique. Là, nous sommes servis. « Newsweek », l'hebdomadaire américain qui, sous le titre pas très original : Who's Who, consacre trois colonnes à cet opéra, fait des réserves en ce qui concerne l'action : « Ce n'est pas facile de tout suivre ; les parents de Tommy, eux-mêmes, ne comprennent pas grand chose à ce qui arrive à leur fils. Et les autres personnages entrent et sortent si vite qu'ils manquent d'humanisme. Pourtant, il est clair que les Who et Townshend, qui est l'auteur de presque tout l'opéra, ont fait un grand bout de chemin à la poursuite de la différence entre le bon et le mal, l'innocence et l'expérience (sic !). L'opéra, en fait, atteint la hauteur des dieux, profondément moral et religieux. » « L'ouverture » est déjà très réussie grâce à la French horn (cor d'harmonie) d'Entwistle. Ce serait un bon indicatif d'émission radiophonique. On utilise toutes les formes de musique, même la valse, le menuet et la marche militaire. Dès « 1921 », on pense au ton (parlé lyrique) de « Day in the life » des Beatles, mais cette dernière n'est-elle pas aussi un petit opéra ? « The hawker », blues que le défunt Sonny Boy Williamson a composé, retrouve la sauvagerie et pourrait, à lui seul, être un tube. Avec « Christmas », on flirte avec le gospel. « Cousin Kevin » écrit par Entwistle est un petit délire d'humour noir : « Sais-tu jouer à cache-cache ? » demande-t-on au petit cousin sourd muet et aveugle. « Il y a plein de trucs qu'on peut faire à un monstre, le noyer dans sa baignoire, le laisser mourir dehors sous la pluie, lui piquer des aiguilles dans les doigts, lui brûler les bras avec une cigarette, le pousser dans l'escalier... » Après « Acid Queen » où la reine des gitans et de la drogue (acid) garantit à

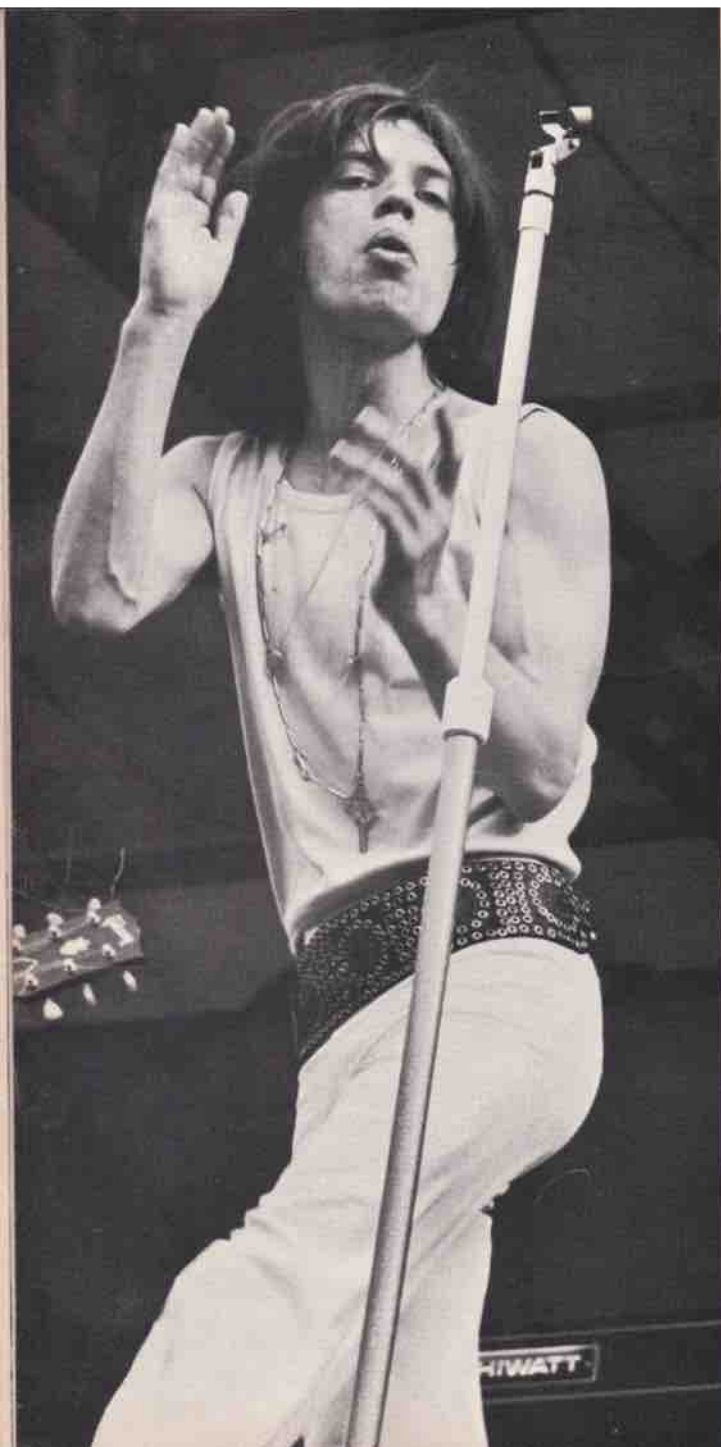
ses parents de lui couler son âme (soul) et de lui briser son petit cœur, les spectateurs ont besoin d'un entracte. Fermeture. Rideau.

Subissant quelques tortures auxquelles il ne peut pas répondre, étant muet (« Fiddle about ») le petit Tommy se retrouve devant une machine à sous. Et là, miracle, il joue par intuition (« Pin ball wizard ») comme un champion du flipper. Il ne peut voir les boules, il ne peut entendre ni les tilts, ni le score, mais « he is got crazy flipper fingers ». Cette chanson d'inspiration rock est, avec « The Hawker » une des meilleures du double album. Ensuite, l'infirme est examiné par un médecin et c'est devant un miroir (Alice au pays des merveilles, Blanche Neige et les 7 nains, Orphée) que Tommy se révèle. On l'entend timidement dire quelques mots : « See me, feel me, touch me, heal me ». Des paroles qu'il essayait timidement de prononcer quand il était tout petit garçon (« Christmas ») et que personne n'entendait. Des paroles qu'il répètera à la fin de l'opéra quand personne ne l'écouterait plus. Jalouse du miroir, qu'il n'arrête pas de regarder, sa mère le casse (« Smash the mirror ») en parodiant Aretha Franklin. Tommy parle maintenant. Comme un sage, comme un maharishi. Il est dommage que dans un texte qui se veut noble, l'auteur fasse ici rimer « sensation » avec « vibration » ce qui, dans la pop-music, est une rime pauvre (cf. les Beach Boys : « Good vibration »). « Sally Simpson » narre l'aventure d'une fan mystique. Elle court adorer le divin Tommy qui fait un sermon dans un concert de rock du genre Monterey. Elle ne parvient pas à toucher le mage, le Surhomme. Interviennent des policiers, une ambulance. La musique est comme dans le film « Privilège » (Joué par Paul Jones) au service de la religion (et du fascisme ?) Enfin, dans « We're not gonna take it », le peuple qui boit et qui fume ne veut plus suivre le raisonnement du philosophe ; il le rejette (« Don't want no religion »). Et le nouveau Zarathoustra remontera dans ses montagnes, laissant (dans la fange) des hommes qui des mains se cachent les yeux, se ferment les oreilles et la bouche comme les trois petits singes de la légende. Aveugles, sourds et muets volontaires. Ainsi parlaient les Who. — FRANÇOIS JOUFFA.

2 x 30 cm Polydor 658-149/150 GU.



devant
500.000 personnes
à Hyde Park
**LES
ROLLING STONES
ONT DIT
ADIEU
A BRIAN JONES**



Il pleut sur Londres. J'avance dans la rue, abrité sous un parapluie. Je fredonne la chanson de Joni Mitchell, « I don't know where I stand » : « Téléphone, même ta voix s'est tue, maintenant ; je suis seul en Californie et je te parle pourtant ». Et Londres est normal de nouveau, et je ne suis qu'un Londonien normal, qui marche vite dans les rues, d'une petite chambre à une autre petite chambre, rêvant de scènes estompées par le temps, me construisant ma Californie à moi dans un espace de cinquante centimètres de diamètre et cent quatre vingts de hauteur : sous mon parapluie, mon petit cylindre ensoleillé. Maintenant, quelques jours et beaucoup d'heures de pluie après, le concert des Rolling Stones me semble un rêve, lui aussi. Il possède à la fois l'acuité et la distanciation des histoires racontées pendant le sommeil. Ce n'était pas du tout comme le concert de Blind Faith. Et je crois que je peux dire pourquoi. Je consulte mes notes. Mick Jagger a chanté treize chansons. Treize, il les a comptées à la veillée funèbre de Brian Jones, il savait qu'il y en aurait treize. J'ai senti un souffle noir me faire frissonner. Mick Jagger peut renverser le monde. Il a terminé le concert avec « Sympathy for the devil ». Voici comment les choses se sont passées.

Jette ta lame.

Un Africain très noir et gros comme une barrique monte sur scène. Il est nu, sauf son torse emmaillotté dans une chevelure couleur de poussière et qui a l'air collée avec de la glue... Sa figure est rayée de blanc, ainsi que ses bras et ses jambes. Il danse et agite une lance rouge. On dirait Jack Palance jouant le chef des gladiateurs dans Barrabas ; je m'attends à ce qu'il pousse de terribles rugissements. Il s'assied derrière un grand tambour et est rejoint par douze hommes semblables à lui, qui martèlent leurs instruments de percussion. Et pendant ce temps, Jagger chante « Sympathy for the devil ». Soudain, je m'aperçois qu'il y a des flocons de cendre grise sur le dos de ma main, et je suis certain

Mick Jagger.

que des éclairs s'allument derrière la scène. Peut-être est-ce Pompéi, peut-être le sol va-t-il s'ouvrir sous mes pieds et ceux des cinq cent mille personnes qui sont là ? Et puis je me rends compte que les cendres proviennent de fusées que l'on allume sur la gauche de la scène ; et je suis assez lâche pour me sentir soulagé par cette explication terre-à-terre. Quand Jagger termine et disparaît, une petite fille derrière moi (qui a dû attendre toute la nuit dans le Parc pour être placée où elle est) s'évanouit dans les spasmes de l'hystérie. Spectacle banal des concerts pour teenyboppers. Mais, cette fois, je comprends : elle est plongée dans un rêve, à mi-chemin entre Bosch et Breughel, et elle ne peut se réveiller. Je ne parviens toujours pas à trouver à quoi ressemblait Hyde Park ce samedi-là. Le Camp du Drap d'Or ? Non, car les soldats de cette armée-ci étaient de même culture. Trafalgar Square dans l'ambiance d'une grande marche revendicatrice ? Non, car, bien qu'il y ait eu à Hyde Park des sentiments identiques — par exemple, que vous n'avez pas eu besoin de parler à votre voisin pour le connaître —, les marches revendicatrices n'étaient rien en comparaison : trop étroitement politisées. Je ne sais pas à quoi ressemblait Hyde Park. Il vaut mieux le décrire.

C'était plein de déguisements, de contraires, de fracas et de choses normales, comme l'est exactement la musique des Rolling Stones. Les gardes étaient les Hell's Angels. Les Angels anglais ne sont pas des professionnels, c'est vrai, mais ils ne sont pas non plus des gamins fleuris. Celui qui portait « Wild Child » sur son dos était vieux, méchant, assez tordu et aliéné pour avoir un couteau dans sa poche et s'en servir. Et à la fin du concert deux d'entre eux marchaient derrière moi. « Si t'as une lame, jette-la. Les flics vont nous fouiller à la sortie ». Des mots pareils, dans la bouche de policiers ! Car les Angels avaient réussi à apparaître comme l'équivalent travesti d'une police absente. Eux seuls portaient un uniforme qui les

identifie immédiatement à une fonction et à un genre. Il y en avait un avec un casque nazi en papier mâché, des rayures orange sur la figure et des cibles noires sur les joues, qui disait à un photographe : « S'il vous plaît, vous permettez que je passe ? » Et l'on annonça même que « les Angels doivent faire face à toutes sortes de problèmes causés par des gens qui ne sont pas gentils ». Ouh ! on tombait de haut !

Regarde dans ta tête.

Le public, les artistes, les gens de la presse et de la télévision se ressemblent tous, sont tous interchangeable. Les cameramen de la télévision portent, exprès, leurs cellules comme des médaillons. A côté de moi, une fille en soutien-gorge et panties prend des photos. Elle se sert d'un Pentax, et j'ai l'impression que ses photos sont destinées au Chicago Sun-Times, ou au Sydsvenska Dagbladet, ou à Rock & Folk plutôt qu'aux murs de sa chambre. Vers le milieu de l'après-midi, Family donne la meilleure représentation que j'aie vue d'eux, meilleure encore que leur show de l'Albert Hall, trois jours auparavant. Roger Chapman se surpasse. Il murmure « The Weaver's answer », et je sens un frisson qui passe dans la foule à travers moi. En me retournant, je vois que tout le monde est assis et que les milliers de têtes ressemblent à un parquet de cheveux. Puis, soudain, tout le monde debout et la danse commence. Un Noir tout maigre agite ses bras. Il porte des jeans et un bandeau jaune et blanc. Un Noir qui ressemble à un Peau-rouge : l'influence de Hendrix. A côté de lui, une Anglaise avec une longue robe colorée ondule et son corps semble soupirer. Une hippie qui ressemble à une Gitane hollandaise : l'influence des vêtements fabriqués par The Fool. Derrière, un garçon avec un T-shirt jaune qui porte USA en lettres égyptiennes. Surfing safari. Rien ne vient troubler le concert. Londres est la plus riche ville du monde, et elle le montre aujourd'hui. Le soleil est chaud. Et, avec Family, deux

Keith Richard.



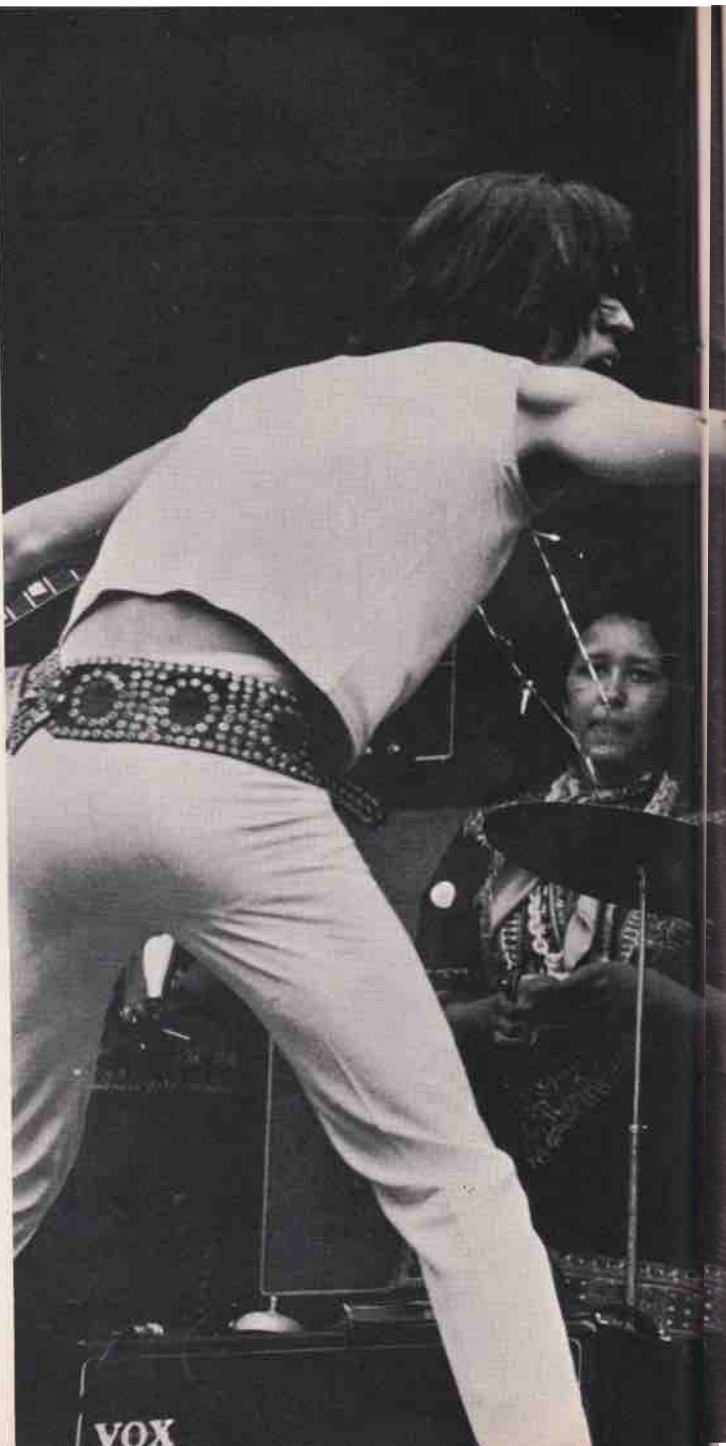
Brian Jones était peut-être le Rolling Stone le plus connu après Mick Jagger. S'agissait-il de cet extraordinaire magnétisme qui caractérise le groupe pop vénéré depuis des années par les rockers ? En tout cas, l'atmosphère de ce concert sur lequel planait l'ombre du Stone disparu a transporté Geoffrey Cannon dans un monde tellement différent qu'il croit encore avoir rêvé.

des orchestres devinrent inspirés. King Crimson hurla et jamma un voyage dans l'espace, et cela me fit penser au Chicago Transit Authority. Mais seulement penser. King Crimson est bon, quand il joue très fort, lui aussi. Le chanteur de Screw ressemble à Arthur Lee, mais il est de Londres. « Regarde dans ta tête, tu n'aimeras peut-être pas ce que tu y verras », chante-t-il, et il se laisse aller à des exercices athlétiques tels qu'on n'en a pas vu depuis... eh ! bien, depuis Mick Jagger. King Crimson et Screw : deux bons nouveaux groupes. Ainsi, avant que les Stones n'apparaissent, l'atmosphère était pleine de sons et de sensations, vibrante, enrichie, dissociant obligatoirement les esprits de tout ce qui n'était pas l'énorme foule en cercle.

Je ne sais pas faire ces choses-là.

Et, à chaque moment de l'après-midi, le souvenir de Brian Jones. Il y a deux énormes agrandissements de lui, tirés de l'intérieur de la pochette de Beggar's Banquet, de chaque côté de la scène. Un chien couché sur lui. Il est assis, les bras levés derrière la tête, il sourit mais son regard semble tourné vers l'intérieur. Ses cheveux sont d'argent. Et il est mort. Images. Son corps flottant au fond de sa piscine, comme dans cette séquence de Sunset Boulevard. Lui, dans le bassin, effrayé, pâle et solitaire, il sait que le groupe ne peut pas l'aider. Car qui peut dire combien il a eu besoin du groupe ? Combien son psychisme, son identité profonde souffraient et se mêlaient à ceux du groupe ? Qui peut évaluer le magnétisme des Rolling Stones, ensemble depuis si longtemps et le plus puissant groupe au monde ? Je crois que seul Brian aurait pu le dire, dans les quelques jours qui séparèrent son départ de sa mort. Peut-être qu'il se sentait déjà mort. La tristesse de sa mort est violente, presque malveillante. Elle collera toujours à la peau des Rolling Stones. J'avais peur que beaucoup de gens croient que l'annonce du concert de Hyde Park avait tué Brian Jones à l'intérieur, avant qu'il ne meure réel-

Mick Jagger



lement, et que l'atmosphère soit intolérablement macabre.

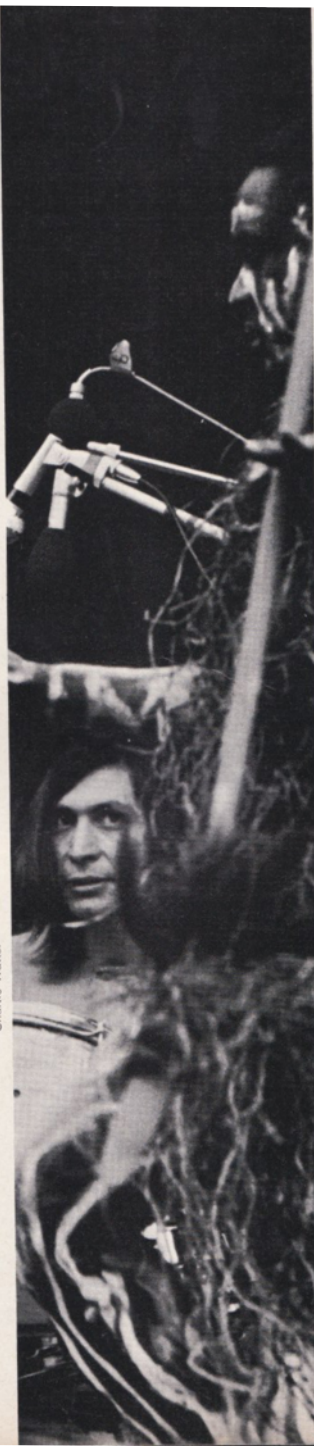
Mick Jagger avait pour tâche de dire adieu à Brian devant cinq cent mille personnes. Je n'étais pas intéressé par la force qu'impliquait pour lui un tel acte. J'espérais seulement qu'il pourrait le faire. Mick ouvrit un livre, écorné. Mes yeux me piquaient. « Je ne sais pas faire ces choses-là, mais je vais essayer », hurla Mick très violemment, et j'ai su qu'il était en colère et qu'il avait peur. Il a cité Shelley : « Il s'est éveillé des rêves de la vie ». Et Mick avait raison, en partie parce qu'il n'y avait aucune tentative de justification, en partie parce que le concert était déjà un rêve à l'intérieur du rêve de Shelley, en partie parce que Mick ne comprenait pas la signification de ce qui était arrivé et refusait d'essayer de comprendre. Et il avait raison.

Vouloir jammer.

ALL RIGHT ! a hurlé Mick. Il portait un costume à volants blanc, avec une redingote. Dessous, une chemise mauve et un ceinturon clouté. Keith Richard apparut, portant des lunettes argentées. Il les ôta. Dessous, ses yeux étaient très maquillés, sombres. Il est maigre et violemment étrange. Il est tout entier dans un monde que je ne perçois pas. A côté de lui, Jagger a l'air bien nourri, content, normal. Mais il ne l'est pas.

« Jumpin' Jack Flash ». Est-ce la première fois qu'ils jouent ce morceau hors d'un studio ? A première vue, leur aspect physique est banal, loin de la légende. Après une version très ordinaire de « Mercy, mercy », Mick chante « Stray cat blues ». Avant, quand il chantait, au temps des vieux concerts « I just wanna make love to you », méchant et sincère, secouant son corps vers les premiers rangs, l'effet était déjà trop fort. Mais, là, quand il chante « je parie que ta mère ne sait pas que tu peux mordre comme ça, je parie qu'elle ne t'a jamais vue me gratter le dos » en face de, disons cinquante mille groupies ou groupies en puissance, les réverbérations entre l'histoire et l'actualité sifflent et bourdonnent,

Charlie Watts



encore et encore, jusqu'au plus profond des êtres.

La tension baissa, vers le milieu du concert. Les Stones jouèrent « No expectations », « I'm free », « Down home girl », et un morceau de Robert Johnson, « Love in vain ». Le jeu de guitare de Mick Taylor ne possède aucune force que l'on puisse remarquer. Et l'on eut l'impression que le groupe avait l'intention, dans le futur, de vouloir jammer, ce qui serait désastreux pour les Stones.

Commentaire stupide.

Puis, du prochain album, « Give me a little drink », « Honky Tonk women », et « Midnight ramblin' ». Difficile de dire comment sonnent ces nouveaux morceaux, puisqu'ils furent joués en concert. Mick enlève sa ceinture et déboutonne son pantalon. C'est nouveau. Et l'on savait que ces nouveaux et paisibles morceaux n'étaient qu'un tremplin. Tout le monde dans le public, tout le monde savait ce qui allait venir et était prêt. « Satisfaction », l'un des meilleurs rocks de tous les temps. Je n'ai pas pu continuer de prendre des notes. Personne ne peut être autre chose qu'un fan de Mick Jagger quand il chante ce morceau. Toutes les expériences, les sensations et les pensées dont j'ai parlé plus haut se mélangeaient soudain. Si quelqu'un doute que les Rolling Stones constituent le meilleur groupe du monde, c'est qu'il n'était pas à Hyde Park. Ce fut ensuite « Street fighting man », et, enfin, « Sympathy for the devil » dont j'ai déjà parlé.

Le concert des Rolling Stones à Hyde Park fut le plus grand, le plus vital, le plus émouvant concert de rock de tous les temps. Le Times, le lendemain matin, donnait en manchette sa version du concert : « Les déprédations de voyous au concert pop ». Il y avait eu pour 2.800 Francs de dommages pour cinq cent mille personnes. Cette manchette dévoile la vraie nature du Times, et n'est qu'un commentaire stupide et scandaleux. — GEOFFREY CANNON.

Sans problèmes, sans heurts, il avait quitté ses camarades depuis quelque temps afin de se trouver, de se retrouver, voyageur égaré aux pays interdits où les sons, les couleurs et les formes s'évadent de la réalité pour plonger dans l'infini. Il était avide de solitude et de silence. Il cherchait une nouvelle musique, « a new sound ». La mort s'en est mêlée et tandis qu'elle l'arrachait à ses millions de fidèles, elle le jetait brusquement dans la légende. Comme James Dean avant lui, Brian Jones est né en mourant.

Ce fabuleux happening du samedi 5 juillet dans Hyde Park qui groupait un demi-million de jeunes était bien plus qu'un concert gratuit donné par les Rolling Stones, bien plus qu'un hommage à l'idole disparue, il était, je n'ai pas peur de le dire, un événement historique d'une importance majeure, comme si la disparition de Brian avait entraîné la formation d'une nouvelle classe née de toutes les classes, d'une nouvelle force pleine de promesses qui se manifestait pour la première fois. Manifestation pacifique d'une puissance inouïe.

Je n'oublierai pas de sitôt cette immense foule allongée sur l'herbe, cette foule colorée composée aux neuf dixièmes de jeunes de moins de vingt-cinq ans, collés les uns aux autres parmi les chênes et les hêtres, écoutant tranquillement dans une chaleur écrasante la courte oraison lue par Mick Jagger. Entièrement vêtu de blanc, il s'approche du micro et d'une voix calme s'adresse à cinq cents mille fans comme s'il parlait à un ami. « Je vais vous lire quelque chose. C'est pour Brian. Je ne sais pas trop comment. Enfin, je vais essayer. Quelque chose qui a été écrit par Shelley. » Un temps de surprise dans le public. D'habitude on ne fait pas dans la Littérature. « Paix, paix, il n'est pas mort, il n'est pas endormi : il s'est éveillé des rêves de la vie. » Oui, c'est joli. La Nouvelle Génération applaudit poliment, prenant soudain conscience que la Poésie et la Mort existent tout autant que la musique et la drogue. Et puis, parce qu'après la poésie il faut bien quelque chose, on

donne encore dans la poésie. Mick Jagger et ses amis libèrent trois mille cinq cents papillons de petites boîtes en carton, et leurs ailes s'en vont aussitôt dessiner des arabesques multicolores dans le ciel sans taches. Quand on a demandé aux Stones pourquoi ils avaient acheté ces papillons pour les lâcher ensuite dans la nature ils ont répondu simplement: « Parce que c'est joli. » C'est vrai, c'est joli. Et cette jeunesse est éprise de beauté, d'amour, d'indulgence. Nous sommes loin des hurlements hystériques qui accompagnaient d'ordinaire tout concert de rock. C'est fini. Passé. Démodé. Maintenant on écoute en embrassant sa girl friend ou en tressant un collier de fleurs. Parfois on crie un peu, on frappe des mains, mais c'est autre chose. Plusieurs groupes s'étaient joints aux Stones. Parmi les meilleurs: The Family et l'excellent King Crimson. Il y avait aussi mon ami Alexis Corner qui a tant fait pour le jazz en Angleterre et plus particulièrement pour le blues. C'est Alexis Corner qui a découvert Brian Jones.

Le concert dura sept heures environ et tout se passa pour le mieux. Toutefois, à cause de la très forte chaleur, près de quatre cents personnes s'évanouirent, on dut même en transporter une douzaine à l'hôpital. Les autres étaient portées jusqu'à une tente de secours pour y recevoir les premiers soins, portées par une cinquantaine de volontaires — « Les Anges de l'Enfer » — blousonnés de cuir, coiffés de casques nazis, bardés de croix gammées. Ces sinistres fantômes du passé reçurent pour prix de leur dévouement des sandwiches et du thé. Bien sûr, ils ignorent à peu près tout des crimes et des atrocités nazis. Ils se déguisent en SS parce que c'est une façon comme une autre de dénigrer, de démythifier le militarisme. Mais c'est une façon qui ne me plaît pas. Elle dénote une inconscience horriblement inquiétante. A signaler aussi un groupe d'une centaine de types portant bretelles, la boule rasée, qui semblaient sortis d'un mauvais film sur la jeunesse délinquante. Tout au long de la journée

quelques policiers leur firent une escorte discrète, mais serrée.

On remarquait aussi de jolis seins au soleil, et d'autres non moins jolis, mais protégés par des robes transparentes. Ce qui en termes de mode se traduit par « Top-less » et « See-through ». Beaucoup de ces « See-through » prouvaient, s'il en était besoin, qu'il n'est pas toujours nécessaire de s'embarrasser d'une culotte lorsqu'on est belle, qu'on est jeune et qu'on est Anglaise. Les Français et les Françaises par contre se reconnaissent au premier coup d'œil à leur inévitable uniforme, je veux parler du pull-over super-ultra-extra-étriqué qu'ils étaient les seuls à porter par cette chaleur accablante. Les jeans étaient soit javellisés, soit salopés à dessin et de dessins, soit couverts de badges ou d'inscriptions. L'une d'elles: « Mes pieds sont peut-être sales, mais mon âme est pure. »

Un énorme chien-loup, qui venait de faire trempette dans le lac, bondissait au milieu des corps enchevêtrés à la recherche de sa balle. Une déesse blonde quêtait pour le Biafra. Un chien plus petit que le premier servait d'oreiller à sa maîtresse. Partout des fleurs, des clochettes, des tambourins, des bâtonnets d'encens. On apercevait des marchands de glace qui n'avaient pas perdu le nord, et des gosses, qui avaient perdu leurs très jeunes parents, se baladant sur le podium. On croisait des filles enceintes de neuf mois et d'autres de la veille (forcément, le bivouac dans le parc la nuit précédente pour être aux meilleures places le lendemain) qui portaient déjà en elles les enfants des « Enfants de l'Amour ». C'est à ces êtres que je pensais en m'éloignant dans la tiédeur du soir. Ces êtres qui lorsqu'ils auront vingt ans ne comprendront peut-être pas pourquoi leurs parents s'étaient réunis un après-midi d'été à Hyde Park, vêtus de bric et de broc, des fleurs aux lèvres, les yeux perdus dans le ciel serein, bercés par les échos des guitares électriques. Mais moi je sais que ce jour-là une nouvelle société venait de naître. — MICHEL FAURE.

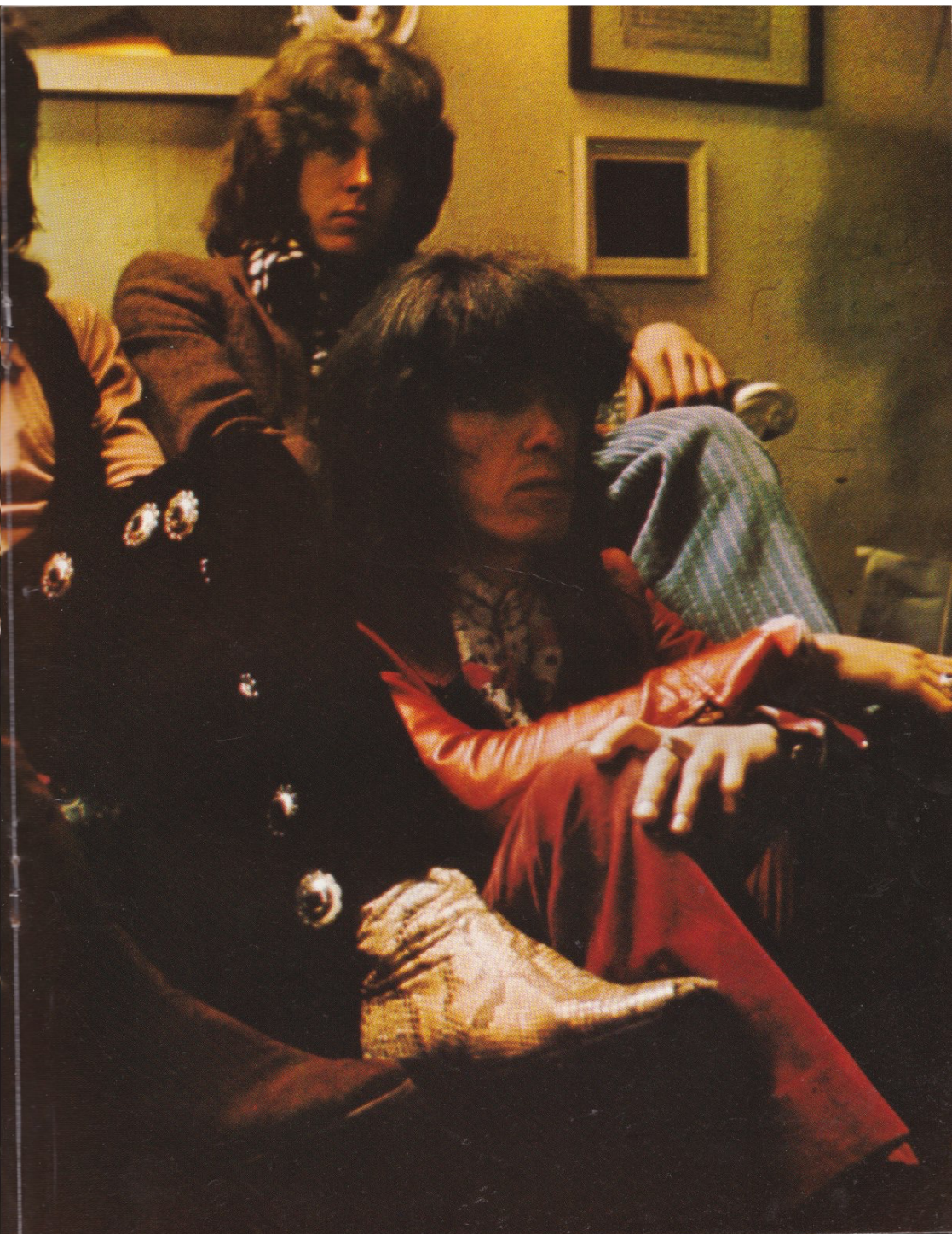
Michel Faure a vu
la naissance d'une nouvelle société.

Mick Jagger a dit:
« Brian Jones s'est éveillé des rêves de la vie ».

De Brian,
certains Français ont conservé
cette image gravée dans leur mémoire.
Mais il y a toujours cinq Stones;
ils sont présents
sur la double page suivante:
déjà, Mick Taylor
avait remplacé l'une des
premières victimes de l'aventure pop.

Brian Jones







3 MUSICORAMAS

Ils nous gâtent ! "Ils", ce sont les gens de l'Olympia et d'Europe N° 1 qui se chargent d'organiser les Musicoramas. Trois de plus à leur actif, les lundis soir swinguent vraiment, à Paris. On vit, en l'espace d'un mois, de quoi satisfaire beaucoup de monde : les petites voix blanches des Beach Boys (16 juin), la grande voix noire de Richie Havens (23 juin), et la guitare rouge de Chuck Berry (7 juillet)... Celui que l'on voyait pour la première fois ne fut certainement pas le moins bon des trois...



beach boys

« Rencontrer Paul Revere et les Raiders, m'avait-on dit, cela vous intéresse ? » Comme les attachées de presse de CBS sont bien gentilles, j'avais dit oui. Qui connaît Paul Revere, en France ? Personne, ou presque. Lui et ses Raiders sont pourtant de très, très grosses vedettes aux USA (mais qui connaît les Chariots aux USA ?), le seul groupe de rock (ou prétendu tel) à avoir son show télévisé, audience nationale, chaque semaine. Tout cela, me direz-vous, n'est pas garantie de bonne musique... et vous aurez raison. Je suis donc allé assister à la répétition qui précédait leur première apparition en France, ai bavardé cinq minutes avec Paul Revere et dix minutes avec le chanteur du groupe, Mark Lindsay. Ils font du hard rock, disent-ils, et leur musique n'est pas du tout destinée aux teenyboppers, contrairement à ce



Les Beach Boys.

que prétendent certaines mauvaises langues (dès les premières notes, j'ai su que je ferais partie de ces mauvaises langues). Ils disent aussi qu'ils jouent ensemble depuis six ans déjà, et un doute quant à leurs qualités de musiciens m'effleure l'esprit lorsque Mark Lindsay (en fait, le vrai leader du groupe) se lève au beau milieu de la conversation pour aller signaler à ses petits camarades que ça ne serait pas plus mal s'ils voulaient bien accorder leurs instruments ! La question essentielle resta pourtant sans réponse jusqu'au soir : pourquoi les Raiders, qui occupent depuis six ans les premières places du hit-parade américain, ne sont-ils pas plus connus en Europe, Angleterre comprise (ce qui supprime déjà l'excuse de la langue) ? Manque de promotion, disent-ils... La vraie réponse nous fut donnée dès leur première chanson sur la scène d'un Olympia correctement rempli. Rockers aseptisés, cheveux pas trop longs et jolis petits costumes (rose pour Lindsay, avec jabot de dentelle et escarpins rouges !), ils ne font peur à personne et font penser, le talent en moins, aux Beatles des débuts. La musique est à l'image des boys, gentille, innocente et dépourvue de toute trace de swing en

dépit d'un assez bon batteur. Lindsay annonce chaque morceau avec la même plaisanterie : « Ce titre a été numéro 1 aux USA, mais en France... rien ». Imaginez Claude François sur la scène du Fillmore en train de s'étonner du peu de succès de ses chansons aux USA ! Les Raiders firent la preuve que tout ce qui est américain n'est pas forcément bon, et qu'ils ne sont que de pâles continuateurs de groupes du genre Dave Clark Five ou Manfred Mann. C'est cela, la musique des Raiders : du rock à la sauce guimauve, un rock dont on a soigneusement raboté toutes les aspérités et éliminé toutes les scories susceptibles d'effrayer la jeunesse américaine, la bonne, la vraie. Il n'est pas question de sexe, ni de politique, ni de condition sociale ; juste je t'aime, tu es partie, reviens, méchante. L'absence de mélodies est, de plus, un élément très remarquable (à part deux ou trois titres tels que « Let me » et la merveilleuse chanson de Jim Webb, « Hymns from the Grand Terrace », que Mark Lindsay a bien du courage de reprendre après Richard Harris), en regard du prodigieux succès américain des Raiders. On sait que le public anglo-saxon s'attache plus volontiers au rythme que celui d'Europe,

mais de rythme il n'y en a pas non plus dans la musique de nos petits jeunes gens. Alors ? La réponse tient peut-être tout entière dans cette réflexion de Paul Revere : « Les boys ont de mignonnes frimousses, c'est pour cela qu'ils plaisent tant aux très jeunes et que le groupe est le plus photographié des USA. Mais nous faisons du hard rock ! » Ben voyons...

Les petites américaines.

Les Beach Boys, on connaît. On connaît tellement que le problème, en ce qui les concerne, est exactement inverse de celui des Raiders : on sait qui ils sont, on sait ce qu'ils font, on sait que l'on ne sera pas surpris. Ni en bien, ni en mal. Là encore, de la musique pasteurisée et désodorisée, mais d'une autre qualité tout de même que celle du groupe précédent. Ah ! ce fut un Musicorama vraiment tranquille, familial, sans bousculades, au cours duquel on put une fois encore vérifier la théorie selon laquelle une vedette attire un public qui lui ressemble. Celui de ce soir-là était bien différent de celui des Mothers, qui était lui-même bien différent de celui de



Mayall, etc. Seule constante : moi ! Cinq Beach Boys : Mike Love, géant roux, barbu et bientôt chauve, l'allure, dans son peignoir de bain blanc, d'un touriste anglais promenant flegmatiquement ses coups de soleil ; Dennis Wilson, chemise à fleurs derrière sa batterie ; Carl Wilson, garçon de plage bien nourri, costume blanc et chaussures idem, guitare au poing ; Al Jardine, avorton minuscule et pâlot, bien caché derrière une autre guitare ; Bruce Johnston enfin, plus souriant que deux candidats à la présidence, papillonnant de l'orgue à la basse, et de la basse au piano.

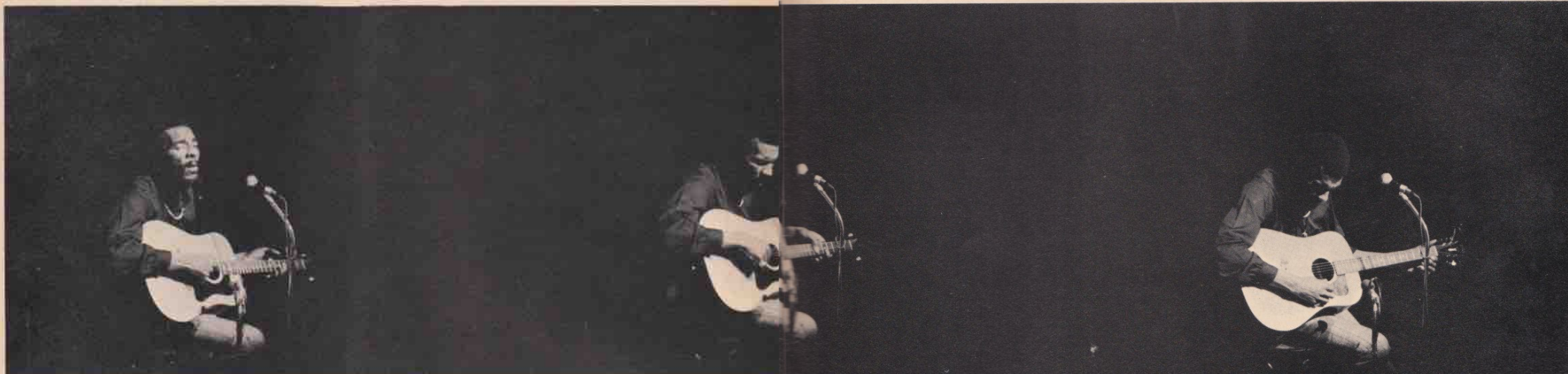
La chaîne des succès, tous y passent, et cela fait un petit quelque chose d'entendre de nouveau ces chansons gentilles, pleines de mer, de soleil et de sable que sont « Sloop John B. », « California Girls », « Get around » ou « Barbra Ann ». Du vrai travail de professionnels, chacun chante à son tour et très coliment, il y a des cuivres derrière, et c'est la seule nouveauté. Le public (beaucoup de petites Américaines frétilantes de bonheur qui battent des menottes et mouillent leurs panties roses en hurlant de joie) reconnaît les chansons, il est content, les Beach

Boys sont contents de voir que le public est content, et moi je suis content parce que tout le monde est content. La vie est belle, oubliez vos soucis grâce aux Beach Boys. C'est aussi cela, après tout la fonction de la musique. Plus d'orchestre, ils sont quatre autour du micro, qui chantent en chœur, des feux de camp plein les yeux. C'est faux, d'accord, mais tellement sympathique... On applaudit. Quelques extraits du dernier album (20/20), dont le bon vieux « Cotton fields » enlevé de main de maître par le minuscule Jardine, dressé sur la pointe de ses chaussures blanches. Un solo de piano parfaitement fade de Bruce Johnston, qui a remplacé son sourire par le masque grave du virtuose. On applaudit. « Good vibrations », très chouette, magnifique alliage des voix et thème splendide (dont un chanteur français s'est récemment « inspiré », suivez mon regard). On délire. L'apothéose sera une jam sur « Johnny B. Goode », avec la participation des Raiders. Les petites Américaines s'évanouissent par paquets dans des mares de pipi. C'est fini. L'espace d'une heure, j'ai revécu mes vingt ans. Ah ! que le temps passe vite... — PHILIPPE PARINGAUX



richie havens

D'habitude, on a droit à des premières parties comme ci comme ça. Ce Musicorama-là ne faillit pas à la tradition, qui nous présenta tour à tour les Guerrillas, April et les Taste. Les premiers furent corrects sans plus. Un chanteur noir américain qui chante du folk à la



Richie Havens.

Richie Havens (c'était bien le jour !), soutenu par une petite formation de rock, cela ne renversa pas l'assistance mais lui fit gentiment battre des mains. Il est vrai que c'est une sale corvée que d'être chargé de chauffer une salle qui est venue voir et entendre autre chose, parmi les lumières des ouvreuses et le tintement des pourboires qui changent de main. Mais les Guerrillas s'en tirèrent très honnêtement, surtout grâce à leur chanteur, barbichu et parfaitement décontracté, dont beaucoup vinrent me dire, à l'entracte : « Ce Richie Havens, il m'a bien déçu ! » Comme quoi on peut être dans le shobiz et pas au courant pour autant. Les mêmes ont sans doute failli confondre April avec Aretha Franklin, mais là, au bout de trois couplets, la confusion n'était plus possible. Il n'était pas, de toute façon, nécessaire d'être un musicologue averti pour se rendre compte de ce que la belle enfant a plus de talent dans les hanches (remarquable danseuse) que dans le gosier. Accompagnée par un orchestre-type de R'n'B (mais pourquoi fallait-il que ces musiciens s'accourrent de façon aussi grotesque et démodée, uniformes rouge et noir qui faisaient plus penser à l'Andalousie qu'à Memphis?), la ravissante se lança sans complexe aucun dans des interprétations de chansons que d'autres ont rendues célèbres (« I say a little prayer » en fut l'exemple le plus frappant). Tout cela n'était que pâle imitation, et cela est bien dommage car April ne manque pas de qualités et peut sans peine faire beaucoup mieux que cela. Il lui faudra d'abord changer d'orchestre (celui-là jouait exactement, avec les mêmes

instruments, les mêmes notes et les mêmes riffs que ceux des studios de Memphis, et pourtant cela sonnait d'une façon bien différente, dénuée de soul, justement), et changer de genre. Assez paradoxalement, ce passage complètement manqué a démontré qu'April pouvait faire une carrière intéressante. A suivre. Succédaient à la belle Taste, trois Irlandais (Rory Gallagher (gt), Richard McCracken (bs) et John Wilson (dms), beaucoup moins jolis qu'elle mais plus talentueux, même s'ils le furent un peu moins que prévu. Les gens toujours bien renseignés disaient monts et merveilles de ce groupuscule, et la déception n'en fut que plus forte. Du blues, encore, mais auquel le trio, et particulièrement Gallagher, son élément le plus intéressant, infligea un sévère traitement de choc du genre douche écossaise (un comble !), selon le bon vieux principe du moteur à explosion : tension-détente. Aux passages frénétiques succédaient de longues périodes de calme, puis on s'excitait de nouveau. Le procédé se répétait jusqu'à quatre ou cinq fois par morceau, on finit par comprendre que ce n'était qu'un... procédé. Meilleur musicien du lot, Gallagher n'est pourtant pas le grand soliste que les petits malins au jugement ultra-rapide avaient annoncé. Ses chaussures de tennis, ses cheveux dans les yeux (voir la très belle pochette du disque que Polydor vient de sortir du groupe) et son agitation permanente (seulement auto-agitation, malheureusement) ne firent pas oublier quelques lacunes et défaillances, de sa technique et surtout d'une inspiration qui atteint vite à ses limites. Ceci dit, il ne faut pas

constamment se référer à Hendrix ou à Clapton pour juger leurs collègues, on serait forcé d'avoir un peu trop souvent la dent dure.

Une voix d'orage.

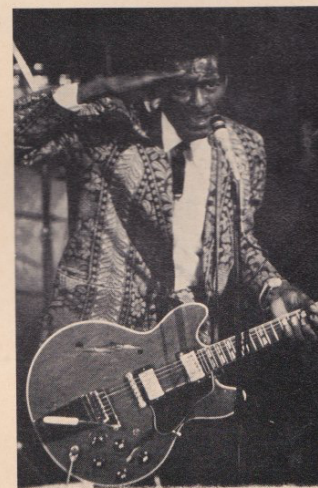
Nous fûmes payés de nos peines par le passage de Richie Havens. De presque toutes nos peines, car il en était une contre laquelle tout le talent (et il est grand) de l'homme ne pouvait rien : celle que faisait naître la vision pénible d'un Olympia même pas à moitié rempli, au point que l'on n'avait pas ouvert les balcons ! Que faut-il donc faire ? Que demande le public pop (ou prétendu tel) français ? Les Stones, toujours, et Hendrix, et Mayall ? Il n'y a donc, selon lui, que les gens qui ont un nom immense pour avoir du talent ? Le petit espoir qui s'était allumé avec le bon Musicorama des Mothers s'est bien vite éteint avec celui de Richie Havens. Ce dernier n'a pourtant pas, dans un genre différent évidemment, moins de talent. Que la promotion n'ait pas été ce qu'elle aurait dû être, c'est d'accord. Mais n'y a-t-il pas, à Paris, plus de huit cents personnes qui connaissent et aiment Richie Havens ? Cela serait vraiment désespérant, et bien des amateurs de province auraient le droit d'être écœurés de ne jamais voir des spectacles que boude le public de la capitale. Et, encore, comment expliquer qu'il y ait eu, quelques jours plus tard, près de quinze cents personnes au concert des Soft Machine, sans promotion, dans un quartier éloigné du centre ? C'est à se taper la tête contre les murs... Pour en revenir à Richie Havens, il a

confirmé qu'il est un très, très grand artiste, et le public, maigre comme un enfant bialrais mais néanmoins chaleureux, ne se fit pas faute de le lui dire, avec les mains, avec les pieds, avec ses cris.

Richie Havens. Un géant à la peau sombre, embarrassé de sa grande taille et toujours souriant. Un géant aux attitudes enfantines, qui semble parfaitement désarmé devant ce qu'est le monde et qui le dit, étonné que le mal et des choses comme ça puissent seulement exister. Il est tout-amour, lui aussi, mais aucun de ceux qui l'entendirent ce soir-là, aucun de ceux qui le virent quelques jours auparavant au Rock and Roll Circus (la boîte où vont faire le bœuf tous les musiciens pop de passage à Paris, publicité non payée) ne peuvent douter de sa sincérité ni de sa gentillesse. Accompagné par un guitariste (sec) et un joueur de bongos, il réussit à faire passer, trois quarts d'heure durant le souffle chaleureux de son chant rauque sur une salle dont on en venait à oublier combien elle résonnait lugubrement. Des chansons connues (« Indian rope man », d'autres nouvelles (à ce propos, il annonça en anglais : « Voici une chanson que m'a donnée un ami. Elle n'était pas terminée, et je viens juste de la faire »). Et le public d'applaudir dès les premières mesures, comme si il avait reconnu le thème ! Ou peut-être voulait-il se faire pardonner d'être venu si peu nombreux ? C'était de toute façon bien sympathique et nous consola un peu de notre amertume. Ce qui caractérise l'art de Richie Havens, c'est sa voix. Une voix étonnante de force et de justesse, une voix d'orage qui

s'efforce de jouer au murmure et y parvient, une voix dont les intonations épaisses (Richie Havens a une malformation du palais, d'où cette « sonorité » un peu zézayante) et le timbre brisé sont, plus peut-être que les mots toujours très beaux, le meilleur véhicule possible pour exprimer les sentiments de l'homme. Car il s'agit bien là de sentiments (et surtout pas de sentimentalisme), le terme de « feeling » n'ayant jamais trouvé plus juste illustration que le chant de Richie Havens. Des sentiments simples, ceux d'un enfant presque, des vérités premières mises en poèmes et ponctuées de grands rires étonnants de fraîcheur. Ce n'est pas un jeu que joue Havens, ce n'est pas un rôle non plus, il est comme cela, et on ne peut pas ne pas en être touché. Et notre homme réussit, simplement, sans forcer, là où Donovan avait complètement échoué : il fit chanter le public français, il lui fit chanter « Little help from my friends » du début jusqu'à la fin, sans que l'Olympia prenne une seconde l'aspect d'une réunion de boy-scouts. Ce fut une chose étonnante que de voir cet homme si NATUREL bavarder avec ses musiciens, plaisanter avec le public, rire encore, bref, se conduire exactement comme s'il était dans un club minuscule et entouré d'amis. Et il avait gagné, les gens étaient ses amis. On aurait aimé qu'il en eût plus, ce soir-là...

Car tout ce qu'il fit fut également beau et enthousiasmant. Qu'on se le dise bien, afin de ne pas manquer le prochain passage parisien de Richie Havens... dans trois ans peut-être. — PHILIPPE PARINGAUX.



chuck berry

Paris, 7 juillet 1969. 21 heures à l'Olympia. Le rideau s'ouvre sur un orchestre de rhythm'n'blues composé d'une basse, d'une batterie, d'une guitare solo et de quatre cuivres, qui joue « The goat », l'instrumental de la chèvre. Mais cet orchestre a un chanteur, Vigon, qui vient d'ailleurs de sortir un excellent slow d'été « The end ». Vigon est vêtu d'un costume couleur pain brûlé. Il démarre



Chuck Berry.

sur « The speller », un titre soul. Il enchaîne sur plusieurs rocks tels que « Bamalama bamaloo », « Long tall sally », « Good golly miss Molly » et « Lucille », des créations de Little Richard que le public lui réclame. Il s'interrompt de temps à autre : « Ça va ? », demande-t-il. « Je crois reconnaître dans la salle bon nombre de mes amis du Golf Drouot qui venaient me voir en 1964 ». Puis il ralentit le tempo avec « I'll never turn my back on you », une des chansons qui marchent le mieux dans son tour de chant habituel. Revient au rock avec « Ready teddy » qui captive le public. Le saxophoniste fait un solo très rock et s'allonge sur la scène comme au bon vieux temps...

Lorsque Vigon reprend « Harlem shuffle », thème qu'il enregistra il y a 2 ou 3 ans, et qui vient de retrouver une nouvelle vie par Bob & Earl, je décide d'aller dans les coulisses voir ce que devient Chuck Berry que j'ai cherché en vain toute l'après-midi. Je l'aperçois, il me reconnaît. Je lui propose de l'interviewer : « Impossible, je nettoie ma guitare ». En effet les deux doivent être inconciliables. De retour dans la salle : le public paraît mécontent. Sur scène se produisent les Bodast, un quatuor anglais aux sonorités très underground, parfois orientales. Le groupe est constitué d'un chanteur Clive Maldoon, d'un soliste Steve Howe, ex-membre des Tomorrow, et surtout d'anciennes connaissances : Dave Atkins à la basse et Bobbie Clarke à la batterie qui participent à une certaine « Épopée du Rock »

avec Vince Taylor. Bien qu'un nombre impressionnant de pionniers aient quitté la salle pendant leur passage, j'ai personnellement aimé leurs deux derniers morceaux « Tired towers » et « I want you » au cours duquel Bobbie refit son fameux solo de batterie.

Au premier rang, une banderole. Les spectateurs se lèvent. On crie. Chuck Berry apparaît, sa guitare rouge en bandoulière. Il regarde ses musiciens, semble leur dire « vous êtes bien prêts ? » « Oh yeah ». Bobbie Clarke et Dave Atkins sont toujours là. Le soliste a disparu. Il a été remplacé par un excellent pianiste Mike O'Connor. Malheureusement, on l'entendra mal. Chuck tape sur sa guitare et twiste, tout en chantant « Round and round ». Pour « Sweet little Sixteen », il n'a plus rien à faire. Tout le public connaît les paroles de ce classique par cœur. « Vous savez, j'en ai touché des droits d'auteur avec ce truc-là ». « Elle a une mini-robe, la petite fille de 16 ans », ça plaît toujours en 1969. Chuck hausse les épaules. « Je suis encore là, vous le voyez bien, Carol aussi, même si je n'hésite pas à faire des effets psychédéliques avec ma guitare ». Il est heureux, lève les yeux au ciel, enfin au plafond. Tiens voilà « Maybelene », elle a eu aussi son heure de gloire, cette petite. Il se contorsionne, fait son « pas du canard », tire la langue. Des gens se lèvent, entrent dans une sorte d'hystérie. La salle est maintenant baignée dans une lueur rouge pâle, Chuck est en sueur. Ce qui est normal, lorsqu'à son âge on doit retourner en classe :

« Back to school ». « Regardez-moi bien je suis là et si quelqu'un connaît « Memphis Tennessee », c'est bien moi, qui l'ai inventé ». Contrairement à un Little Richard, Chuck Berry parle peu ; mais ses yeux remplacent les mots. Pourtant, il dit : « Dans chaque vie, un peu de pluie doit tomber. D'où le blues, le vrai blues : « When I say blues, I mean real blues ». D'ailleurs Mayall, il ne connaît pas, et ne veut pas le connaître. La salle est bleue. Elmore James, Robert Johnson et les autres semblent présents avec « Dust my broom ». Par contre, plusieurs groupes actuels pourraient prendre leur claque. Chuck joue de sa guitare à l'envers. On le photographie. La photo, il connaît, c'est un métier qu'il pratiqua dans sa jeunesse. Il se recoiffe. Cela aussi, il connaît. Il suit des cours dans une école de coiffure. « Too much monkey business ». C'est facile d'imiter un singe. « Et puis, je sais être un véritable boute-en-train lorsqu'il le faut. » Il fait semblant de téléphoner : « Il paraît qu'Elvis Presley a enregistré cette chanson, c'est du moins ce qu'on vient de m'apprendre en Angleterre. Les Beatles, je l'admets ont fait beaucoup pour le « Rock'n'Roll Music ». Ce qui se passera par la suite, qui peut le prédire ? « You never can tell ». Ah, j'avais oublié une petite copine, j'en ai tellement, « Nadine », et puis il y en a une autre qui me tient vraiment à cœur « Carol » aussi ai-je décidé de la dédier à Jean-Pierre Ravelli, le président de mon fan-club ». Et Chuck refait la marche du canard, le grand écart, imite même



Presley. A chacun son tour, non ? Il embrasse tout le monde. Telle une marée noire, le public avance vers la scène...

Chuck et les hippies

Paris, 8 juillet 1969. 0 h 30 dans un hôtel à quelques pas de l'Olympia. Grâce à Jean-Pierre Ravelli, Chuck Berry répond à mes questions.

— Chuck, qu'as-tu fait ces derniers temps aux États-Unis ?

— Ma foi, cela marche toujours très bien pour moi outre-Atlantique. Je joue souvent avec des nouveaux groupes dans des clubs à la mode comme le Fillmore. Je pense avoir vendu quelques 15 à 20 millions de disques aujourd'hui. Bon nombre d'artistes ont repris mes chansons, ce qui fait que sur le plan financier je n'ai pas à me plaindre... Je fais, en principe, quatre télévisions par an, ainsi le public ne risque pas de se lasser de moi et vient me voir sur scène.

— Que joues-tu lorsque tu te produis en Amérique ?

— Tu t'en doutes, une majorité de rock'n'roll, c'est normal, on me réclame toujours mes classiques, et un peu de blues, environ 25 %. Par contre, je ne fais pas, comme Little Richard ou Larry Williams, de rhythm'n'blues ; d'ailleurs je n'apprécie pas particulièrement James Brown et autres Wilson Pickett. Ce n'est pas ma musique...

— Passes-tu plus souvent en club ou en concert ?

— A peu près autant en concert qu'en club. Lorsque je me produis en cabaret,

je danse peu, d'abord parce qu'il y a moins de place sur scène, et ensuite parce que je me concentre beaucoup plus sur ma musique. Quant au public, lui il ne danse pratiquement pas, il vient avant tout pour m'écouter et me voir jouer.

— D'où est venue ta fameuse danse du canard ?

— Au début de ma carrière, je n'avais pas encore beaucoup d'argent et un seul costume de scène qui était souvent fripé. Aussi pour masquer son état, d'entrée, je me suis mis à faire ce pas. Si bien que les spectateurs pensaient que mon costume en avait pris un coup en raison de mes contorsions... Et comme le « Duck walk » plaisait, j'ai continué. Aujourd'hui les gens seraient étonnés si je ne le faisais plus. Tu ne crois pas ?

— Si, c'est certain. Autre chose, Chuck, je sais que tu n'aimes pas beaucoup parler des autres, mais quels sont les artistes que tu aimes bien actuellement ?

— J'ai toujours une faiblesse pour les Everly Brothers, avec lesquels j'ai fait de nombreuses tournées, il y a une dizaine d'années. J'ai beaucoup apprécié les versions de « Memphis » de Johnny Rivers et Lonnie Mack. J'ai très bien connu également des bluesmen comme Howlin' Wolf, Sonny Boy Williamson et Jimmy Reed. Chez Chess, j'ai participé à des séances d'enregistrement avec Bo Diddley et Muddy Waters... Ah, oui, en mars dernier, j'ai rencontré un chanteur-guitariste qui m'a énormément surpris : Freddy King.

— Connaisais-tu Brian Jones des

Rolling Stones ?

— J'avais rencontré les Stones en 1964 dans les studios Chess de Michigan Avenue, à Chicago. Ils étaient en super-forme et jouaient comme des dingues. Mais je te l'assure, je ne sais rien sur sa mort.

— Qui s'occupe de tes affaires, aujourd'hui ?

— Je suis mon propre impresario : on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Je dirige aussi mes séances d'enregistrement. D'ailleurs, tu sais, je joue aussi du piano, de la batterie et du saxophone. Alors, je sais de quoi, il en retourne.

— Et Berry Park ?

— C'est une sorte de Disneyland que l'on avait mis trois ans à construire. Il y a des courts de tennis, un lac où l'on peut pêcher, des terrains pour jouer au hand-ball, une piscine, enfin des tas de divertissements ; c'est très populaire. — Quelle est cette médaille que tu portes à ton cou ?

— C'est un insigne beatnik. Je suis, à l'heure actuelle, épris de leurs idées, à ces jeunes. Leur philosophie est fantastique. Avec eux, je crierais bien fort : vive la paix, vive l'amour universel... C'est comme le rock ; le rock a resserré les liens entre les jeunes.

Après m'avoir annoncé qu'il reviendrait en Grande-Bretagne en septembre participer à une tournée en compagnie des Foundations, Chuck Berry me quitta. Il avait une énorme envie : dîner dans un restaurant chinois. — JACQUES BARSAMIAN.



Sacha Distel « back to jazz ».

« Des poires, des pommes et des Scoubidoubidou, Ah ! ». Vous vous souvenez ? C'est avec ce refrain que Sacha Distel est « entré en chanson », il y a déjà pas mal d'années. Il a fait la carrière que l'on connaît, l'édifiant sur de solides fondations : ses émissions régulières de télévision, les « Sacha show ». Or, il y a dix ans, Sacha Distel était cher au cœur des aficionados du jazz français. Il fut classé sept années de suite, meilleur guitariste de jazz français. Il ne l'a pas oublié. Avec le tromboniste noir Slide Hampton, fixé depuis peu à Paris, il vient d'enregistrer un 30 cm au titre révélateur : « Back to jazz ».

— Est-ce par nostalgie, que vous revenez à vos premières amours, que vous délaissez la chanson pour le jazz ?

— Je ne délaisse pas la chanson et je ne reviens pas au jazz. J'ai toujours eu envie de faire du jazz, et j'en fais toujours, même en étant devenu, disons, un chanteur populaire. J'ai eu récemment l'occasion de rencontrer Slide Hampton, qui est un merveilleux tromboniste et un excellent arrangeur. Nous nous sommes très bien entendus sur le plan musical et ça nous a donné envie de faire un disque ensemble.

— Qui a eu cette idée ? Vous seul ou tous les deux ?

— En fait nous avons eu l'idée ensemble. Je me suis trouvé célibataire une semaine à Paris et je suis allé plusieurs fois de suite à Saint-Germain pour faire le bœuf avec des musiciens de jazz, comme ça, pour m'amuser. Ce que je fais du reste, depuis toujours. Un soir, Slide était là. Nous avons joué ensemble et cela a collé formidablement, si bien que nous avons joué quatre heures d'affilée. Et recommencé le lendemain ! On s'est tellement amusé qu'on s'est dit : « Tiens, on devrait faire un disque. »

— Et ce disque, vous l'avez vous-même financé ?

— Oui, je l'ai produit, comme je produis mes disques de chanson. Donc, ça ne change rien à mes habitudes. L'avantage, c'est qu'on n'a pas perpétuellement près de soi un monsieur payé par une maison de disques pour vous dire : « Non, pas quatre trompettes, deux. Non, pas quatre trombones, trois ». Tant qu'à faire quelque chose, autant le faire comme on en a envie.

— Il y a tout de même une différence : vous prenez beaucoup plus de risques avec un disque de jazz qu'avec un disque de chansons ; du moins sur le plan des ventes.

— Il n'y a pas beaucoup plus de risques, il y a surtout beaucoup moins d'avenir, en tout cas en France. Mais de toute façon, je m'efforce depuis un certain temps déjà de faire une carrière qui soit la plus internationale possible. Ce qui est parfois ici considéré comme une

tare, être musicien, est souvent considéré à l'étranger comme une qualité. Ce disque sort déjà dans beaucoup de pays étrangers, et les gens disent : « Ah ? Sacha Distel, il est aussi musicien ? C'est formidable !... »

— Par rapport à votre carrière de chanteur de variétés, ce disque peut-il vous aider ou au contraire vous gêner ?

— Je ne pense pas qu'en France cela puisse me gêner, car il est bien établi ici que je suis un chanteur de variétés, un animateur de show, ce qu'on appelle en Amérique un « performer ». Cela peut seulement désorienter certaines personnes qui, croyant acheter un album de chansonnettes se trouveront en fait devant un disque qui est vraiment de la musique de jazz sans aucune concession. Encore que le titre de l'album, « Back to jazz », ne puisse guère prêter à confusion.

— N'y a-t-il pas dans ce retour au jazz, et peut-être malgré vous, une envie de vous dédouaner, de rejeter un instant les facilités de la chanson par un retour aux sources ?

— J'ai failli appeler cet album : « Retour aux sources ». En fait ce n'est pas pour moi un retour aux sources. J'ai toujours gardé des contacts avec les musiciens de jazz. Par exemple, il y a deux ans, j'ai fait le final du festival de jazz d'Antibes-Juan-les-Pins, avec Louis Armstrong. Et je n'ai jamais complètement abandonné le jazz, j'ai toujours continué à en jouer. Si retour il y a, c'est seulement un retour au jazz enregistré. Et si je l'ai fait si tard — dix ans après mon dernier disque de jazz —, c'est parce que je n'avais pas trouvé jusqu'ici une occasion valable.

— Dans ce disque d'il y a dix ans, si je me souviens bien, vous étiez l'invité du Modern Jazz Quartet. Ce qui est un rare privilège quand on sait que le MJQ accepte très rarement un musicien de plus.

— Oui, et ça avait remarquablement marché entre eux et moi. Il le fallait d'ailleurs, car c'est tellement facile pour des musiciens de jazz de se réunir dans un studio, de prendre n'importe quel standard, puis d'improviser dessus en faisant un peu n'importe quoi. Trop de disques sont faits comme ça. A mon sens, le jazz est une musique suffisamment importante pour qu'on en joue que dans de bonnes conditions et avec des raisons musicales valables.

— Finalement, si ce n'est pas un but de pèlerinage, qu'est-ce que le jazz pour vous ?

— C'est une musique qui n'est pas suffisamment populaire, bien qu'étant à l'origine de toutes les autres (je parle du rhythm and blues, du rock and roll, de la pop-music). Le jazz, pour moi, c'est un peu l'étalon de toutes les autres musiques. Vous pouvez prendre n'importe quel musicien au monde — et,

LE JAZZ ET LA JAVA

*Sacha Distel,
Michel Legrand,
des hommes
de la variété
marqués
par le jazz :
François-René
Cristiani
les a fait parler*



croquez-moi, je pèse mes mots, même si cela risque de faire hurler certaines personnes —, qu'il soit classique ou de variétés, celui qui n'est pas musicien de jazz a toujours un complexe. Demandez à n'importe quel musicien classique : il aurait toujours voulu être capable — quelquefois il croit l'être, et alors c'est grave ! — de jouer du jazz.

— Le jazz est l'étalon dites-vous. Si on prend ce mot dans son autre sens, celui de pur-sang, on a envie de vous faire remarquer que si vous aimez bien monter l'étalon qu'est le jazz, vous n'en acceptez pas moins, la plupart du temps, de chevaucher à dos de percheron, la chanson de variétés.

— Je fais un métier que j'aime et j'en vis. De toute façon, je me considère comme un professionnel (Rassurez-vous, j'ai encore la tête qui passe entre les portes !). Je peux chanter, danser, jouer la comédie, faire n'importe quoi. Pour moi, tout est amusant, même si je dois aller chanter avec des gens qui ne sont pas en mesure — ce qui malheureusement arrive parfois quand on chante en duo ou en trio —, ou même s'il faut, tout en gardant le sourire, leur taper sur l'épaule pour les faire partir au bon moment ! Cela reste toujours un jeu, et qui m'amuse toujours autant. J'accepte tout, absolument tout, tant que je me sens capable d'aller faire le bœuf avec Armstrong ou Dizzy Gillespie. Tant que je peux faire ça, je trouve que la vie est belle ! — (Propos recueillis par FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI).

Michel Legrand « I love swing ».

C'est sans doute le musicien le plus complet et le plus fantastique que la France possède : il dirige, il arrange, il compose, il écrit (des textes), parfois il chante, il joue du piano, il a une maison d'édition et de production de jeunes chanteurs et, depuis peu, une maison de disques. Ses lettres de noblesse : « Les Parapluies de Cherbourg » et « Les Demoiselles de Rochefort » (Si vous connaissez ! Rappelez-vous : « Nous sommes deux sœurs jumelles, nées sous le signe des Gémeaux... », chanté dans le film par Catherine Deneuve et Françoise Dorléac), les premiers films musicaux vraiment français, et qui, pour une fois, la première, ne singeaient pas les Américains. Ça, c'est la passion de Michel Legrand, et c'est pourquoi il travaille beaucoup outre-Atlantique, trouvant même de temps en temps le moyen de rafler un Oscar à Hollywood, comme le 14 mai dernier, pour sa musique du film « L'Affaire Thomas Crown » (Si vous ne l'avez pas vu, courez-y, c'est encore mieux que « Bullitt », et c'est toujours avec Steve McQueen). C'est lui qui en quelque sorte a fait débiter Nougaro, il chante lui-même, et on lui

doit quelques 30 cm de jazz pas piqués des hannetons. Mais écoutez-le bien chanter : c'est peut-être le plus grand et le plus méconnu de tous les chanteurs français. Écoutez-le parler et vous allez voir qu'il a aussi ses petites idées bien à lui sur pas mal de choses :

— André Fréderik, ancien assistant de Jacques Demy pour « Les parapluies de Cherbourg » tourne pour la T.V. une « Michel Legrand Story ». C'est pourtant un honneur qu'on réserve d'ordinaire aux compositeurs défunts, non ?

— Pour moi cette émission de télévision est l'occasion de faire quelque chose de pas trop courant, de revoir des copains, d'accueillir des amis. Ce show ne m'est pas consacré à moi seul, loin de là. Je présenterai les gens que j'aime, comme s'ils rentraient chez moi pour me faire une visite. Tous ont accepté, Catarina Valente, Devos, Mouskouri, etc... En octobre, des séquences de jazz seront filmées aux États-Unis, où je repars à la fin du mois, avec des musiciens américains. Le show sera diffusé le 31 décembre au soir.

— Précisément, à propos de jazz, quels ont été vos premiers contacts avec le jazz, vos premiers travaux ?

— Il y a bien longtemps, Barclay voulait faire un microsillon avec Dizzy Gillespie et il m'en avait touché un mot. Je débute à peine, j'étais un petit orchestrateur, et quand il m'a dit ça, j'ai sauté en l'air ! Je n'en dormais pas de la nuit, je tremblotais, et j'ai passé des heures à chialer des partitions toutes plus complexes les unes que les autres. Le jour de la séance arrivait, je commence à expliquer à Dizzy avec les deux mots d'anglais que je savais les endroits où il fallait jouer, ceux où il ne fallait pas, etc... Lui, il jette un œil à la partition, avec son plus grand sérieux, et me dit « Bon, bon j'ai compris ». Puis il met la partition de côté ! Évidemment, il ne sait pas lire la musique ! Eh, bien, d'oreille, d'instinct il a joué exactement ce que j'avais écrit, comme ça ! C'est vraiment un personnage fantastique : alors qu'il est en train de jouer, s'il trouve une phrase très belle, il lance sa trompette en l'air, et il se met à crier de joie ! Et l'enregistrement est interrompu ! C'est formidable, le moment pour lui a été tellement beau qu'il s'en fout que ce soit enregistré ou pas !

— Par la suite, en 58, vous avez dirigé une des séances les plus prestigieuses de l'histoire du jazz : il y avait Miles Davis, John Coltrane, Ben Webster, etc...

— Oui, c'était un vieux rêve d'enfant en quelque sorte. Je venais de signer avec Columbia et j'avais demandé aux directeurs de me laisser faire un disque de jazz. Ils ont beaucoup hésité puis m'ont donné le feu vert quand je leur ai dit que je voulais faire jouer Ben Webster au milieu de musiciens de jazz moderne comme Miles ou Coltrane. Finalement,

tout s'est bien goupillé et ça a donné les disques que vous connaissez.

— En dehors des arrangements et de la direction d'orchestre, vous jouez aussi du piano. Vous venez de faire un 30 cm de jazz avec Ray Brown à la basse et Shelly Manne à la batterie.

— Pianiste oui ; de jazz, j'en sais rien ! Ce disque était un peu une gageure. Je travaille toujours avec Ray et Shelly pour toutes les musiques de films que je fais. Un soir, Shelly m'a proposé de venir jouer du piano dans son club de jazz. On a fait ça pendant quinze jours et on s'est tellement bien entendus que le dernier soir on a enregistré ce qui nous passait par la tête, des blues surtout.

— C'est aussi sous le signe du jazz que vous avez aidé Claude Nougaro à ses débuts.

— On était de vieux amis et on avait écrit plein de chansons ensemble, qu'on essayait de placer. En vain, car lui ne chantait pas encore et moi non plus. Puis un jour, Claude a décidé de s'y mettre. On a fait une maquette. Chez Philips ils n'en ont pas voulu, sauf un type intelligent qui, hélas, n'y est plus, Jacques Canetti. Il a écouté mon laïus, et vous connaissez la suite.

— Vous-même, vous chantez depuis quand ?

— Oh, moi je ne chante pas, je fais un disque comme ça tous les deux ans, tous les trois ans. Pour le plaisir. Sans avoir envie d'en vendre. Je ne fais pas une carrière de chanteur. Pour moi, c'est un « hobby », pas un métier.

— Pourtant vous êtes un des rares chanteurs français qui parviennent à faire balancer les mots alors que la langue française est réputée anti-swing.

— C'est faux, la langue française swingue très, très bien. Ce qui est vrai c'est que les chanteurs français ne swinguent pas. Sauf exceptions : prenez José Bartel, prenez les Double Six, eux ils swinguent. Mais en principe, les Français ne swinguent pas. C'est normal, ce n'est pas leur musique. C'est comme si vous demandiez à un Pakistanais de vous jouer du flamenco !

— Il y a une chanteuse qui peut balancer et que vous n'avez pas nommée : c'est Nana Mouskouri, avec qui vous avez enregistré « Quand on s'aime », un morceau qui balance terriblement.

— Oui, un jour, j'étais à Radio-Luxembourg avec Nana Mouskouri et il y avait un programmeur qui était là, Jacques Garnier, qui nous a proposé d'improviser un scat en direct, comme ça. C'était tellement sympathique que finalement, j'ai écrit quatre chansons avec Eddie Marnay, toujours des espèces de duos d'amour, et que je les ai enregistrées avec Nana.

— En conclusion, vous n'avez donc pas besoin de chanter pour autre chose que votre propre plaisir et de plus, vous n'en

(suite page 69)

VICTOR FLORE

Équipement musical professionnel
11 bis, RUE PIGALLE, PARIS-9^e

TÉLÉPHONE :
874-55-85
874-00-88

2



MÉTRO :
TRINITÉ
OU PIGALLE

VEDETTES

COMME TOUS LES MODÈLES



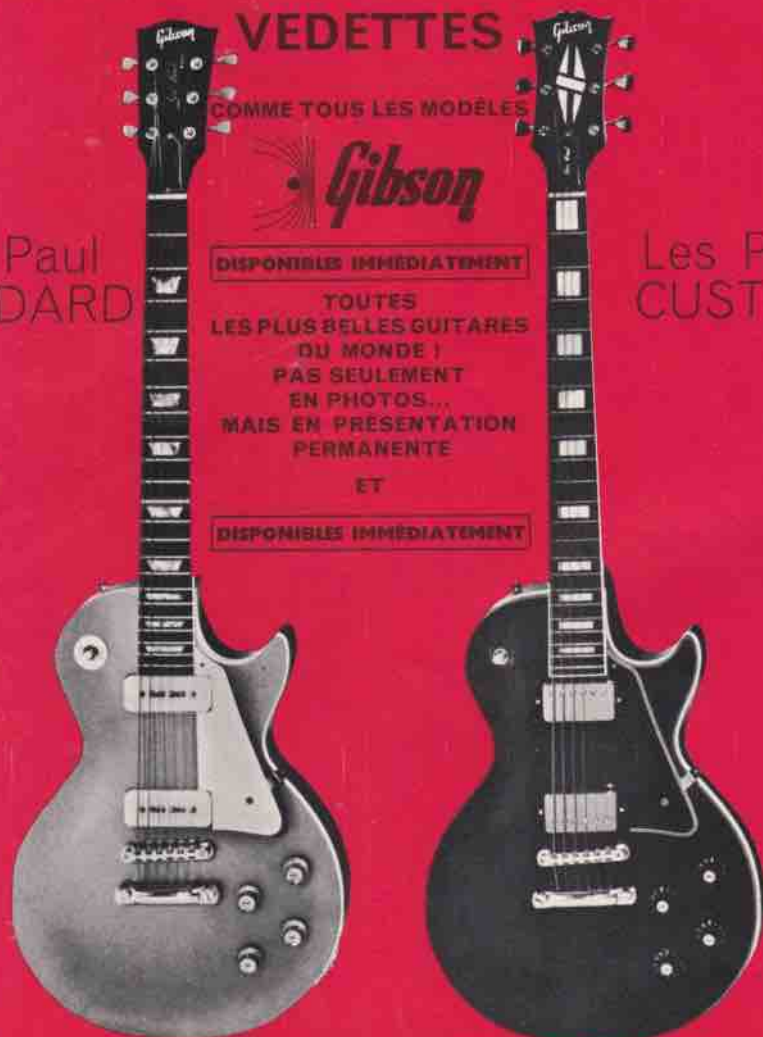
Les Paul
STANDARD

DISPONIBLES IMMÉDIATEMENT
TOUTES
LES PLUS BELLES GUITARES
DU MONDE !
PAS SEULEMENT
EN PHOTOS...
MAIS EN PRÉSENTATION
PERMANENTE

ET

DISPONIBLES IMMÉDIATEMENT

Les Paul
CUSTOM



ET LES NOUVEAUX AMPLIS MARSHALL COULEUR

REPRISES - CRÉDIT - OCCASIONS

KING'S ROAD

Toutes les jolies filles de Londres se donnent rendez-vous le samedi à King's Road pour se montrer ; c'est aussi le rendez-vous des peintres, chanteurs, mannequins, photographes de modes, hippies, etc... Cela faisait des années qu'on nous parlait de Carnaby Street ; en fait Carnaby Street c'est « out ». Il faut maintenant faire son shopping à King's Road. La voie Royale comme dirait Malraux.

King's Road commence à Eaton Square dans le district résidentiel de Belgravia (où s'est suicidé l'Impresario des Beatles), mais c'est à Sloane Square que cette rue devient vraiment représentative de Chelsea (le quartier chic de Londres, peuplé aussi bien de milliardaires que des beatniks).

ON SE LÈVE TARD

Si vous prenez le métro, descendez à la station Sloane Square et traversez la place en diagonale. La première boutique, Peter Jones, occupe le côté ouest. Un conseil cependant, n'arrivez pas tout de suite après le breakfast, car à Chelsea, on se couche à une heure fort avancée de la nuit et on se lève tard, surtout le samedi. Mais vers 11 heures, vous aurez certainement l'occasion de voir bon nombre de minijupes. Le regretté Brian Jones y était visible vers 14 heures, il achetait son lait en pantoufles et en kaftan avant d'entrer au Guys'n Doll à l'angle de la Lincoln Street. C'est un des cafés favoris du petit peuple de Chelsea. Derrière sa façade extérieure boisée, vous trouverez des jeunes gens en pulls à col roulé qui ont leurs noms inscrits au Hit-Parade, et vous pourrez choisir parmi 60 variétés de sandwiches. Au Kenco, à quelques mètres de là, il est de bon ton de demander les délicieuses pâtisseries sur un ton très malheureux. Aux alentours de midi, les pubs commencent à se remplir. Le plus fréquenté d'entre eux est le Chelsea Potter, aux couleurs bleues, grises, noires et blanches. Situé à l'angle de Radnor Walk, il est entouré d'étalages de fruits. Le pub se trouve à quelques pas seulement de la Chelsea Pottery où l'on fabrique des articles ménagers à la



main (c'est aussi un club, l'Académie Rawnsley, où vous pourrez apprendre l'art de la céramique pour une souscription annuelle de quelques guinées).

DÉCORATIONS PSYCHÉDELIQUES

Les autres pubs sont le Colville, qui fait d'excellents buffets froids (roastbeef bouilli extra, par exemple), le Six Bell's (concerts de jazz le soir) et le Markam Arms. L'endroit le plus insolite pour déjeuner dans King's Road est le dernier étage du Chelsea Antique Market, ce marché aux puces qu'il ne faut pas

confondre avec Portobello où l'on lança, il y a trois ans, la mode des tuniques et des manteaux militaires. Parmi une centaine de boutiques, entassées dans l'ancien atelier d'un peintre, vous trouverez de vieilles horloges, des gravures anciennes, un grand étalage de plumes d'autruche, de boas et de vêtements que portaient nos arrière-grand-mères (c'est ici, pour quelques shillings, que les jeunes Anglais trouvent des nippes), mais aussi un piège à blaireau ou un hibou empaillé dans une cage de verre. Pour rejoindre le restaurant vous gravirez quelques marches de bois, tout en passant devant des lampes de cuivre, des vieux gramophones (idéal pour écouter la chanson du Rolling Stone Bill Wyman: In another land) et vous pourrez manger pour 7 francs environ. Des grands châles noirs brodés pendent aux murs et l'on prend le thé au milieu d'une trentaine de filles qui se bousculent et s'arrachent de vieux vêtements. Pour vous nourrir à des prix raisonnables dans King's Road, vous pourrez également choisir entre le Unity, l'un des plus anciens établissements du quartier, le Choy's Chinese, (l'orientalisme étant

Pussy Cat



Sup. 45 trs 87.084

On joue
Hymne au soleil

cette nuit - te voilà

disques

RCA

LE SOUND...?



EP Nicolas Darlet

C'EST NOTRE AFFAIRE
SOUND CITY

SOVAM 277 rue St Honoré Paris VIII
Tél: 742.84.73



décidément à la mode) et pour planer sans opium, le Rêve aux décorations surréalistes et psychédéliques. Après le déjeuner revenons aux choses sérieuses : le shopping dans les magasins (grâce à la dévaluation de la Livre Sterling, les prix ont baissé pour nous de 10 à 14 %). Il faut d'abord visiter le Bazaar de Mary Quant (elle a quand même inventé la mini-jupe), au coin de Markam Square. A cet endroit, les boutiques se font une concurrence féroce, en particulier Togear et Countdown qui se trouvent côte à côte entre Shawfield Street et Flood Street. Il vous sera aisé de reconnaître les personnes qui fréquentent chacun d'entre eux. En effet, les clientes de l'un emportent leurs achats dans des sacs pop art, tandis

que celles de l'autre ont de simples sacs de papier argenté.

QUOI ACHETER ?

Des jupes (mini et maxi), des manteaux militaires « léche-bottes », des gilets brodés (avec des morceaux de verres ou de miroirs), des pantalons super larges, des chemisiers et même des robes transparentes, et aussi des bijoux anciens et des boucles d'oreilles en plastique (chez Gem's, juste en face de Topgear)... des chapeaux de couleurs vives... des chemises de dentelle... Les garçons aussi ont leurs boutiques : Just Men, Guys, John Stephen (le roi de Carnaby Street; il a ici, une succursale plus luxueuse) et Hung on You. Cette dernière boutique blottie dans

Call Street, est démente par sa décoration art nouveau. A part d'horribles pantalons serrés à la taille, en velours épais, et des polos de laine, on trouve des foulards de soie indienne, des boots terribles (Ringo vient souvent en acheter, il les collectionne), des capes orientales en soie, et des ceinturons mexicains.

Si vous aimez ensuite flâner, Chelsea est le quartier des petites rues à explorer. Habités par des gentlemen et des ladies fortunés, les petits cottages de style victorien ou georgien, sont peints en bleu ou en blanc. Au coin des MEWS, nonchalamment accoudés aux portes des cabines téléphoniques rouges, des garçons barbus vendent l'IT (International Times), le journal Underground. Les articles sont signés : « de notre correspondant en prison ». Les petites annonces sont du genre : « Bel étudiant d'Orient cherche blonde et grande anglaise pour leçon de philosophie appliquée ».

QUELQUES PRIX

Depuis la dévaluation de la monnaie britannique, on peut payer directement en francs français dans les boutiques.

à partir de 44 F...

Pour ceux qui n'ont jamais été en Grande-Bretagne, il faut encore signaler que les garçons trouvent des chemises à col roulé en satin (44 F) indispensables aujourd'hui sous les smoking, des costumes ou des pardessus à partir de 180 F, des imperméables à partir de 90 F et des cravates de soie à partir de 12 F (une boutique vend les foulards une Livre et demie en indiquant que dans la petite rue derrière c'est soldé. Les initiés font le tour et payent une Livre seulement le même foulard).

à partir de 30 F...

Les filles se procurent des chaussures à partir de 30 F, une robe de laine à partir de 35 F, un tailleur de 55 F. Et aussi des capes en fourrure de mouton pour 300 F, des fourrures de nylon pour 120 F et une veste afghane pour 200 à 250 F, une robe de jersey à col roulé pour 30 F et manteau long pour 175 F. Quant aux perruques, elles valent 25 % moins cher qu'à Paris et elles sont bouclées comme l'ancienne tête de Julie Driscoll, ou à la Stone.

ultra-mini-maxi...

Dans King's Road, le samedi, on côtoie des ultra-mini-jupes (avec panties) comme des ultra maxi-jupes... des milliers... elles entrent, envahissent et sortent des boutiques, sans acheter, juste pour voir, et surtout pour se faire voir... — SYLVIE ROMAN

LA MAISON DU JAZZ



LA MAISON
DES
GRANDES
MARQUES
INTERNATIONALES

Le plus grand choix de :

Guitares électriques
Guitares classiques
Orgues électroniques
Amplificateurs
Sonorisations
Batteries
Clarinettes
Saxophones
Trompettes
Vibraphones
Typiques

LA MAISON DU JAZZ
24, rue Victor-Massé
PARIS 9^e
TEL : 678.29.61



F B T

Elettronica

AMPLIFICATEURS ET SONORISATIONS



Modèles professionnels de 200 à 800 watts

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - TEL : 606-52-06
CATALOGUE ET LISTE DES
DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE

disques hors étoiles

THE CHICAGO TRANSIT
AUTHORITY

I) Introduction. Does anybody really knows what time it is ? Beginnings. Questions 67 and 68. Listen. Poem. II) Free form guitar. South California purples. I'm a man. Prologue, August 29, 1968. Someday (August 29, 1968). Liberation.

CBS S 66.221/2 x 30 cm



Avec deux autres albums doubles de grande classe (celui des Mothers et celui des Who, qui eût été, bien sûr, un disque « hors-étoiles » s'il n'avait mérité un article entier), celui du Chicago Transit Authority est, sans conteste, le disque pop le plus important de ces derniers mois. Depuis la parution du second des Blood, Sweat & Tears, en fait. Le Chicago Transit Authority s'impose, en quatre faces d'une formidable valeur, comme l'un des tout premiers groupes pop du moment, et la qualité de sa musique garantit qu'il le restera longtemps

encore. Il n'est que de faire l'effort de l'écouter (effort qui se transforme bien vite en plaisir) pour s'en rendre compte. Sept jeunes gens blancs de Chicago réussissent, à leur tour, une impeccable synthèse entre les complexes orchestrations des big-bands de jazz et la pulsation si vivante des petits groupes de rock. Le tout largement saupoudré de blues, un blues dont le Chicago Transit Authority possède l'esprit tout en se refusant à en copier servilement la lettre. Depuis « Introduction », qui présente tour à tour les musiciens et permet d'apprécier en solo un tromboniste (James Pankow) influencé par Kay Winding, et un trompettiste (Lee Loughnane) disciple de Clifford Brown, jusqu'à l'apothéose finale de « Liberation », quinze minutes « live » qui mettent en valeur un magnifique guitariste (Terry Kath), le CTA illustre parfaitement la maîtrise instrumentale, le furieux désir de renouveau et la largeur de vue qui sont aujourd'hui l'apanage des meilleurs groupes pop, avec la recherche d'une certaine austérité et le refus des effets inutiles. Musique directe et élaborée à la fois, musique où chaque note compte, tout est parfait dans ces deux disques. Les musiciens du CTA ont de grandes oreilles et aucune ceillière, ils abordent tous les

HAMMOND

"L'ETALON-ORGUE"

PRÉSENTE LE L 100 P



facilement transportable en 2 éléments
toutes les qualités
des modèles traditionnels HAMMOND
percussion enrichie
amplificateur incorporé
prise JACK pour ampli extérieur
prise et commandes LESLIE

Distributeur France HANLET S. A.

6, RUE DE LISBONNE - 75 - PARIS VIII
TEL. 387.43.45 et 522.66.83



ENFIN !

UN HAUT-PARLEUR*
JB LANSING

DANS UNE ENCEINTE*
JB LANSING



* ou plusieurs !
* Spécial sono, évidemment !

GARANTIE TOTALE 2 ANS

9 modèles de 100 à 320 watts

pour : guitare, orgue, guitare basse, sonorisation, public-address

Une documentation ainsi que la liste de nos dépositaires vous sera envoyée gracieusement en écrivant ou téléphonant à

AURIEMA FRANCE*

98, boul. Victor-Hugo, 92-CLICHY - Tél. : 270-80-30

* Agent général JBLansing

Rose d'or et PRIX international du FESTIVAL D'ANTIBES 1969

PETER GORDENO

Everybody Knows
Man and wife time

hit-parade 79.066

disques

DECCA



genres avec un égal bonheur, que ce soit le style big-band de jazz (remarquables arrangements de James Pankow), le free-rock (« Free form guitar », au cours duquel Terry Kath joue comme le Larry Coryell du JCOA, et démontre qu'il ne s'agit plus aujourd'hui de jouer d'une guitare électrifiée mais d'une guitare ET d'un ampli, ce qui est bien différent), le rhythm and blues (riffs claquants), et le rock tout court (« I'm a man »). Tous les musiciens sont de grande classe, et principalement Terry Kath et le batteur, Daniel Seraphine, superbe machine à swing qui donne à tout l'orchestre une formidable assise rythmique (bien aidé en cela par le bassiste Peter Cetera et le pianiste-organiste Robert Lamm). Ne reste plus à citer que le saxophoniste Walter Parazalder et à signaler que les vocaux (magnifiques eux aussi) sont dus à Robert Lamm, Terry Kath et Peter Cetera. Et à souligner le swing intense qui se dégage de toutes les interprétations du CTA. La comparaison avec Blood, Sweat & Tears sera inévitablement faite. Disons, sans affirmer que l'un de ces deux groupes est meilleur que l'autre (ils sont à mon avis de valeur égale), disons que la musique de B, S & T est plus raffinée, plus nette, plus complexe, et que celle de CTA est plus freak out, plus vivante, plus directe aussi. Et pourquoi faire un choix, alors que nous avons la chance inespérée de posséder (car ils sont à nous, finalement) deux groupes de cette dimension ? CTA, B, S & T, c'est là que ça se passe. — PHILIPPE PARINGAUX.

JULIE DRISCOLL, BRIAN AUGER & THE TRINITY STREETNOISE. I) Tropic of Capricorn. Czechoslovakia. Take me to the water. A word about colour. Light my fire. Indian rope man. When I was a young girl. Flesh failures (Let the sunshine in). II) Ellis Island. In search of the sun. Finally I found you out. Looking in the eye of the world. Vauxhall to Lambeth Bridge. All blues. I've got life. Save the country. MARMALADE 638.145/146/2 x 30 cm. Voici, et de très loin, le meilleur disque de Julie



Driscoll et Brian Auger. Si c'est un souvenir qu'ils nous laissent, il est beau. Un disque absolument exceptionnel, et qui, pour être double, n'en est pas moins passionnant d'un bout à l'autre. C'est parce que Jools a fait d'énormes progrès du point de vue technique et que la tessiture enrichie de sa voix peut désormais pleinement exprimer sa sensibilité à fleur de peau, sans ce petit côté mécanique et « inspiré » qu'avait son chant dans les premiers enregistrements. C'est parce que Brian Auger et sa Trinité n'ont jamais aussi bien joué, que ce soit derrière Jools (avec ce fameux accompagnement « en pendule » qui est la marque du groupe) ou bien dans les plages instrumentales, bourrées de swing (« Tropic »). On sait que Brian Auger a parfois (surtout en concert) tendance à se laisser aller au bavardage ; il n'en est absolument rien ici, l'homme faisant au contraire preuve d'une réjouissante sobriété qui n'est pas étrangère à la totale réussite de l'album. Vainqueurs : le swing... et l'auditeur. C'est parce que les auteurs du disque ont trouvé, grâce à leur éclectisme, le moyen d'éviter la monotonie que pourraient engendrer quatre faces de trente centimètres chacune : choix du répertoire d'abord, de la ballade au gospel en passant par le folk et le jazz pur (« All blues », de Miles Davis). Variété des interprètes ensuite, puisqu'on trouve dans ce disque des thèmes interprétés par Jools, d'autres purement instrumentaux, d'autres encore chantés par Brian Auger, d'autres enfin chantés par le bassiste David Ambrose. Si l'on ajoute que Brian joue également du piano et du piano électrique, que Jools joue de la guitare sèche (« Czechoslovakia », « Light my fire ») et David

Une nouvelle gamme d'orgues électroniques dans une nouvelle présentation...



CRUMAR



MODÈLE COUGAR PROFESSIONNEL

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-06

CATALOGUE ET LISTE DES
DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE

rythmes et sons * rythmes et sons

self-service du disque

88, avenue de Paris
94 - VINCENNES
Tél. 808.98.39

- Disques
- Cours collectifs ou individuels de guitares, batteries, accordéons

- matériel à votre disposition pour l'essayer ■ guitares ■ amplis ■ sonos
- effets spéciaux ■ batteries ■ orgues ■ reprise et occasion ■ vente
- location-vente ■ location.

rythmes et sons * rythmes et sons

Dynacord



6 canaux pour micros ou guitares haute et basse impédance.

2 canaux pour instruments électroniques (orgues etc.) Réglage volume, basses, aigues et echoreverb sur chaque canal.

Réglage général de volume, basses, aigues, Contrôle visuel de volume. Sortie avec volume pour tension. - Prise pour magnétophone. Prise pour utilisation de plusieurs GIGANT en cascade.

Pour le plein air,
les grandes salles :

le GIGANT

200 Watts modulés

utilisé par R.T.L.

IMPORTE ET GARANTI :

FRANCE : S.A.R.L. A.P. FRANCE
28 30 avenue des Fleurs LA MADELEINE / LILLE
BELGIQUE : Ets. A. PREVOST & FILS S.P.R.L.
107 avenue Huard Hamoir, BRUXELLES 3

Distributeurs pour le sud de la France :

TECMA 161, avenue des Chartreux MARSEILLE
TECMA 10, rue d'Armagnac TOULOUSE
RADIOVISION 7, Cours de la Liberté LYON

cambron musique

49, rue Cambon
75 - PARIS 1^{er} (face à l'Olympia)
Tél. 742.93.57

- l'ambiance



Ambrose de différentes sortes de basses et de guitares, on s'aperçoit que cela fait beaucoup de combinaisons différentes et une variété de sonorités et d'états d'esprit qui font que ce disque n'est jamais lassant. A quoi accorder sa préférence? C'est affaire de goût, mais les ballades de Jools (« Light my fire »), « When I was a young girl », « Save the country » sont si merveilleuses... mais les improvisations de Brian Auger sont si swinguantes... mais les vocaux de Dave Ambrose si beaux, si écorchés (« In search of the sun »)... Difficile de choisir, alors ne le faisons pas. Et ajoutons que la pochette est superbe et que le batteur Clive Thacker, pauvre oublié, est certainement l'un des plus « propres » d'Angleterre. Voilà, cela fait beaucoup de compliments, mais ce disque les vaut bien, et plus encore. — PHILIPPE PARINGAUX.

THE MOTHERS OF INVENTION
UNCLE MEAT. I) Uncle meat. The voice of Cheese. Nine types of industrial pollution. Zolar Czaki. Dog Breath, in the year of the plague. The legend of the golden arches. Louie Louie. The dog breath variations. Sleeping in a jar. Our bizarre relationship. The uncle meat variations. Electric aunt Jimena. Prelude to King-Kong. God bless America. A pound for a brown on the bus. Ian Underwood whips it out. II) Mr Green genes. We can shoot you. « If we'd been living in California ». The air. Project X. Cruising for burgers. King Kong itself. King Kong. BIZARRE (dist. VOGUE) CRV 2009/2 x 30 cm



Si nous n'avons pas parlé de ce disque dans Rock & Folk le mois dernier, c'est qu'il s'y trouvait déjà un long article sur les Mothers. Mais un double-album de ce

groupe et de cette qualité là, cela mérite bien que l'on s'y arrête un peu. C'est la musique d'un film, paraît-il, un film que les Mothers ont commencé et qu'ils n'ont pas encore terminé, faute d'argent. Peu importe (encore que cela doive être quelque chose, ce film), il nous reste un disque exceptionnel, bien plus satisfaisant à mon avis (mais ce n'est qu'un avis, la critique est subjective, Djentillon...) que le récent concert des Mothers à Paris. Plus satisfaisant parce que tout y est parfait, parce que les Mamans de Zappa vont beaucoup plus loin sur ces deux ronds de cire qu'elles n'avaient été sur la scène de l'Olympia. Plus loin dans leurs recherches sonores qui confinent parfois à l'absurde et à l'acte gratuit, plus loin dans l'humour (les gens qui ont vraiment de l'humour sont ceux qui savent rire d'eux-mêmes, c'est le cas des Mothers), plus loin dans le swing (ainsi la formidable face consacrée à King Kong, tout au long de laquelle Preston et Zappa font, sur accompagnement de fer, une éblouissante démonstration), plus loin dans l'extraordinaire, dans la folie, dans le génie. Recherches sonores grincantes sur rythmes de rock, folles envolées ou climats longueurs explorés, disséqués, fouillés, riffs inattendus et soudains changements de tempo, passages parlés (les Mothers demandent de l'argent à Zappa, Susy Creamcheese élucubre, Ian Underwood raconte comment il a été engagé — « Zappa m'a dit de lui montrer comment je jouais, alors j'ai joué », et suit un formidable solo d'alto électrique qui est l'un des plus beaux moments du disque), tout cela fait partie de l'art des Mothers, mais n'avait sans doute jamais été aussi bien exprimé que dans ces deux disques. Grâce à la qualité supérieure des musiciens, grâce à Zappa (« Nine types of industrial pollution » est un long et remarquable solo de guitare, blues disséqué, torturé sur fond sonore qui, d'après le titre du morceau, doit évoquer une usine en plein travail), grâce à cet esprit que le leader et ses hommes ont en commun, raillerie sans amertume, critique sans haine, destruction sans violence (au contraire de

Sur simple demande, recevez les magnifiques catalogues illustrés avec description techniques et tarifs des célèbres

Orgues Électroniques Transportables

C.E.I.

12 modèles à 1 et 2 claviers de 1 200 F. à 9 200 F.

Orgues d'appartement, de théâtre, de jazz

THOMAS

10 modèles de 2 500 F. à 63 400 F.

En vente dans tous les magasins « Euromusic » ou chez votre fournisseur habituel

Exposition et distribution pour la France :

Fortin-Euromusic - 4, cité Chaptal, PARIS 9^e
Tél. 874-58-34

Je désire recevoir les catalogues d'orgues C.E.I. et THOMAS et la liste de vos distributeurs.

NOM : _____ Prénom : _____
RUE : _____ N° : _____
VILLE : _____ Dt : _____

IMPORTATION DIRECTE depuis :

U.S.A. - CANADA
GRANDE-BRETAGNE - AUSTRALIE

de toutes les nouveautés en style :

ROCK AND ROLL - POP-MUSIC - BLUES - RHYTHM'AND BLUES - JAZZ MODERNE & TRAD - FOLK - CLASSIQUE COUNTRY MUSIC - ETC...

Cassettes, Musicassettes, Disques (singles, EP's, LP's, 78 RPM) Bandes magnétiques, partitions, accessoires musicaux et photographiques, Catalogues SCHWANN, HARRISON, etc... Demande de renseignements et de catalogues + conditions de vente à :

J.-P. LOUVIN RARE RECORDS

Case postale 409

2301 LA CHAUX-DE-FONDS (Suisse)

Votre spécialiste du disque rare et d'importation.

Pour le prix d'un 33 tours, adhérez pour 3 mois à :

LA BOURSE AUX DISQUES

TOUS ÉCHANGES ET LOCATIONS DE DISQUES

Possibilité d'apporter ses disques, d'en reprendre l'équivalent, de les conserver ou de les enregistrer pour les rééchanger ensuite.

CHOIX TRÈS ÉTENDU : Des vieux classiques introuvables aux dernières nouveautés.

ÉCHANGES PAR CORRESPONDANCE dans toute la FRANCE et à l'ÉTRANGER.

OUVERT le Samedi toute la journée et le Dimanche matin

400, rue St-Honoré (1^{er} étage sur cour)
PARIS-1^{er} - RIC. 06-00



Pour son dernier enregistrement, comme sur scène, ALAN JACK utilise POWER 10.
(Disque BYG Record 33 t. LP)

POWER 10, c'est

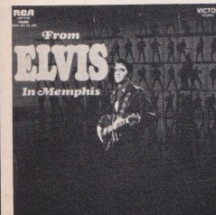
BOUVIER, 22-24, AV. DE GRAMMONT, 37 - TOURS - TÉL. : 05-52-33
BOUVIER-MUSIQUE, 6, RUE CONDORCET, 51 - REIMS - TÉL. : 47-37-10
Visible à Paris à LA LUTHERIE MODERNE, 14, Rue de Douai - Paris-9^e



B.P. 3
94, Brevannes

celle du MC5, des Doors ou du Chicago Transit Authority, par exemple, la musique des Mothers semble complètement dégage de toute préoccupation immédiatement politique, et n'attaque la société qu'en ridiculisant sans trêve son « patrimoine culturel » — dont le rock fait d'ailleurs partie, à entendre de quelle façon les Mothers traitent « Louie Louie ! », cette œuvre (le mot ne plairait pas aux Mothers) est certainement l'une des plus fortes, des plus belles et des plus significatives que nous ait données la pop-music à ce jour. — PHILIPPE PARINGAUX.

ELVIS PRESLEY
FROM ELVIS IN MEMPHIS.
Wearin' that loved on look.
Only the strong survive.
I'll hold you in my heart.
Long black limousine. It
keeps right on a hurtin'.
I'm movin' on. Power of my
love. Gentle on my mind.
After loving you. True love
travels on a gravel road.
Any day now. In the ghetto.
RCA VICTOR 740.600/30 cm



Elvis Presley démarre en force cet album qu'il a enregistré au cours du premier trimestre 69 avec « Wearin' that loved on look » dans lequel il n'hésite pas à gueuler de toutes ses tripes, très bien soutenu par l'orchestre et les chœurs. Il enchaîne avec « Only the strong survive », l'un des rhythm'n'blues qui s'est le plus vendu cette année aux États-Unis grâce à son créateur Jerry Butler. C'est l'histoire d'un garçon qui rapporte les conseils que sa mère lui a donnés, c'est aussi l'une des chansons que je préfère sur cet album. Presley le dit bien : seuls les puissants survivent. Sa voix est là pour le confirmer. Dans « I'll hold you in my heart », il tape dans ses mains, des musiciens semblent parler, ils se taisent, interviennent batterie, gui-

tare et orgue qui vont donner un blues du meilleur cru, très proche de l'atmosphère des « Like a baby » ou « Reconsider baby » qu'il avait sortis il y a une dizaine d'années. « Long black limousine » poursuit cette atmosphère, quoique beaucoup plus Country and Western. Les paroles sont très émouvantes : un garçon revoit passer son meilleur ami dans une grande limousine noire, mais pas celle dont il lui avait parlé ; non point une voiture de luxe, mais une limousine qui va le mener vers le cimetière. Beaucoup d'amateurs de Presley considèrent « Long black limousine » comme la meilleure plage de ce 33 t.

Avec « It keeps right on a hurtin' », une composition de Johnny Tittotson, le King est encore plus country, mais m'emballe moins dans ce genre. « I'm movin' on », œuvre d'Hank Snow, qui fut reprise déjà par Ray Charles, les Everly Brothers et les Rolling Stones, termine la face à une allure rapide.

C'est l'harmonica qui ouvre la face 2, un instrument souvent en valeur dans les blues d'aujourd'hui comme d'hier, et le blues, Presley le connaît. Reprenez « Santa is back in town » qu'Elvis grava en 1957 et écoutez « Power of my love », aucune hésitation. Il demeure l'un des grands blancs dans le style. Une guitare très aiguë, sans pour autant être saturée débute « Gentle on my mind », un standard désormais de la chanson américaine, puisque des tas de crooners l'ont interprété avant Presley : Dean Martin Frank Sinatra, Glen Campbell, etc... Elvis, lui, s'entend fort honorablement. Pourquoi pas ? Il a bien vendu une dizaine de millions de « O sole mio » (It's now or never). Avec « After loving you », on remonte de nouveau dans le passé, et j'ai bien l'impression d'avoir entendu cette mélodie quel que part. « After loving you » est à mi-chemin entre le rock et le blues, autant vous dire que c'est dans ces conditions que je préfère Elvis. Par contre « True love travels on a gravel road », c'est le genre de truc que je vous propose pour mettre votre petite copine en condition, c'est romaaantik, quoa... Une voix grave, presque rauque, qui rap-

une vraie console de prise de son

grande ou petite

c'est ça !



POUVOIR RACCORDER
sur n'importe quelle entrée,
n'importe quelles sources,
telles que microphones,
magnétophones, tous lecteurs de
tourne-disques ou autres,
tuners et radio,
lignes extérieures diverses,
retours d'écho, etc...



ADAPTER, MELANGER, DOSER,
CORRIGER, ELIMINER, INTRODUIRE
à volonté, chacune des entrées en mono ou en stéréo,
avec ou sans départs écho réglables

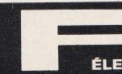
c'est à la fois :

- une platine de raccordement
- une unité d'adaptation multivoies
- une unité de préamplificateurs
- un pupitre de commande
- un tableau de bord

Pour être parfaite, notamment si elle est portable, il faut qu'elle soit totalement transistorisée, fiable, légère, robuste, protégée, qu'elle fonctionne sur réseau ou sur batteries, qu'elle soit à éléments interchangeables et à un nombre de voies variables, qu'elle ait un excellent rapport signal/bruit, qu'elle soit jolie à regarder et d'un prix à la portée de tous.

caractéristiques
et offres
sur demande

LA CONSOLETTTE "F"
de fabrication
ELECTROACOUSTIQUE FREI
réunit toutes ces
qualités techniques, pratiques
et esthétiques



FABRICATIONS
ÉLECTROACOUSTIQUES FREI

7 RUE SAINT-ISAURE - PARIS-18^e - TÉL. 606.33.86 ET 606.56.90

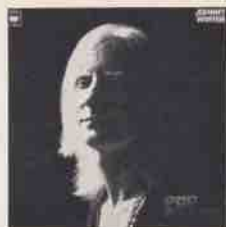
pelle à certains moments celle d'Eddie Cochran, une bonne orchestration, et toujours ces sacrés chœurs... Dans « Any day now », j'adore le passage où Presley chante seul : « I know shouldn't want to kick you if you don't want to stay », je le remets à chaque fois. Enfin ! « Elvis in Memphis » se clôt en beauté avec le merveilleux « In the ghetto » que vous connaissez tous maintenant. — JACQUES BAR-SAMIAN.

JOHNNY WINTER

I'm yours and I'm hers. Be careful with a fool, Dallas. Mean mistreater. Leland Mississippi blues. Good morning little school girl. When you got a good friend. I'll drown in my own tears. Back door friend.

CBS 63.619/30 cm

Le voici enfin, le disque de ce musicien déjà légendaire qu'il a fallu chercher au fin fond de son Texas pour l'arracher à sa misère et lui faire signer un contrat tout plein de zéros. Le mythe est devenu réalité. Johnny Winter débute dans la gloire après avoir vécu cette vie que l'on croyait d'un autre temps et surtout d'une autre couleur, la vie des musiciens de blues errant sur les chemins du Sud, à la recherche de quelque « gig » qui permettra de vivre quelques jours de plus (ou de boire un seul soir). Johnny Winter est un pur bluesman, et jamais il n'a voulu se compromettre dans un autre genre que le sien. Ce disque le prouve : Johnny Winter est sans doute le plus noir (quand on sait qu'il est albinos, le paradoxe prend toute sa saveur) de tous les bluesmen blancs. Soit avec son groupe habituel (Winter), composé de lui-même (gt, voc., hca), de Tommy Shannon (bs-gt) et de « Uncle » Joe Turner (dms), soit avec des cuivres (« Good morning », « I'll drown »), soit avec les « vieux » Willie Dixon et Shakey Horton (« Mean mistreater »), Johnny Winter fait une formidable démonstration de pur blues. Indifférent à ce qui se passe aujourd'hui en pop-music ou en jazz, il l'est tota-



lement. Cela n'est pas son affaire. Son affaire, à lui, Johnny Winter, c'est le « basic blues », et rien d'autre. Ça ne serait vraiment pas la peine d'avoir mangé de la vache enragée depuis six ans, depuis le temps où il jouait dans les petites boîtes de Chicago avec un autre jeune guitariste blanc qui s'appelait Michael Bloomfield... Basic blues, voilà ce que joue Winter tout au long de ce disque, et il le joue incroyablement bien, que ce soit à la « slide guitar » (le merveilleux « Dallas ») ou à la guitare électrique (et même à deux voix, en re-recording comme dans « Leland Mississippi blues »). Et si tout le monde s'accordait à reconnaître que Johnny Winter est un formidable guitariste, certains assureraient que sa voix n'était pas à la hauteur. Une blague, et de taille ! Winter est un magnifique chanteur de blues, un hurleur de la classe des grands chanteurs noirs (qui peut dire, en écoutant « Dallas », que Winter est un Blanc ?), et le fait qu'il soit blanc n'enlève rien à l'authenticité de son art. Le blues de Johnny Winter oscille entre celui du Mississippi (le plus souvent), chaud, vivant, paresseux, celui plus dur du Texas et celui, électrique et hargneux de Chicago. Johnny Winter est un tout, guitare et chant, il serait parfaitement ridicule de dissocier deux choses qui, justement, n'en font qu'une. Steve Paul, l'envoyé de Rolling Stone qui alla rechercher Winter au Texas finit ainsi ses notes : « Il n'y a pas de résumé. Il n'y a pas de conclusion à ce dont nous venons de parler. Parce que tout cela est trop réel pour se terminer ici. Cela ne fait que commencer ». — PHILIPPE PARINGAUX.

notre prochain N° (Septembre)
paraîtra normalement le 31 août.

Standel

UN AMPLI GÉANT, UNE PUISSANCE DÉMENTIELLE !



Pour un prix minimum
AMPLIS BASSE ET GUITARE
200 w. et 400 w.

IMPORTATION EXCLUSIVE
INSTITUT D'ÉLECTRONIQUE MUSICALE

24, rue Turgot, PARIS-9^e - Tél. : 526-75-56
88, bd de la Libération, MARSEILLE-IV
Tél. : 16 (91) 47-78-81

DISQUES DU MOIS

ALAN JACK CIVILIZATION
BLUESY MIND. I've got to find somebody. Shame on you. What you're gonna say. Baby don't you come back home. The way to the hells. What's wrong. Some people. Middle earth.
BYG 529.011 / 30 cm

Hé, hé, camarades, ce disque, mine de rien, pourrait bien être un événement. Un événement, oui. Pourquoi ? Parce que c'est un excellent disque de blues blanc ? Non, parce que c'est un disque français. Voilà, l'extraordinaire s'est produit, et notre attente est récompensée. Non pas que cela nous donne envie de hisser le drapeau tricolore, le glorieux symbole peut être utilisé à d'autres fins plus amusantes (voir Siné dans le défunt « Enragé »), mais il est infiniment agréable de se dire que l'on va enfin pouvoir mettre les pieds dans les boîtes de nuit et y entendre de la bonne musique « live ». Le succès des Variations, groupe très moyen, a eu l'immense mérite d'ouvrir toute grande une porte qui restait jusqu'à présent obstinément fermée à une pop music française (?) d'ailleurs inexistante. Des groupes comme Alan Jack Civilization, Triangle, Martin Circus, Zoo, s'engouffrent par la brèche et nous proposent une musique qui n'est plus inférieure à ses sources. Pour AJC, c'est le blues, et, ma foi, jamais je n'aurais cru que des Français puissent le jouer comme cela. Le chanter comme cela, surtout, car Alan Jack chante en anglais et le fait parfaitement bien. Et ses trois petits camarades, Claude Omos (gt), Richard Fontaine (bs-gt) et Jean Falissard (dms) ne sont pas en reste, le premier prenant quelques soli étonnants d'intelligence et les deux autres soutenant l'édifice avec une efficacité et une discrétion exemplaires. Un bravo à la firme Byg, qui sait prendre des risques, et un coup de chapeau à l'Alan Jack Civilization, qui connaît la musique. — Ph. P.

ANGOLA PRISON SPIRITUALS

I'm on my way. Church on fire with the word of God. What shall I do. Brother Norah. Little school song. Dyrin'soul. Let my people go. So much is happening in the news. Dig my grave with a silver spade. Brother Mosely crossed the water. I'm stranded on the banks of Ole Jordan. I'm goin' back with him when he comes. The old ship of Zion.
77 LA 12/13/30 cm (Distribution S.D.I. PATHE-MARCONI).

par
Pierre Cressant,
Bernard Niquet,
Philippe Paringaux,
Jacques Vassal.

Dans la ville d'Angola est sis le grand pénitencier de Louisiane. C'est là que l'excellent folkloriste Harry Oster, muni de son matériel, avait en 1959 été admis à enregistrer quelques échantillons de la musique des détenus noirs. Musique et chants à teneur essentiellement religieuse, comme le suggèrent les titres. On sait qu'habituellement, le « gospel-song » noir de ces dernières décennies n'a que de maigres rapports avec le blues. De même, la plupart des grands chanteurs de blues connus sont à peu près étrangers à toute préoccupation religieuse. Il en va différemment de Robert Pete Williams, interprète de quatre de ces treize plages (et dont nous parlons par ailleurs) ; réconciliateur du corps et de l'âme, il inclut Dieu dans le blues, à travers un récit biblique (erroné, car il est illettré, mais sincère), ou un accident d'avion (« So much is happening in the news ») : du « topical-gospel blues », en quelque sorte ! Les autres artistes détenus (Roosevelt Charles, Andy Mosely, Tom Dutton, Willy Rafus...), chantant soit en solo, soit en chœur, avec ou sans guitare, apportent une éclatante contribution à cette fusion de deux genres que l'on croyait impénétrables l'un à l'autre. On en trouvera l'exemple le plus flagrant dans « The old ship of Zion », qui clôt le disque : le Révérend Benjamin E. Osborne y prêche comme seuls les prêtres noirs savent le faire et la succession, à un rythme croissant, d'imprécations, rires pleurs questions du prêtre, réponses des fidèles, etc., absolument vertigineuse, ferait sans doute pâlir d'effolement les chapelains et sous-diacres de Saint... (remplacez les trois points par la paroisse de votre choix !). Ceci dit, il reste un document vivant, passionnant, essentiel. — J. V.

BEE GEES
RARE, PRECIOUS & BEAUTIFUL. Vol. 2. I was a lover, a leader of men. Follow the wind. Claustrophobia. Theme from Jamie McPheeters. Every-day I have to cry. Take hold of that star. Could it be. To be or not to be. The three kisses of love. Cherry red. All my life. Don't say goodbye. TRIUMPH 240.035/30 cm (dist. POLYDOR)

« Nous sonnons comme les Beatles, nous écrivons des chansons pareilles à celles des Beatles, et nos impresari mènent nos carrières de façon semblable. Mais nous avons débuté en Australie environ deux ans avant les Beatles.

Voilà l'explication ! » Et voici un disque qui date de cette époque australienne et démontre que les Bee Gees n'ont pas tout à fait tort. Ils n'ont pas le génie des Beatles, c'est vrai (et ils ne l'ont d'ailleurs jamais prétendu), mais ce n'est pas une raison pour les accuser sans cesse de n'être que de vulgaires plagiaires. Toute leur musique actuelle, un peu précieuse, sophistiquée, délicate, est en germe dans ce disque charmant et un peu désuet qui a, peut-être, inspiré les... Beatles ! Mais la querelle est ridicule, chaque groupe ayant sa personnalité propre, les Bee Gees comme les autres, qui ont au moins le mérite de bien faire leur métier et de ne faire de mal à personne. Ah ! écoutez « To be or not to be », c'est fantastique, n'importe qui en blindfold-test vous dira que ce sont les Beatles qui chantent. Alors ? — Ph. P.

BUCHANAN BROTHERS
Medicine man (pt 1 and 2)
BYG 129.011/45 t simple
Typique de ce que font aujourd'hui certains groupes américains : le juste milieu entre les Beatles première manière et la musique psychédélique californienne. Ça balance gentiment, sans plus. — Ph. P.

LE CHANT PROFOND DE L'AMÉRIQUE LATINE
Changuito guerillero. Erke. Danzante de la ausencia. Danza des sicuris. Kaphuri. Setoconao. Disparada. Condor pasa. Duerme negro. Danza azteca. Siete leguas. Taquili. El buen Borincano.

CHANT DU MONDE LDX 7.4395/30 cm G.U.
A nouveau une intéressante collection de folklore authentique d'Amérique du Sud, joué et chanté par Alfredo et Yolanda de Robertis et Pedro Serrano. Du point de vue géographique et instrumental, le panorama est très complet. Nous passerons l'éponge sur la nième répétition de « Duerme negro », qui n'apporte pas grand-chose de neuf et devient le « Tom Dooley » de l'endroit. Par contre on retiendra spécialement la grande force narrative et révolutionnaire qui se dégage de la « Disparada » (chevauchée) ou des « Siete leguas » (sept lieues), force que symbolise et résume admirablement l'originale illustration de la pochette. — J. V.

RAY CHARLES
Let me love you. I'm satisfied
STATESIDE C. 006.90259 (US. Tangerine)
Attention, attention ! L'accouplement de deux TRES bons Ray Charles récents est moins

OFFRE EXCEPTIONNELLE

UN ALBUM 33 T. 30 CM. OFFERT A TOUS LES NOUVEAUX ABONNÉS DE **rock & folk**

Pour tout abonnement souscrit ce mois-ci, vous recevrez gratuitement un microsillon de votre choix extrait des prestigieux catalogues C.P.F. Barclay et Compagnie Européenne du Disque. Il vous suffit de nous envoyer complété ou recopié le bulletin figurant en bas de la page 82 en joignant le montant de votre abonnement (France: 30 F; Suisse: 27,50 FS; autres pays (sauf la Belgique): 35 FF) augmenté de 5 F pour les frais d'envoi du disque, par chèque bancaire, chèque postal (3 volets) ou mandat-lettre libellés à l'ordre des Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal Paris-9^e. Les lecteurs déjà abonnés peuvent profiter de cette offre en faisant prolonger leur abonnement. Il est également possible de recevoir deux disques en s'abonnant pour deux ans. Dans ce cas, envoyez seulement 5 F pour l'envoi des deux disques.

Vous pouvez également recevoir, sans supplément, à la place du disque, six anciens n° de Rock & Folk ou du MÉTIER par abonnement d'un an. Dans ce cas, remplissez ou recopiez quand même le bulletin de la page 70.

CATALOGUE C.P.F. BARCLAY

SOFT MACHINE
EDDY MITCHELL
JACQUES BREL
PERCY SLEDGE
RAY CHARLES
ARETHA FRANKLIN
WILSON PICKETT
JIMI HENDRIX
RHYTHM & BLUES
ERIC BURDON

Hope for hapiness
De Londres à Memphis
Amsterdam...
When a man...
Ray Charles Story (Vol. 1)
Aretha in Paris
Land of 1000 dances...
Fox Lady...
Formidable (Vol. 4)
Winds of change...

YAMETA	920.082
BARCLAY	80.366
BARCLAY	80.344
ATLANTIC	820.058
ATLANTIC	920.053
ATLANTIC	920.058
ATLANTIC	820.102
YAMETA	820.143
ATLANTIC	820.170
YAMETA	820.171

CATALOGUE C.E.D.

VANILLA FUDGE
JOAN BAEZ
CHUCK BERRY
THE BAR-KAYS
BOOKER T.
ALBERT KING
MUDDY WATERS
O. REDDING-C. THOMAS
RHYTHM & BLUES SHOW
IRON BUTTERFLY

Special pop
There but for fortune...
Carol...
Soul finger...
Soul limbo
Live wire/Blues Power
Electric Mud
Lovely dovey
At the Olympia
In-a-gadda-da-vida

ATCO	5.009
VANGUARD	9.151
CHESS	69.502
ATCO	3.032
STAX	69.013
STAX	69.014
CHESS	69.505
ATCO	3.025
ATCO	3.026
ATCO	3.019

fréquent encore que ceux du ménage sublime, à l'hôtel du Heron, en mai dernier. Alors, ne manquez pas ça; le grand orchestre est certes conventionnel, mais les Raelets sont de vraies chattes dans « l'm satisfied », et Ray Charles est parti au verso. Pour une fois que vous ne paiez pas pour une face seulement... — B. N.

SONNY CHARLES & THE CHECKMATES
Black pearl. Lazy Susan. A & M 210.071/45 t simple
Une perle noire que nous devons à Phil Spector et qui se situe à mi-chemin entre Tamla et Stax. De belles voix et de beaux violons, le genre de musique idéal pour entendre sans écouter. C'est reposant. — Ph. P.

NOELLE CORDIER
Ce n'est pas un matin pour se dire adieu. Ne t'impatiente pas.
LIBERTY 90.267/45 t simple
Noelle Cordier est une des meilleures jeunes chanteuses françaises, elle le prouve ici avec une magnifique adaptation de « With pen in hand » qui lui a valeur d'être remarquée par les Américains. Bonne chance, Noelle. — P. Cr.

NICOLE CROISILLE
Quand nous n'aurons que la tendresse. Potion d'ongles et d'hirondelles.
AZ SG 90/45 t simple
En plus d'être charmante, Nicole Croisille a l'avantage (pour l'auditeur) d'être sans doute la meilleure chanteuse de variétés (le terme n'est pas ici péjoratif) française. Voici un disque fort agréable et bien fait, qui ne fait que confirmer ces dires. L'écouter c'est l'adopter. — P. Cr.

DELLS
I can sing a rainbow-Love is blue. Hallelujah baby.
CHESS 169.543/45 t simple
Superbe! Les Dells forment un groupe étonnant, noir et plus noir encore que cela, des voix d'une puissance et d'une intensité admirables, des arrangements parfaits et un sens de la mélodie rare. Tout cela fait de la face A de ce disque un chef-d'œuvre. — Ph. P.

PATTI DREW
Hard to handle. Just can't forget about you Capitol CLF. 2.339 (US. Capitol)
Pas géniale la fille? Casse-pieds, les arrangements de Phil Wright? Tant que vous le voudrez, mais tout ce que chante Patti sonne noir jusqu'au bout des chaussures. On aime ou on n'aime pas le genre; si vous avez aimé les

« comédiennes » noires de l'époque du music hall, vous raffolerez de Patti Drew... — B. N.

EDEN ROSE
Travelling. Under the sun. KATEMA 45.512/45 t simple
Une nouvelle marque qui n'hésite pas à prendre des risques pour se lancer. Un nouveau groupe, Eden Rose, qui connaît la pop music. A preuve « Travelling », un instrumental extrêmement swingant qui met en valeur un très bon organiste. A preuve « Under the sun », slow idéal pour l'été, plein de petites trouvailles et de finesses musicales. — Ph. P.

JOSE FELICIANO
Marley Purt Drive. Old turkey buzzard. RCA 49.605/45 t simple
« Marley Purt Drive » était une composition des Bee Gees, figurant sur l'album « Odessa ». C'est maintenant une chanson de Jose Feliciano. Éblouissante démonstration de la façon dont un grand artiste peut s'emparer d'une œuvre et la faire entièrement sienne. Il n'y a rien à faire, qu'à écouter et constater la classe folle et le swing écœurant d'aisance du maître. — Ph. P.

KELLY GORDON
He ain't heavy, he's my brother. That's life. CAPITOL 80.066/45 t simple
Pour une fois que les programmeurs de radio n'ont pas laissé passer quelque chose d'intéressant, réjouissons-nous. Ce Kelly Gordon est un chanteur « à voix », une drôle de voix d'ailleurs, voilée, tendue, comme domptée, et « He ain't heavy » le place d'entrée parmi les bons crooners du moment. Avec, cependant, un petit quelque chose en plus: la vie. — Ph. P.

EDDIE HARRIS
SILVER CYCLES. Free at last. 1974 blues. Smoke signals. Coltrane's view. I'm gonna leave you by yourself. Silver cycles. Little bit. Electric ballad. In-faprolations.
ATLANTIC SD 1.517/30 cm
Eddie « Listen here » Harris fait partie de la famille des saxophonistes dits « robustes ». L'électrification de l'instrument n'est d'ailleurs pas étrangère à cette robustesse, qui donne à la sonorité une rondeur et une plénitude étonnantes, et aussi une incroyable gamme de possibilités sonores. Eddie Harris explore ici ces possibilités sans jamais quitter son port d'attache, le blues. Il tripite son engin avec délices et en arrache des sons qui, et c'est là qu'in-

tervient le talent, sont toujours agréables à entendre. Eddie Harris n'est cependant pas cela, un ingénieur en électronique doté de quelques idées musicales, il est aussi un soliste tour à tour excitant et paisible (son hommage à Coltrane n'est pas mal du tout), et un rythmicien de tout premier ordre, amoureux des tempos au « bounce » impeccable. Il sait aussi s'entourer de façon remarquable, et l'auditeur trouvera sur la pochette (jolie) les noms de quelques jazzmen connus. Eddie Harris prend la relève d'un King Curtis englué dans les tubes, c'est très bien ainsi. — Ph. P.

RICHARD HARRIS
Mac Arthur Park. Paper chase. STATESIDE 90.285/45 t simple
La suite des passionnantes aventures de Jim Webb et Richard Harris. Deux extraits d'un album (« A tramp shining ») qui est peut-être encore supérieur au précédent (« The yard went on forever »), précédent qui n'était déjà... pas mal. « Mac Arthur », sept minutes vingt (!) de beauté tranquille et de somptueux arrangements, avec, en prime, les paroles (magnifiques) sur la pochette. Vous ne serez pas volés. — Ph. P.

KEEF HARTLEY BAND
HALFBREED. Sacked. Hearts and flowers, confusion theme, the halfbreed. Born to die. Sinned for you. Leavin' trunk. Just to cry. Too much thinking. Think it over, too much to take.
DERAM SML 1.037/30 cm
Le disque commence de façon très amusante: un téléphone sonne, une voix ensommeillée répond: « Allo? — Allo, Keef? — Mmmm. — C'est John, à l'appareil (et l'on reconnaît parfaitement la voix de Mayall). — Ah! salut, John. — Comment vas-tu, aujourd'hui? — Bien, pourquoi? — Hum, j'ai de mauvaises nouvelles pour toi... — Oh? — Qui, tu devines? » Cette petite pièce de la petite histoire du british blues s'appelle « Sacked », viré à Keef Hartley, batteur, à aujourd'hui son groupe bien à lui (Miller Anderson, gt, voc; Peter Dines, o; Spit James, gt; Gary Thain, bs-gt), auquel est venu s'ajouter pour cet enregistrement une section de cuivres. Un bon disque, pas renversant mais bien dans la tradition désormais établie du british blues: du travail bien fait par de bons musiciens. Par plus d'un point, le groupe de Keef

Hartley rappelle celui d'Aynsley Dunbar, autre batteur « jeté » de chez Mayall: goût des tempos lents, climats tranquilles, rareté des effets électroniques et vocaux sans vulgarité. De qui, à votre avis, peuvent-ils tenir ces particularités? Il y a écrit, sur la pochette: « John Mayall apparaît grâce à la courtoisie des disques Decca ». Vengeance! — Ph. P.

MARTINE HAVET
La coccinelle. Les requins. RIVIERA 121.242/45 t simple.
Une voix d'une réjouissante fraîcheur, des arrangements pleins d'idées et des paroles amusantes. Martine Havet fait dans la chanson française une entrée qui mérite d'être remarquée. Elle a dans son jeu un atout rare: la simplicité. — Ph. P.

GILLES DU JANEYRAND
Amour 2000. Filles 2000. POLYDOR 66.701/45 t simple
Gilles du Janeyrand est préoccupé par ce que sera l'amour en l'an 2000. Beaux arrangements, voix claire, textes intelligents évocateurs d'une angoisse bien compréhensible (encore que notre chanteur aura plus de cinquante ans, en l'an 2000...), que demander de plus? — Ph. P.

JEANIE
Aquarius. L'air de la terre. BARCLAY 61.098/45 t simple
Jeanie, c'est la petite jeune fille enceinte de Hair, et, dans la vie, une jeune Américaine installée en France. Elle est aussi, de l'avis unanime, la meilleure chanteuse de la troupe de la Porte Saint-Martin (« la seule qui chante juste », affirment les mauvaises langues). Ce disque en fait la jolie démonstration, qui est à ma connaissance la seule version audible de Hair dans notre langue. — Ph. P.

TOM JONES
THIS IS TOM JONES. Fly me to the moon. Little green apples. Wichita lineman. The dock of the bay. Dance of love. Hey Jude. Without you. That's all any man can say. That wonderful sound. Only once. I'm a fool to want you.
DECCA SKL 5.007/30 cm
C'est ça, Tom Jones. C'est ça, maintenant. Faut-il regretter le sauvage rocker de « Bamala » ou admirer la prodigieuse réussite du petit maçon du Pays de Galles, aujourd'hui le chanteur qui vend le plus de disques au monde? Cinq trente-trois tours

classés en même temps dans les hit-parades américains, l'exploit (financier, sinon artistique) est considérable. Que dire de ce disque, sinon qu'il est parfait d'un bout à l'autre, que Tom Jones est un grand chanteur, même si la bête est aujourd'hui apprivoisée, que la répartition de succès est fort bien choisie et les orchestrations impeccables, pour ceux qui aiment les prairies, que dis-je, les pampas de violons et de chœurs. La perfection. Ne manquent qu'un brin d'émotion, que la petite faille qui font souvent qu'un disque est vivant. Quant au rock, ce n'est plus qu'un souvenir. Mais Tom Jones n'est pas mort. — Ph. P.

B. B. KING
The woman I love. Blues for me.
FESTIVAL SPX.58 (U. S. Paradiso)

Étonnant, surprenant, on ne connaissait pas ça... Pourtant c'est bon, même très bon pour « Blues for me », instrumental dans lequel le King joue le blues avec une décontraction suprême, devant une section rythmique de rêve. Le verso (vocal) serait de la même valeur si un grand orchestre ne faisait beaucoup de bruit. Question de prise de son, car en soi, il n'est pas mauvais... — B. N.

ROLAND KIRK
LEFT & RIGHT. Black mystery has been revealed. Expansions. Lady's blues. IX love. Hot cha. Quintessence. I waited for you. A flower is a lonesome thing. ATLANTIC SD 1.518/30 cm

Chronologiquement, ce disque fait suite à celui de Eddie Harris, mais ça n'est pas exactement le même genre. Non, pas exactement. Roland Kirk, pour le situer à ceux qui ne le connaissent pas, est né en 1935, dans l'Ohio. A deux ans il devint aveugle. Il apprit à jouer du saxo, d'abord R'n'B, puis jazz, et devint l'un des plus étonnants jazzmen d'aujourd'hui en jouant à la fois, et bien, du saxo, du strich, du manzello, du sifflet et de la corne de brume! Il est également un fantastique « flûtiste-parlant », dont s'est profondément inspiré Ian Anderson, du Jethro Tull. Kirk a gravé beaucoup de bons disques, celui-ci est tout simplement formidable, qui montre les diverses facettes du talent de Kirk, de la ballade à la flûte (« Lady's blues ») jusqu'au rhythm'n'blues à la Junior Walker (« Hot cha »), en passant par le free jazz (« Expansions »). Un disque superbe. — Ph. P.

GILLES MARCHAL
Summer Wine. Ma belle. AZ SG 85/45 t simple
Deux bonnes surprises: la voix de Martine Habib (dans « Summer wine »), qui ressemble à s'y méprendre à celle de Joan Baez, et celle de Gilles Marchal, basse, chaude, proche de celle de Lee Hazlewood (d'ailleurs compositeur de « Summer wine »). Un disque excellent qui révèle un grand chanteur, ce n'est pas si fréquent. Il faut sauter dessus. — P. Cr.

MARC MORO
Jolie fleur de mai. Ah, ah, ah...
BELIER 266.670/45 t simple
« Joli mois de mai » est une chanson bien réjouissante. Par la musique, du style Nouvelle Orléans, et surtout par les paroles. Marc Moro, d'une voix déformée, regrette le bon temps du mois de mai, « quand tout le monde s'était réveillé », et ce avec un humour rare dans ce genre de chansons. N'est-ce pas plus efficace ainsi? — P. Cr.

BOBBY PATTERSON
T.C.B. or T.Y.A. — What a wonderful night for love.
POLYDOR 421.454 (US. Abnak)
Bobby Patterson est un Texan de Dallas, qui illustre à merveille la musique populaire actuelle des Noirs de cet état: encore axée sur le blues, mais dégagée du courant campagnard qui s'était, avec Lightnin' Hopkins, maintenu vivace là plus qu'ailleurs. C'est peut-être du sous-Albert Collins, mais ça sonne vrai et ça swingue. — B. N.

J. P. PERKINS
Pourquoi te dire. Ces murs gris.
PHILIPS 370.836/45 t simple
Sur des harmonies qui rappellent celles du « Concierto d'Aranjuez », sur un fond d'orgue classique et de graves violoncelles, la très belle voix de J. P. Perkins se détache et donne vie à une superbe mélodie qui, plus que bien d'autres, mériterait d'être un succès de l'été. — P. Cr.

WILSON PICKETT
Born to be wild. Toe hold. ATLANTIC 650.165/45 t simple
Pickett n'est jamais aussi bon que lorsqu'il interprète des thèmes puisés dans le répertoire purement pop. Ainsi de « Hey Jude » et du « Hey Joe » à venir (formidable). Ainsi de ce « Born to be wild », déjà rendu célèbre par Steppenwolf (que l'on entend dans le film « Easy Rider »).

LE METIER

magazine mensuel d'information destiné aux professionnels du disque, de l'édition musicale, de la musique, de la radio, de la télévision et du show-business paraissant le 15.

UN DISQUE DANS LE MÉTIER

A titre promotionnel, Philips offre aux lecteurs du Métier un disque (encarté dans le n° d'août-septembre) de Jethro Tull/Aphrodite's Child!

ABONNEZ-VOUS

BULLETIN D'ABONNEMENT
(à remplir ou à recopier)

Nom :
Prénom :
Profession :
N° : Rue :
Ville : Dépt. :

Je désire recevoir pendant 1 an (11 numéros) — 6 mois (6 numéros) (1) la revue « Le Métier » seule ou pendant 1 an les deux magazines « Le Métier » et « Rock & Folk » au prix avantageux de l'abonnement couplé (1).
Je verse la somme de aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, 75 - Paris-9°, par chèque bancaire, par virement postal (nous adresser les 3 volets) ou par mandat-lettre (1), le paiement étant joint à ce bulletin C.C.P. Paris 1964-22.

TARIF D'ABONNEMENT « LE MÉTIER » SEUL (2)

	6 mois	1 an
France	27,50 FF	50 FF
Belgique	300 FB	550 FB
Suisse	27,50 FS	50 FS
Autres pays	32,50 FF	60 FF

TARIF D'ABONNEMENT COUPLÉ « LE MÉTIER » + « ROCK & FOLK »

	1 an exclusivement
France	65 FF
Belgique	650 FB
Suisse	65 FS
Autres pays	75 FF

(1) Rayer les mentions inutiles.
(2) Tarif dégressif pour abonnements multiples sur demande.

Du grand Pickett, enfin; cela tendait à devenir rare. Quelle voix! — Ph. P.

PROCOL HARUM
A salty dog. Long gone geek. STATESIDE C 006-90.260/45 t simple

Messieurs les discjockeys, si vous louchiez un peu du côté de Procol Harum, au lieu de chercher vos « tubes de l'été » chez Sheila et D. A. Winter? Vous découvririez cette petite merveille qu'est « A salty dog », et vos auditeurs ne s'en porteraient pas plus mal. C'est ce que le groupe a fait de mieux à ce jour, un slow superbe et sophistiqué, arrangé avec une confondante intelligence musicale. La face B chauffe d'excellente façon. — Ph. P.

PUSSY CAT
Cette nuit. Te voilà. On joue. Hymne au soleil. RCA 87.084/45 t EP

Le retour de la mignonne Pussy Cat. Retour remarquable de l'une des rares chanteuses françaises à posséder le sens du rythme en même temps qu'une voix d'une agréable chaleur. Quatre originaux, quatre réussites. — P. Cr.

K. PYTHACUNTHAPUSE-RECTUS
Vodoo Ju Ju Obsession (Pt 1 & 2).

JU JU RECORDS (dist. BARCLAY) 644.006/45 t simple
Huit minutes de swing intense, sur fond de tam-tam, cela n'est pas si fréquent dans la production française! Un disque idéal pour se défouler (à ce que l'on veut) ou simplement pour écouter une musique qui est un mélange parfaitement réussi des rythmes primitifs de la musique Vaudou, avec la petite touche d'inquiétante magie que ce seul mot implique, et des apports les plus récents de la pop music actuelle. Extra! — Ph. P.

FRANÇOIS RENOULT
INVAINCIBLE AU VOYAGE. La vraie révolution. Le refuge des sages. Il est tard maintenant et je crois que je vais me coucher. Le bon temps d'antan. L'oiseau rouge. Voyage autour de la terre. C'est mieux comme ça. Fuite. Chanson pour rien. Angela. Lyndia Sun Dee.

VOGUE CLVLX 350/30 cm G. U.
Produit par Antoine, c'est un garçon qui semble avoir les dents longues, et ne manque pas de talent. Et sur une orchestration assez « pop » dirigée par Guy Boyer, il nous chante la jolie histoire de ses rêves,

amours et pensées. Avec des références à une certaine actualité, aussi; mais sans trop d'illusions, non plus. Et cela est dit très élégamment:

« Je ne suis pas ici pour faire des poèmes,
« Pour faire des chansons des incongruités,
« Ces mots me font l'amour et me laissent frigidité,
« Je suis là pour savoir et pour être lucide... » (« Chanson pour rien »). Une partie des thèmes (notamment dans « Voyage autour de la terre ») et des accompagnements (utilisation des cordes à contre-courant dans « Chanson pour rien ») font penser à une influence possible, bien que peut-être inconsciente, de « The songs of Leonard Cohen » (ou bien est-ce une déformation de ma part?). Toutefois, l'ensemble ici est plus gai et moins profond comme inspiration; à plusieurs reprises (« La vraie révolution » et « Il est tard maintenant... »), on sent qu'Antoine aussi est passé par-là. La voix est douce, calme; la diction, lente et dépourvue d'« envolées lyriques ». Bien qu'un peu inégal, nous tenons probablement avec François Renault un « A.C.I. » très prometteur. — J. V.

LITTLE RICHARD
Baby what you want me to do (pt 1 & 2).

YOUNG YG 453/45 t simple
Petite question, d'abord: pour quoi une face de 2'12 et une autre de 1'41? Cela fait 3'53 au total, et c'est peu pour 7 F ou plus. Quand on pense que le « Mac Arthur Park » de Richard Harris fait plus de sept minutes SUR UNE SEULE FACE de simple... Reste un excellent inédit d'un inhabitable Little Richard chantant un bon vieux blues de Jimmy Reed avec une voix que ses admirateurs reconnaîtront difficilement. Chouette. — Ph. P.

JOHNNY RIVERS
JOHN LEE HOOKER. C. C. Rider. Got my mojo working. Sunny. It's too late. A hard day's night. When a man loves a woman. John Lee Hooker.

LIBERTY C 054-90.230/30 cm
Cet enregistrement du second tour de chant de Johnny Rivers au Whisky A Go-Go de Los Angeles n'est pas tout récent, mais il mériterait bien d'être édité en France. Ne serait-ce que pour sa seconde face, un seul morceau, « John Lee Hooker », un blues lancinant, hommage au grand homme au cours duquel Johnny Rivers retrouve son swing des meilleurs jours, celui de « Land of 1000

dances », par exemple. Interprétation extrêmement décontractée, émaillée de nombreuses citations (« Satisfaction », « It's all right », « Baby please don't go », « We gotta get out of this place ») et de changements de tempo, du très lent au super-swingant. On connaît la voix de Johnny Rivers, chaude, extrêmement mélodieuse et flexible, capable de tout chanter et de bien le faire, du blues (« C. C. Rider ») à la ballade romantique (« Sunny »). L'homme, de plus, joue fort bien de la guitare, même s'il n'est pas Hendrix, et il est remarquablement accompagné par Larry Knechtel (o), Joe Osborn (tiens, cela aurait pu faire un disque hors-étoiles... — Ph. P.

DIANA ROSS & THE SUPREMES JOIN THE TEMPTATIONS

Try it baby. I second that emotion. Ain't no mountain high enough. I'm gonna make you love me. This guy's in love with you. Funky Broadway. I'll try something new. A place in the sun. Sweet inspiration. Then. The impossible dream. TAMLA MOTOWN C 062-90.175/30 cm

DIANA ROSS & THE SUPREMES WITH THE TEMPTATIONS

T.C.B. T.C.B. Stop! in the name of love. You keep me hangin' on. Get ready. The way you do things you do. A taste of honey. Eleanor Rigby. Do you know the way to San Jose. Mrs Robinson. Respect. Somewhere. Ain't too proud to beg. Hello, young lovers. For once in my life. I'm losing you. With a song in my heart. Without a song. Come see about me. My world is empty without you. Baby love. I hear a symphony. The impossible dream. TAMLA MOTOWN C 062-90.082/30 cm

Une ventrée, une indigestion de Tamla Sound! L'affiche est belle, et les téléspectateurs américains ont bien de la chance de pouvoir regarder ce T.C.B. (Takin' care of business) au lieu de Sacha-Show. Les Supremes plus les Temptations, deux des groupes noirs les plus importants (financièrement parlant) du shobiz américain. Des plus aseptisés aussi, malheureusement, et cela se sent souvent dans ces deux disques. Tous chantent merveilleusement bien (écoutez Diana Ross dans « Eleanor Rigby »), merveilleusement

ensemble, les orchestrations sont parfaites, comme d'habitude, et pourtant, il ne se passe pas grand-chose du côté du cœur (ceci étant plus valable pour les Supremes que pour les Temptations qui, eux, swingent tout de même). On est loin, très loin d'Otis Redding et de Wilson Pickett, loin des Chambers Brothers. Mais toute oreille un tant soit peu musicienne ne pourra manquer d'apprécier le savoir-faire et le métier (un peu putain parfois, ainsi l'hommage à Martin Luther King) de deux groupes qui, s'ils ne sont certes pas composés de militants du Black-Power, n'en sont pas moins de formidables usines à succès, et bien proches de la perfection pour ce qui concerne la technique. Il est indispensable de posséder dans sa discothèque l'un au moins de ces disques, qui pourra servir d'éta- lon-qualité vocale pour tous les autres groupes. Pour ce qui est du soul, un formidable album d'Otis, « Love man », va bientôt être publié. — Ph. P.

BUFFY STE. MARIE
I'M GONNA BE A COUNTRY GIRL AGAIN. I'm gonna be a country girl again. He's a pretty good man if you ask me. Uncle Joe. A soulful shade of blue. From the bottom of my heart. Sometimes when I get to thinkin'. The piney wood hills. Now that the buffalo's gone. They gotta kickin' my dawg around. Tall trees in Georgia. The love of a good man. Take my hand for awhile. Gonna feel much better when you're gone. VANGUARD VSD 79.280/30 cm G. U.

Cet album, le cinquième de Buffy, qui vient d'être importé par la C.E.D., a été enregistré à Nashville il y a environ un an et demi. On devine que la plupart des chansons qui le composent ont subi un traitement « country ». Et quand on a aimé et connu la Buffy Ste. Marie du début, d'« It's my way » et d'« Universal soldier », on se sent pour le moins... déconcerté. Comment une chanteuse « de choc » comme elle peut prendre plaisir à s'entourer d'un tel sirop musical, cela reste un mystère pour moi. Sa sincérité, bien entendu, n'est nullement en cause. En fait, c'est le même genre de problème que pour Dylan avec « N. Skyline ». Bien sûr, il y a de bons moments, et Buffy chante toujours magnifiquement. Au point de vue « Country », des morceaux comme « Uncle Joe » ou « They gotta quit... » (violon très campa-

gnard) et même « Gonna feel much better when you're gone » (banjo assez enthousiasmant), apportent un certain plaisir parce qu'ils retrouvent la saveur ancienne du « C & W ». « Tall trees in Georgia », d'une veine plus classique, est splendide. Mais le « remake » de « Now that the buffalo's gone » est aussi raté que pourrait l'être « Le déserteur » accompagné par Frank Pourcel. Ne désespérons pas tout de même, et attendons un autre disque de la belle Indienne. — J. V.

PETER SARSTEDT
Frozen orange juice.
Aretusa looser.
UNITED ARTIST 38.255/45 t simple

Peter Sarstedt est avant tout un excellent mélodiste et un auteur qui a réussi à mettre des paroles intelligentes sur des rythmes dansants. C'est le cas de « Frozen orange ». Voix agréable, arrangements aimables, jolie histoire, rien à redire. — Ph. P.

CANDI STATON
I'd rather be an old man sweetheart. For you.
CAPITOL 80.090/45 t simple
Très chouette petite disquette, Miss Staton chante vraiment bien, du soul plein la voix et du swing plein les arrangements (face A). Le slow du verso n'est certainement pas désagréable non plus. « Love, maestro, please »... — Ph. P.

TASTE
Blister on the moon. Leaving blues. Sugar Mama. Hail. Born on the wrong side of time. Dual carriage way pain. Same old story. Catfish. I'm moving on.
POLYDOR 658.141/30 cm
Ce disque réhabilite totalement les Taste, après leur passage manqué sur la scène de l'Olympia. Il est très bon, et représentatif d'une façon de jouer le blues qui doit beaucoup aux Cream. Guitare clapi-

tonienne de Rory Gallagher, qui fait rouler les accords (le très beau « Catfish »), breaks et changements de tempo incessants, vocaux sauvages, basse ronflante et batterie fracassante. Quelques morceaux très beaux, surtout ceux joués à la slide-guitar par Gallagher (« I'm moving on », à l'accompagnement délibérément vieillot mais très swingant, « Hail »), d'autres très violents (« Sugar Mama », « Blister on the moon »), la plupart brisés, hachés, pulvérisés par le jeu puissant des trois hommes. Oubliez l'Olympia pour ne juger les Taste que sur ce disque. Cela sera plus juste, et permettra d'affirmer qu'ils font partie des meilleurs. Écoutez l'intro du « Leavin' blues »... — Ph. P.

THREE DOG NIGHT
One. Chest fever.
STATESIDE 90.262/45 t simple
Trois Américains font ici une éblouissante démonstration de ce que l'on peut faire quand on chante bien, ensemble, et que l'on a un peu de soul. « One » est magnifique, et les Three Dog Night sont partis pour une grande, très grande carrière. C'est sûr. — Ph. P.

TINA
Moi je t'aime. Le paradis. Tout aussi est vrai. Comme une âme en peine.
LA COMPAGNIE 103.45 t EP
Sous les talentueuses baguettes de Michel Colombier et de José Bantel, la petite Tina interprète avec chaleur et émotion deux adaptations italiennes et deux originaux français. Si je calcule bien, cela fait quatre bonnes chansons. Pas mal, en un seul disque. — P. Cr.

TRIANGLE
Listen people. Please.
ODEON 10.294/45 t simple
Il y a en germe, dans ce disque qui est loin d'être représentatif

de la grande valeur du Triangle, toutes les qualités qui font que ce groupe est aujourd'hui l'un des meilleurs de France : le goût de l'aventure et de la recherche sonore, le refus de l'imitation et la maîtrise totale de chacun des musiciens. L'addition d'un flûtiste au groupe a aujourd'hui donné à Triangle ce qui lui manque ici : une grande voix mélodique. Attention à la suite... — Ph. P.

disques importés

ERIC BURDON & THE ANIMALS
LOVE IS. 1/ River deep. mountain high. I'm an animal. I'm dying. Ring of fire. Colored rain. 2/ To love somebody. As the years go passing by. Madman. Gemini.
MGM SE 4.591-2/2 K 30 cm (dist. France : Barclay)
Le dernier disque d'Eric Burdon avec ses Animals. Le meilleur aussi, et de très loin. Un double album parfait, superbe, sensationnel, plein comme un œuf de swing, de beauté, de talent, avec des morceaux qui sont de véritables petits chefs-d'œuvre (« River deep », supérieur à l'original, « Ring of fire », « Colored rain », « To love somebody », bref, tous...). Ce disque marque également un net retour au style qui, sans doute, convient le mieux au petit Eric : le blues-rock. Avec, cependant, une petite touche de folie (« Gemini ») qui fait

Ph. P.

la preuve que les trois derniers disques des Animals furent autre chose que des péripiéties ou des concessions à la mode. C'est rassurant. Il n'y a rien à redire, les arrangements sont parfaits et de bon goût, la voix de Burdon plus excitante que jamais, les musiciens aussi discrets qu'inspirés. Que demander de plus ? Il est vraiment dommage que les Animals se séparent au moment même où ils avaient atteint à la plénitude de leur talent. Par chance, ils nous laissent ce disque, et nous ne les oublierons pas jamais.

COUNT'S ROCK BAND
Theresa's blues. Scarbo-rough fair. Drum solo. Ooh baby. C'est ça. Back street girl. Piano solo.
VORTEX 2.009/30 cm
La voilà, la pop-music d'aujourd'hui : totalement, intimement mêlée à un jazz qui est également d'aujourd'hui : libre. Steve Marcus (ténor) et Larry Coryell (gt) nous donnent ici un bel échantillon de ce que l'on peut faire quand on est jazzman et pas sectaire : sur un rythme de rock martelé par Bob Moses (ancien batteur de Gary Burton), le ténor et la guitare se lancent dans des improvisations free qui n'ont plus que de très lointains rapports avec les thèmes tels qu'ils ont été exposés, et se perdent dans des explorations coltraniennes (Marcus) ou hendrixienues (Coryell) qui sont autant de bâtons de dynamite placés au cœur de cette mièvrerie qui est souvent l'apanage de mélodies pop qui n'ont d'autre raison d'exister que leur jeunesse. « La joie de détruire est une joie créatrice... »

LE JAZZ ET LA JAVA

(suite de la page 49)

avez pas le temps : vous êtes complètement accaparé par les musiques de films, une cinquantaine, je crois, de part et d'autre de l'Atlantique. Qu'est-ce qui vous attire tant vers cette forme d'écriture ?

— Un compositeur de musique, qu'aime-t-il faire le plus ? Composer de la musique. Or, dans cette société de consommation à laquelle, hélas, on ne peut échapper, le compositeur n'a pas le choix. Le disque, c'est exclu, il faut toujours descendre de plus en plus bas pour séduire le public. La télévision, c'est une petite chose charmante, mais je plains ceux qui en font leur métier. Reste la musique classique : hélas, dans notre ère électronique on ne vit pas avec ça, ce qui est déplorable. Alors où déposer de la musique ? Le long des bandes filmées. Là au moins on peut écrire des quatuors à cordes, ou même des symphonies. C'est le seul endroit où on peut composer sans contrainte, parce que personne n'y connaît rien. Vous faites ce que vous voulez.

— Quand on vous propose une musique de films, quel délai demandez-vous pour la composer, et comment procédez-vous ?

— Toujours deux mois et demi, c'est un minimum. Je me mets à ma table de travail, de neuf heures à six heures et quand la machine est lancée, ça vient très régulièrement. Je travaille vraiment comme un artisan, de telle heure à telle heure, ce que je déteste, mais c'est le seul moyen d'arriver à faire quelque chose. Et toujours sur des films achevés, montés sonorisés, en suivant les images de très près, jamais sur des scripts. Sauf quand on fait une comédie musicale comme « Les Parapluies de Cherbourg », où il faut écrire la musique d'abord. Alors là, on tourne le film sur la musique, ce qui pour moi, est le summum, le rêve.

— Vous vivez plus de six mois par an aux États-Unis. Qu'est-ce qui vous attire tant là-bas ?

— Le cinéma. Je repars bientôt pour faire « The Happy ending » de Richard Brooks, ce qui va m'occuper jusqu'au 15 octobre. Ensuite je commence une comédie musicale de Stanley Kramer,

sur des lyrics de Johnny Mercer, qui nous prendra six mois de travail. Et pourquoi ? Parce qu'en France les films sont moins bons et les méthodes de travail très dépassées. A part Jacques Demy, avec qui pourrais-je faire ici ce qui me passionne le plus : les films musicaux ? Alors qu'en Amérique, on m'en propose énormément.

— Si on vous l'avait demandé, vous auriez fait la musique de « Funny Girl » ?

— Non. Streisand me l'a proposé mais j'ai refusé. Car, dans ce cas, il fallait traiter, orchestrer des chansons déjà écrites. C'est beaucoup moins intéressant, sauf sur le plan financier ! J'ai quand même travaillé avec Barbra Streisand. Nous avons déjà fait deux albums de chansons ensemble et je lui en prépare un troisième : une douzaine de chansons qui sont en quelque sorte l'histoire d'une vie. On commencera par une berceuse, puis on illustrera l'adolescence, l'âge adulte, etc...

— Malgré cela, c'est quand même en France que vous avez monté une maison d'édition et de production, et, plus récemment votre propre marque de disques.

— Bien sûr, parce que c'est quand même en France que j'ai envie de vivre. Dès que j'ai fini mon travail en Californie, je rentre. Mon rêve, ce serait d'exercer mon métier aux États-Unis et de travailler pour moi en France.

— Vous travaillez avec des gens comme Streisand ou Danny Kaye, ou encore avec des musiciens de jazz moderne « classique », j'entends par là des individus qui ne sont pas plongés dans la recherche musicale, qui ne font pas partie du monde un peu fou et en pleine ébullition de la pop-music ou du free-jazz. Cet autre univers en pleine mutation ne vous attire pas ?

— Non, pas du tout. Ce qui me fascine plus, c'est le monde de la musique symphonique. Lorsque je m'amuse à faire quelques recherches musicales pour moi, c'est toujours de la musique classique que j'écris. Bien sûr, j'aime bien retrouver dans tous les orchestres pop d'aujourd'hui le tempo, la pulsation du jazz, tout ce qui fait que vous avez envie de bouger, de vivre différemment. Le

jazz, je crois bien que c'est la plus belle et la plus importante invention musicale depuis le début du siècle.

— Et les Beatles ?

— C'est bien, mais ce n'est pas du jazz, évidemment. Il y a énormément d'invention, et ce qui me fascine chez eux c'est que ça reflète exactement notre époque. En écoutant les Beatles, on se trouve vraiment d'aujourd'hui, pas d'hier, ni de demain. Ils sont vraiment authentiques, eux. Pour moi, tous les autres sont des singes.

— Michel Legrand, au terme de ce petit tour d'horizon sur un des musiciens les plus complets qui soient en France, pensez-vous que, dans votre cas précis, on puisse parler d'atavisme : votre père est le chef d'orchestre Raymond Legrand, votre oncle est Jacques Hélan, un monsieur qui a beaucoup fait pour le jazz en France, enfin votre sœur, Christiane Legrand est une fantastique chanteuse (Double Six, puis Swingle Singers) ?

— Non, je ne crois pas. Quand j'avais trois ans, c'était déjà évident. A quatre ans et demi, je jouais déjà au piano avec trois doigts ce que j'entendais à la radio. J'aurais été fils de charpentier, je serais aussi bien devenu musicien. Simplement, j'ai eu la chance d'avoir des parents qui m'ont permis d'étudier le piano et de passer des années au Conservatoire. Tout ce que j'y ai appris se révèle aujourd'hui plus qu'utile, indispensable : c'est mon vrai capital.

— Quand comptez-vous rentrer définitivement en France et quels grands projets avez-vous pour marquer ce retour, j'allais dire « de l'enfant prodige » ?

— Oui, ça sonne bien ! Merci ! Je reviendrai au mois d'avril, avec plein de projets de comédies musicales. Dont une avec Demy, par exemple. Avec d'autres aussi. A tous les metteurs en scène que je connais, à tous les producteurs, je dis et je répète : « Allez, nom d'un chien, faites des films musicaux, même avec d'autres que moi, mais faites-en ! ». C'est vraiment ce qu'il y a de plus épatant. Et s'ils sont bons, s'ils sont beaux, ils marcheront, ce sera plein ! — (Propos recueillis par FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI).

COUNTRY ROCK



Ce L.P. comprend :
10 titres de S. BURGESS : Lawdy Miss Clawdie. Willie and the handlive. Mary Lou. Is it wrong. School days. Lonely hours. Saint Louis blues. Bamboo. Restless. Don't let me hang around.
2 titres de B. CRAFTON : Red headed woman. 19 years old.
PRIX : 26,40 F.

Vente exclusive chez M. J.-C. Pognant, 42, rue d'Audincourt, 25 - Seloncourt. C.C.P. Dijon 2.336-31 (inscrire pour votre commande L. P. CAEPE RZ 1001)

SHAKE



SHAKE-MAGAZINE
(bi-trimestriel)
MUSIQUE - ACTUALITÉ
(bi-mensuel)
sont édités par la C.A.E.P.E.

Shake 12 (special Lewis) : 2 F. Shake 11 : Domino, Atlantic : 2 F. Shake 10 : Spec. Gene Vincent : 2 F. etc... M.A. 9 : Zappa, Mavens, Blind Faith : 1 F. M.A. 10 (No're photo) : Stones, Berry : 1 F. M.A. 11 (28 Août) : Special Festival U.S. et anglais de l'Ete : 2 F. Renseignements, Abonnements, Liste anciens N° et paiement chez M. J.-C. Pognant, 42, rue d'Audincourt, 25 - Seloncourt. C.C.P. Dijon 2.336-31

MUSIQUE ACTUALITÉ



70